

SÉRIE NOIRE

DON WINSLOW

À contre-courant du grand toboggan

*Traduit de l'américain par
Philippe Loubat-Debranc*

nrf

GALLIMARD



SÉRIE NOIRE

DON WINSLOW

À contre-courant du grand toboggan

*Traduit de l'américain par
Philippe Loubat-Delranc*

nrf

GALLIMARD

Don Winslow

À contre-courant
du Grand
Toboggan

Une mission de Neal Carey

*Traduit de l'américain
par Philippe Loubat-Delranc*

Gallimard

Titre original :

A LONG WALK UP THE WATER SLIDE

© 1994 by *Don Winslow*.

© Éditions Gallimard, 1999, pour la traduction française.

Né en 1953 et ayant longtemps vécu au Nebraska, Don Winslow a séjourné en Afrique où il a été détective privé, guide pour safari, acteur, enseignant, journaliste, agent de sécurité et même coordinateur d'exercices de simulation de prises d'otages. Il lui serait même arrivé d'assurer des missions plus secrètes. Ses romans mettant en scène le personnage atypique de Neal Carey sont tous disponibles en Série Noire et en Folio Policier.

« Aujourd'hui, nous assistons tous aux exécutions publiques par l'intermédiaire des journaux. »

ELIAS CANETTI,
Masse et puissance.

« Des mobiles ? Je n'en connais que trois : la cupidité et le sexe ; la cupidité et le sexe ; la cupidité et le sexe. »

UN TÉMOIN
ANONYME.

PROLOGUE

Il aurait mieux valu qu'il ne sente pas l'odeur du café.

Neal Carey était encore couché quand l'arôme, se faufilant sous la porte, s'en vint lui chatouiller les narines.

Il se prélassait dans cette demi-torpeur agréable entre sommeil et veille, savourant le fait qu'on était samedi matin et que rien ne l'obligeait à sauter du lit. Mais le café – non pas le soluble « vite fait, vite bu » avant de foncer au travail, mais le « spécial » que Karen avait acheté à Reno le mois dernier – sentait terriblement bon. Un café de samedi matin, un café à l'odeur de noisette ; peut-être un Kenya AA avec, lui sembla-t-il, un arrière-goût chocolaté.

Si c'était un mélange torréfié, Karen avait dû se lever tôt pour le mouddre, ce qui était inhabituel car, le week-end, elle aimait faire la grasse matinée. Neal visualisa ses cheveux aile de corbeau, ses yeux bleus, et il se dit qu'il devrait peut-être la rejoindre à la cuisine pour le plaisir de siroter son café en la regardant. Ils prendraient un petit déjeuner copieux, puis s'en iraient dans les montagnes en voiture et feraient une petite excursion, ou bien ils iraient au ranch des Milkovsky, prendraient deux chevaux et se baladeraient le long de Sandy Creek en quête d'un coin sympa pour pique-niquer. Ce samedi promettait d'être une sublime journée de septembre dans ce coin sauvage du nord du Nevada qu'on appelle les Hautes Solitudes[1], là où, pour la première fois de sa vie, Neal Carey avait mis fin à sa grande solitude.

Et putain, ce que ce café sentait bon !

Neal roula sur lui-même, se leva, ouvrit la porte et entendit une voix.

Ah, cette voix ! Aussi mélodieuse qu'un caillou frotté sur une râpe à fromage.

— Délicieux, disait la voix. Le mélange est de toi ?

— Moitié noisette, moitié macadamia, répondit Karen.

Macada-quoi ?

— Et ces muffins ! reprit la voix. Un régal.

— C'est Neal qui les a faits.

Neal resta une seconde derrière la porte de la chambre puis traversa le petit salon et s'arrêta sur le seuil de la cuisine.

Ce fut Karen qui le vit la première.

— Chéri, dit-elle, regarde qui est là.

— Bonjour, fiston, dit Joe Graham.

Il n'y a pas que sa voix, songea Neal. Il y a aussi son sourire : le sourire avenant, rigolard et moqueur d'un rat sur une décharge publique.

— Salut, P'pa, dit Neal.

Karen fit un bisou à Neal et lui tendit une tasse de café.

Je ferais peut-être mieux d'arrêter d'en boire, songea Neal. Ça sent l'huile de vidange, ça me file des crampes d'estomac et des maux de tête.

Il tira une chaise et s'assit à table.

Erreur grossière. Il aurait dû retourner se coucher, se cacher sous les draps, et refuser de se relever tant que Joe Graham ne serait pas à trois mille pieds d'altitude, en partance pour New York. Si Neal Carey avait fait ça, il n'aurait jamais rencontré Polly Paget, il ne serait jamais allé à Candyland, et il n'aurait pas été obligé de remonter le Grand Toboggan à contre-courant.

Mais il ne le fit pas.

Il huma son café.

Et le but.

PREMIÈRE PARTIE

POLLYGATE

Ce job est tellement simple, fiston, que même un mec comme toi pourrait le faire, articula Joe Graham entre deux bouchées de toast.

— Encore du jus d'orange ? s'enquit Karen, s'empressant autour de Graham, pichet à la main.

Juste avant, elle s'était empressée de lui servir une assiette d'œufs brouillés, de frites et de tranches de pain de seigle grillées. Et encore avant, elle s'était empressée dans l'absolu, distribuant café, jus de fruit et muffins tout en faisant le petit déjeuner.

Neal lui lança un regard noir. Depuis neuf mois qu'ils vivaient ensemble, Karen ne lui avait préparé le petit déjeuner qu'une seule fois : tartellettes surgelées, cramées.

En général, c'était Neal qui cuisinait.

Jusqu'à ce que Graham arrive, songea Neal, et que Karen se transforme en Fée du Logis.

Cette dernière le gratifia d'un regard tout aussi noir. Pas un regard de Fée du Logis offensée, mais un regard « me cherche pas, je fais le petit déj' quand ça me chante » signé Karen Hawley.

En outre, elle avait un faible pour Joe Graham.

Ce farfadet avait une petite gueule si craquante, et son bras artificiel lui donnait un air si vulnérable. Elle aimait la façon qu'il avait de faire attention à lui-même et aux autres. Et elle n'ignorait pas que c'était lui qui avait pris Neal sous son aile quand il n'était qu'un gosse abandonné, l'avait élevé et en avait fait un être humain plutôt bien. Karen considérait Graham comme son beau-père chéri, même s'il n'était pas le vrai père de Neal, et même si Neal et elle n'étaient pas mariés.

En Amérique, songea Karen, les familles ne sont plus forcément ce qu'elles étaient.

— Ben alors, qu'est-ce que c'est que ça ? Ton look « Serpico » ?

Il n'avait jamais vu Neal avec des cheveux aussi longs, sans parler de la barbe. Et la chemise en jean fatiguée par-dessus un jean délavé ? Le gamin avait besoin d'une révision générale.

— Un déguisement, en quelque sorte, marmonna Neal.

Il était gêné. Au début, se laisser pousser les cheveux et la barbe n'avait été, effectivement, qu'un moyen de dissimuler son identité, mais par la suite, il en était arrivé à aimer ce look. Pas tant le look, songea-t-il, que la sensation qu'il procurait – plus décontracté, moins gêné aux entournures – un changement agréable pour lui qui avait

passé les vingt-sept premières années de sa vie plus ficelé que l'intérieur d'une balle de base-ball.

— Moi, j'aime bien, dit Karen en lui passant une main dans les cheveux à hauteur de son col. Mais je devrais peut-être te les rafraîchir ce soir, ils font un peu hirsutes.

C'est chouette, songea Graham. Chouette pour le gamin d'être enfin avec quelqu'un. Jusqu'à présent, chaque fois que je venais le chercher, je le trouvais plongé dans des tas de bouquins, de fiches et de mauvais souvenirs, à lécher ses plaies comme si c'étaient des eskimos. Cette fois, il est avec une femme réglo qui l'aime au point de ne pas rentrer dans son jeu. Et il ne peut plus s'apitoyer sur son sort : il ouvre les yeux le matin, et elle est là, à ses côtés.

— Dis donc, ça te dirait de travailler ? fit Graham.

— Tu sais, P'pa, j'ai réfléchi...

— Ça t'a pris quand ?

Graham considérait de son devoir d'asticoter Neal.

— C'est récent, reconnut Neal. J'ai réfléchi et j'ai envie de prendre ma retraite.

Il y pensait sérieusement depuis l'instant où il avait appuyé sur la détente d'une carabine et laissé un homme mort dans la neige. Puis il s'était réfugié dans la chambre à coucher de Karen Hawley et n'en était plus ressorti pendant des semaines, se cachant des fédés, de la police de la route et des flics du coin.

Et puis, il était arrivé le plus drôle de tout : rien.

Quand il avait fini par mettre le nez dehors – chevelu, barbu et tout – personne n'avait fait attention à lui. Aucun flic n'était venu ; on ne lui avait posé aucune question ; personne dans la bourgade d'Austin, Nevada, n'avait fait le moindre commentaire.

Et Neal avait commencé une nouvelle vie.

— Tu as quoi, vingt-huit ans ? demanda Graham.

— Travailler pour les « Amis », c'est une vie de chien, rétorqua Neal. Alors, je dois avoir dans les cent et quelques années.

Les « Amis », apocope des « Amis de la Famille », était le nom de l'organisme privé du banquier Ethan Kitteredge qui avait pour fonction de sortir du pétrin les plus fortunés de ses clients – ce qui, en général, revenait à y plonger Neal et Graham. Neal, qui s'était tout juste sorti du dernier en date, n'était pas particulièrement désireux de rempiler.

En outre, je suis heureux, Graham, songea Neal. Le matin, je me lève, je prépare le petit déjeuner pour Karen et moi, puis je m'installe à mon bureau et je bosse à mon mémoire sur Smollett jusqu'à environ midi. Là, soit je me fais à bouffer, soit je marche jusque chez Brogan où je prends un sandwich et une bière, puis je retourne travailler jusqu'en fin d'après-midi où je fais à manger en vitesse. Karen rentre à

la maison, on dîne et après, en général, elle corrige des copies. Ensuite, il nous arrive de regarder la télévision avant d'aller nous coucher. J'aime bien cette vie.

— J'envisage de faire valider mes U.V. de la Columbia University et de finir mes études ici, dans le Nevada, dit Neal.

Finir ses études : ça lui paraissait irréel. Il essayait de boucler sa maîtrise depuis six ans, mais travailler pour les Amis l'avait maintes fois détourné de son but d'enseigner un jour la littérature britannique dans une petite fac ici ou là.

— Tu as bien reçu les chèques ? demanda Graham.

Neal acquiesça. Quelques semaines après le début de sa planque, il avait trouvé devant la porte un paquet contenant un jeu complet de papiers d'identité pour un jeune homme du nom de Thomas Heskins. Quelques jours plus tard, Neal avait commencé à recevoir des chèques d'un montant grosso modo égal au salaire mensuel qu'il touchait en tant que détective pour les Amis de la Famille.

Karen se rembrunit à la mention des chèques, sujet épineux entre tous. Neal gagnait plus d'argent en restant à la maison à travailler sur son *Tobias Smollett : en marge de la littérature du XVIII^e siècle* qu'elle n'en gagnait en donnant plus de cinquante heures de cours par semaine à l'école primaire. À sa façon bien à lui, il avait décidé de rédiger son mémoire avant de s'inscrire en troisième cycle.

Karen Hawley aimait profondément Neal Carey, mais il avait vraiment un problème du type : la charrue avant les bœufs. Et maintenant qu'elle avait pris un semestre sabbatique, ce problème commençait à devenir aussi le sien.

— Ces chèques n'étaient pas censés être une rente, dit Graham. Plutôt une sorte de congé maladie le temps de ta planque.

« Étaient », songea Neal. Mauvais signe.

— Que veux-tu dire, P'pa ? demanda-t-il.

— Je veux dire que tu peux redevenir Neal Carey, si tu veux.

Pourquoi voudrais-je faire un truc pareil ? songea Neal.

— À qui avez-vous graissé la patte ? demanda-t-il.

Par « vous », il entendait la banque de Kitteredge à Providence, Rhode Island.

— Aux mêmes que d'habitude, répondit Graham.

Les hommes politiques de Washington ne revenaient pas beaucoup plus cher que des abonnements à un magazine, même s'il fallait les renouveler plus souvent. En outre, les fédés n'avaient pas fait de zèle sur cette affaire. Puisque quelqu'un leur avait rendu service en éliminant une ordure de néo-nazi comme Streckler, eh bien, ça leur faisait une raclure de moins sur les bras [2]. Graham n'était pas certain que ce soit Neal qui leur ait rendu ce service – ils n'en avaient jamais parlé –, mais la dernière fois que Joe Graham avait vu Neal, ce

dernier s'éloignait à grands pas à travers l'armoise, une carabine à la main.

— Ed pense qu'il est temps que tu reprennes le travail, dit Graham.

Ed – Ed Levine – était le directeur du bureau newyorkais des Amis où Graham travaillait et où Neal ne mettait jamais les pieds.

— Qui a disparu cette fois ? fit Neal en soupirant. Qui dois-je retrouver ?

Car tel était le gros de son activité pour les Amis.

Graham lui décocha son sourire rat-d'égout.

— Tiens-toi bien, dit-il. Là, c'est le plus beau.

— Et c'est quoi ? demanda Neal.

Jeter l'éponge et demander tout de suite était plus facile que de laisser Graham faire durer le plaisir.

— Tu ne devras retrouver personne, lui répondit Graham. On a déjà retrouvé la fille.

— Mais... ? fit Neal.

Sourire de Graham.

— Mais on voudrait que tu lui apprennes à s'exprimer correctement.

— À qui ? Pourquoi ? Elle vient d'où ?

— De Brooklyn.

— Ce qui nous laisse « qui » et « pourquoi ».

— Tu acceptes le boulot ?

Il ne comptait rien dire de plus tant que Neal ne serait pas partant.

Ho ! ho ! songea Neal. Si je dis oui, tu vas me sortir que tu l'as retrouvée dans une geôle en Mongolie extérieure et que ma mission consistera à y entrer par effraction, lui apprendre l'anglais, et s'échapper en traversant la Russie à dos de chameau.

— Je suis à la retraite, dit Neal.

— Combien ? demanda Karen à Graham.

Neal la considéra d'un air étonné.

— On parlait de faire construire une terrasse à l'arrière de la maison, lui dit-elle en guise d'explication.

Neal se tourna vers Graham.

— Qui est-ce ? dit-il. Un témoin important ?

— Peut-être.

— *Peut-être* ?

— Ça dépendra des progrès que tu lui feras faire.

— Qui est-ce ? répéta Neal. Eliza Doolittle ?

Graham frotta sa main artificielle contre la paume de sa vraie main. Un tic qu'il avait quand il devenait nerveux ou impatient.

— T'es partant ou pas ? demanda-t-il.

— La mafia est dans le coup ? demanda Neal.

Parce que ceux qui témoignent contre la mafia sont des gens dangereux à fréquenter : on a une fâcheuse tendance à tomber comme des mouches dans leur entourage.

— Tu veux que je toilette une pouffe du milieu qui a une dent contre son Guido d'amour parce qu'il l'a passée à tabac et maintenant elle veut raconter au monde entier tout ce qu'elle sait sur ses « drôles » d'amis, c'est ça ?

— Absolument pas, lui assura Graham.

— Et où devrai-je aller ?

— Là aussi, tiens-toi bien : tu n'auras même pas à sortir de chez toi. Nous voulons l'amener ici.

— Ici ? répéta Neal.

— Ici ? demanda Karen.

— Ici, confirma Graham.

Neal éclata de rire et se tourna vers Karen.

— Alors, tu as toujours autant envie de ta terrasse ?

Graham se tourna vers Karen et la gratifia du plus obséquieux de ses sourires.

— Nous pensons que tu pourrais être un atout majeur dans le processus de « toilettage », lui dit-il.

Karen servit une autre tasse de café à Graham, s'assit à côté de lui, et passa un bras autour de ses épaules.

— Tu sais, Joe, dit-elle, quand je pense à cette terrasse, j'y vois un jacuzzi en cèdre.

Neal partit à rire.

— Elle me plaît, lui dit Graham. Aussi rusée que toi, la garce, mais je l'aime bien.

— On ne peut que l'aimer, dit Neal.

D'amour, songea-t-il.

— O.K., fit Graham, disons une terrasse avec supplément pour le jacuzzi.

— Ça n'aura pas été difficile, dit Neal. Alors, qui est ce témoin mystère ?

Graham ménagea une pause théâtrale. Il mâcha sa dernière bouchée de toast une bonne trentaine de fois et annonça :

— Polly Paget.

Les yeux bleus de Karen s'arrondirent.

— Tout le pays est à sa recherche, dit Neal. J'aurais dû me douter que c'était vous qui l'aviez.

Graham haussa les épaules.

— Où est-elle ? demanda Neal.

— Dehors, dans ma bagnole.

— Tu as laissé cette fille dans ta voiture ? ! s'écria Karen. Tu la

prends pour quoi ? Ton sac de voyage ?

— Elle dormait.

Karen cogna Graham à l'épaule et sortit en trombe de la cuisine.

— Aïe, fit Graham en ayant l'air d'avoir un peu mal.

— Un des petits secrets honteux de Karen est qu'elle lit le magazine *People*, expliqua Neal en prenant un muffin aux myrtilles. Tout ce qu'on raconte est vrai ?

— C'est ce qu'elle dit, fit Graham en se frottant l'épaule.

Neal grignota son muffin. La réponse de Graham signifiait qu'il n'était pas sûr qu'il faille croire ce que Polly Paget racontait sur Jackson Landis.

Polly Paget avait travaillé dans le pool de dactylos du bureau new-yorkais de Jack Landis et, à l'en croire, Jack Landis avait tendance à tripoter ses touches.

En soi, Neal savait que ça n'avait rien de sensationnel. Polly Paget ne serait pas la première secrétaire à taper vingt mots à l'heure et à avoir la sécurité de l'emploi d'une fonctionnaire, et elle ne serait pas non plus la dernière à travailler plus souvent sous son bureau qu'à sa machine. Ce qui relevait de l'exceptionnel chez Polly Paget, c'est qu'elle prétendait avoir été violée.

Pas de quoi faire les choux gras de la presse, sauf que le violeur putatif n'était autre que Jackson Landis *himself*, fondateur, directeur et actionnaire majoritaire de la chaîne câblée T.V. Famille. Jack était également le mari dévoué de Candy Landis avec qui il co-présentait l'émission à fort taux d'audience, câblodiffusée dans tout le pays, « À la bonne heure, avec Jack et Candy » – une émission si télévisuellement correcte qu'à côté « Le Jour du Seigneur » prenait des airs de par-touze zoophile à Tijuana.

Neal non plus ne savait pas s'il devait croire Polly.

*

Elle colle à son personnage, songea Neal en la voyant.

— Oh, s'vochttement bien icieeuuh, fit Polly tandis que Karen posait sa valise sur le sol de la cuisine. Mais p'tain, s'vochttement loin de toueeeuuh, j'vous dis pœeuuh. Sans déqueueuuh, on roulait, on roulait, on roulait, et y avait rien à voireeuuh, pas même un centre commercioleeuuh. Hé, vous avez une solle de bainseeeuuh ? J'ai une de ces envies de pisser, j'vous dis poeeuuh.

Polly Paget était un cliché ambulant et parlant – surtout parlant. Sa tignasse rousse était crêpée, brushée et déployée en un halo flamboyant qui faisait penser à un coucher de soleil sur une raffinerie de pétrole. Elle avait un visage ovale et beau, barré d'une bouche énorme ornée de deux longues incisives qui lui donnaient un vague air de prédateur. Elle avait un nez fin et légèrement aquilin. Neal fut bien forcé d'admettre qu'elle avait un regard hyper sexy. Surmontés de sourcils roux joliment arqués, ses yeux verts en amande étincelaient

sous plusieurs couches de mascara, eye-liner et faux-cils. Tout chez elle hurlait *pétasse*.

De plus, Polly Paget était grande – un bon mètre soixante-quinze. Elle avait la jambe longue, le sein menu et l'épaule large. Elle ressemblait « vochtement » plus au loup qu'à l'agneau.

Et sans parler de ses fringues ! Elle était vêtue de la tête au pied de jean flambant neuf, et donnait l'impression d'être allée faire du shopping pour sa grande expédition dans l'Ouest. Un max de bijoux argent et turquoise ; et des ongles rouge sang si longs qu'elle aurait été infoutue de taper à la machine même si elle en avait eu envie.

— Z'ovez pas d'crémeeuuh ? lança-t-elle en sortant de la salle de bains. Pour qu'mes mains sèchent poeeuuh. J'ai les mains super sècheeuuh, j'vous dis poeeuuh. Elles se croquèlent si j'y mets pos assez de crémeeuuh. J'en ai dans un des aut'sacs, mais i'sont dans la caisseeuuh.

Neal se crispa. Il avait l'impression qu'elle avait un mini-ventriloque coincé dans la gorge qui faisait que ses mots semblaient lui sortir par le nez.

— Je dois avoir une lotion dans la chambre, dit Karen. Je vais vous la chercher.

— Je t'accompagne, dit Neal.

Karen dégota une bouteille en plastique de lotion tandis que Neal fouillait dans la commode.

— Qu'est-ce que tu cherches ? lui demanda Karen.

— Mon revolver. Tu crois qu'une balle suffira ?

Karen le prit par les épaules en souriant.

— Tu as vu ses cheveux ! chuchota-t-elle. J'ai toujours voulu rencontrer une femme avec une tête pleine de cheveux, comme ça.

— Mais tu as envie qu'elle reste ici un mois ou deux ?

Karen lui décocha un regard sévère.

— Neal, cette femme a été violée !

— Cette femme *dit* qu'elle a été violée.

Le regard bleu de Karen se durcit et la pression de ses mains se fit plus forte sur les épaules de Neal.

— Neal Carey, dit-elle, quand une femme dit qu'elle a été violée, c'est qu'elle l'a été !

Pas obligatoirement, songea Neal.

*

C'était un peu tôt pour prendre une bière mais c'était aussi un peu tôt pour prendre une nouvelle affaire, aussi Neal décapsula-t-il la canette avec tout juste un soupçon de culpabilité. Brejnev, un molosse

de lignée indéterminée, souleva sa tête à un centimètre du sol et grogna jusqu'à ce que Neal eut déposé un dollar sur le comptoir. Brogan, propriétaire éponyme du saloon miteux, ronflait à fendre l'âme derrière le bar, vautre dans la vieille bergère qu'il avait sauvée de la décharge publique. Neal ne l'avait jamais vu décoller ses fesses de ce fauteuil, sauf pour aller aux toilettes, et d'aucuns, à Austin, étaient prêts à jurer, en se basant sur des preuves olfactives, qu'il ne se levait pas forcément à tous les coups.

Brogan émit un ronflement. Sa tête était renversée en arrière et une substance jaunâtre dégoulinait du coin de sa bouche.

— Il dort ou il fait semblant ? demanda Graham.

Neal lança un regard à Brejnev qui le matait, l'œil mi-clos.

— Il dort. Ils se relaient quand il y a des clients. Le chien ne dort que lorsque Brogan est éveillé.

— Il ne peut pas feinter le clébard ?

— Personne ne peut le feinter.

Neal décapsula une deuxième canette, ressauta par-dessus le bar et alla s'asseoir à table à côté de Graham qui essuyait frénétiquement le plateau avec un mouchoir.

— Il n'y pas un endroit propre dans cette ville ? demanda-t-il d'une voix plaintive.

— Il n'ouvre pas avant l'heure du dîner, répondit Neal. Alors, quel est le rapport entre la banque et Polly Paget ?

Karen les avait mis dehors un moment le temps qu'elle « installe Polly ». Ce qui, se disait Neal, devait signifier l'aider à ranger ses petites culottes, faire de la place pour ses produits de beauté et la cuisiner pour lui soutirer un max d'infos.

— Je peux avoir un verre ? demanda Graham.

— Brogan en a sans doute un qui traîne quelque part, mais je pense qu'il vaut mieux que tu ne le voies pas, répondit Neal.

On pouvait relever une quinzaine d'années d'empreintes digitales sur les chopes de Brogan.

Graham sortit un mouchoir propre de la poche de sa veste et essuya le goulot de la canette de bière. Il but une gorgée du bout des lèvres et dit :

— Jack Landis est l'actionnaire majoritaire de T.V. Famille. Le client de la banque, Peter Hathaway, est le plus gros des actionnaires minoritaires de la chaîne. Et l'actionnaire minoritaire veut devenir l'actionnaire majoritaire à la place de l'actionnaire majoritaire. Hathaway en a marre parce qu'il estime que Landis s'endette exagérément. Et puis, il y a Candyland.

— Candyland, répéta Neal en ricanant.

Il en avait entendu parler dans l'émission « À la bonne heure ».

Candyland serait un immense « lieu de vacances familial » à la

périphérie de San Antonio – dès qu’il serait fini de construire, bien entendu. Il manquait encore plusieurs millions de dollars, aussi Jack et Candy vendaient-ils des actions à leurs chers téléspectateurs. Envoyez cinq cents dollars seulement pour un appartement en multipropriété. Jack et Candy renouvelaient cette offre toutes les quinze secondes. Quand il s’agissait de vous taper du fric pour Candyland, ils étaient aussi efficaces que des flics de la brigade des mœurs dans une boîte de strip-tease.

— C’est un désastre, dit Graham. Le budget est largement dépassé à tous les postes, et ils manquent de liquidités.

— Ils vont vraiment le construire ?

Graham haussa les épaules.

— Laisse-moi deviner, dit Neal. La banque leur a accordé un prêt.

— Bien entendu, répondit Graham. Et l’actionnaire minoritaire veut travailler avec la banque et tirer les choses au clair. Mais comment faire pour virer le couple le plus célèbre d’Amérique ?

— Pas simple, dit Neal. Évidemment, si le mec a violé sa secrétaire...

— Bingo, dit Graham.

— Donc, est-ce que Polly dit la vérité ? demanda Neal.

— Donc, j’en sais rien, répondit Graham.

*

— Les flics cra pas qu’i’m’a violéeeuuh, dit Polly à Karen. Bon, d’occord, i’m’sautait d’puis un an et après j’ai crié au viol. Mais, lo dernière fois, c’en était uneeeuuh..., j’té l’jure d’avant Dieueeeuuh...

Karen aidait Polly à ranger ses sous-vêtements dans la petite chambre d’amis. Pas simple. Polly avait des tonnes de petites culottes.

— Jack cosse pas des briques au pieu, en plusseeuuh, poursuivit Polly, mais faut dire que comme il est morié avec La Glacière – c’est comme ça qu’il appelle sa femmeeuuh – i’risquait pos d’avoir d’l’entraînement, c’est vrai, quoeueuuh. Alors, il lui follait bien quelqu’un, et pi... il était... vochetement sympa avec maeueuuh. Alors, chaque fa qu’i’s’pointait à New Yarkeeuuh, on allait chez maeueuuh et hop... hop, hop... on n’arrêtait paeueuuh... mais ma, à un moment, j’en ai eu gros sur la potote. C’est vraieeuuh, ça m’nait nulle-part, ce truqueeuuh, et pi y avait sa fomme à la téléche qui disait qu’y-z-essayaient d’ovoir des gosseeuuh, mais qu’i’pouvaient poeeuuh, et moi j’étais au plumard avec son mec en train d’écouter ço. Il aimait bien qu’on le fasse pendant qu’i’passaient à la télé tous les deux, et ço, ço m’foutait vraiment les bouleeuuh. C’est vrai, quoeueuuh, ils étaient làeeuuh... vochetement mimi et tout et toueeuuh... et en même temps

on était au pieu en train de... *le faire*. Tu trouves pas qu'y a d'qua ovoir les bouleeuuh ?

— Les super boules, répondit Karen.

— Même mo meilleure omieeuuh, Gloria, elle pense qu'à elle aussi ço lui foutrait les bouleeuuh – et pourtant, Gloria, elle a pas fra aux yeux, j'te dis poeeuuh. 'fin brefeeuuh, o un moment, j'y ai dit comme çoeuuu : « Jackeeuuu, j'veux pus l'faire pendant qu'“À la bonne heure avec Jack et Candy” posse à la téléeeuuh », alors i's'est fâché, on a cassé, pi il est r'venu et il a été super sympa et toueeuuh, alors j'ai repris avec lui et on o remis çaeuuuh, mais *plus* pendant « À la bonne heu-reeeuuh ». C'est enregistré, s'pas en direct, c'est pour çaeuuuh.

— Oui, j'avais cru comprendre, dit Karen en tendant à Polly un soutien-gorge qui ressemblait à un projet de fin d'études du MIT.

Polly le tint à bout de bras et dit :

— Un truc que j'avais m'poyer avec le friqueeuuh, c'est m'faire refaire les niboreeuuh... p'sque j'veux aller tenter ma chance à Hollywoodeeuuh, et lo, faut des super niboreeuuh... J'en ai, des nibors, c'est sûr, mais s'pas des *super nibors*.

D'un geste des mains, elle montra ce qu'elle avait en tête.

Karen grimaça.

— Je trouve que tu es très bien comme ça, dit-elle.

— C'est vraieeuuh ? fit Polly. Ben, ma, y a des fois, j'me dis que j'ai l'air d'une puteeuuh. Je cra qu'c'est ço qu'les flics, i-z-ont penséeeuuh, genreeeuuh « Elle demandait que ço », tu va. Mais non. J'y ai dit, à Jack, j'y ai dit qu'c'était fini, que j'ie lorguais. Il o voulu le faire une dernière fa, et là, j'y ai dit *niet*, mais il o rien voulu entendre, et l'salud, i'm'a plaquée par terreeuuh et il l'o faieeuuh. Ben ma, j'appelle ça un violeeuuh, pas toieeuuh ?

— Si.

— Ben ma aussieeuuh, mais va dire ço aux fli-queeuuh. I't'regardent comme si t'étais barje, corrément, mais on va ben var qui est barje.

Sans doute Neal au bout d'un mois à ce régime-là, songea Karen.

— Donc, tu as décidé de porter plainte contre ce salaud, dit Karen.

— C'est l'seul mayen pour qu'i'paieeuuh, dit Polly, et j'ai besoin de fric vu qu'j'ai pus d'boulot et que j'si nulle comme secrétaire d'toute façon, faut dire, et que ço vo êt' vochtement dur qu'j'me retrouve du travail vu qu'tout le monde dans tout le pays, i'm'détesteeuuh.

— Pas moi, dit Karen.

Elle se sentit un peu nunuche d'avoir dit ça, mais ça lui avait semblé le truc à dire. Et, de toute façon, elle n'était pas loin de le

penser. Polly Paget lui était plutôt sympathique.

*

— Tu connais la suite, dit Graham à Neal. Polly va voir un avocat véreux dont le premier réflexe est d'appeler tous les tabloïds qui sont dans l'annuaire et de leur épeler son nom.

Neal se souvenait avoir vu les gros titres au rayon Presse de la seule épicerie d'Austin. « IL M'A VIOLÉE ! CRIE LA JEUNE FEMME. » « LA BOMBE SEXUELLE LANCE UNE BOMBE. » « JACK PRIS DANS LES FILETS DE L'AMOUR. » « POLLY DIT TOUT ! » « MENSONGES ! DIT CANDY LANDIS. » « CANDY SOUTIENT SON ÉPOUX. » Puis les chaînes de télé s'en étaient mêlées – ton plus austère, mais même propension au voyeurisme : « Jack Landis, directeur d'une chaîne tous publics est accusé de viol par une jeune femme qui prétend être sa maîtresse depuis plusieurs mois. On parle aussi de malversations. Un membre du conseil d'administration qui tient à garder l'anonymat a demandé l'ouverture d'une enquête. »

Puis Jack avait contre-attaqué. Des chaînes concurrentes voulaient sa peau. Des marchands de ragots cherchaient à le pousser dans le caniveau. Candy, habituellement très guindée, avait éclaté en sanglots durant une émission – qui peut être si cruel pour faire une chose pareille ? Polly Paget était un pion. T.V. Famille continuerait. Candyland serait construit ! Tonnerre d'applaudissements... le public pleurerait à chaudes larmes. De la grande télévision.

Là-dessus, l'imbécile d'avocat de Polly Paget avait organisé une conférence de presse. Polly avait fait une déclaration. Son physique ne passait pas l'écran, et sa voix encore moins. Les gentes dames et gentils messieurs de la presse la taillèrent en pièces. Elle passa pour une femme dure, froide, calculatrice ; pour une... pouffiasse. L'horreur.

Ce fut à ce moment-là, raconta Graham à Neal, que l'actionnaire minoritaire appela Ethan Kitteredge à la banque. Kitteredge donna son congé à l'avocat de Polly, mit un nouveau cabinet sur le coup, et s'arrangea pour que Polly Paget disparaisse de la circulation.

La presse s'enflamma. Portée disparue, Polly Paget était mille fois plus intéressante. Le public fut en proie à de délicieuses spéculations. Mais où était donc passée Polly ? Pourquoi s'était-elle enfuie ? Avait-elle reçu des menaces de mort ? Fallait-il y voir la preuve qu'elle mentait ? Où était-elle ?

— On a mis une fausse Polly dans un avion pour L.A., raconta Graham, et on a conduit la vraie Polly en voiture à Providence. On l'a cachée chez Kitteredge pendant une dizaine de jours, le temps que les avocats la cuisinent. C'est à ce moment-là que nous avons décidé

d'avoir recours à tes services douteux. Alors, on a pris un jet privé jusqu'à Reno, et nous voilà !

Cacher Polly se révéla une idée de génie. Comme elle n'était plus là pour ouvrir la bouche, l'actionnaire minoritaire fut en mesure de combler la voracité inextinguible des médias avec des histoires de dépassements de devis, de dépenses somptuaires et de comptabilité brouillonne tant et si bien que la presse, inévitablement, baptisa l'affaire « Pollygate ».

Et la magie des médias frappa aussi Polly. Disparue, elle réussit le passage délicat du statut de pouffiasse à celui de sex-symbol. Mystérieuse, elle devint un ersatz de Greta Garbo et de Marilyn Monroe. De vagues amis vendaient leurs anecdotes pour quelques milliers de dollars. Des photos amateurs plus ou moins nettes se négociaient à prix d'or. Le nouveau cabinet d'avocats était submergé de demandes qui restaient lettres mortes – interviews télévisées, articles, un poster en double-page centrale.

C'était une folie effrénée, un cirque médiatique. Il ne manquait qu'une chose au Pollygate : Polly.

Où est-elle ? demanda Candy Landis comme si elle s'attendait réellement à ce qu'on lui réponde.

Jack, son mari, se tenait devant la fenêtre d'angle qu'elle avait fait percer du sol au plafond spécialement à son intention afin qu'il ait vue à la fois sur la Promenade et le fort Alamo. Elle le trouvait beau, debout, là, devant elle, les cheveux toujours aussi fournis et toujours aussi noirs, le dos droit, le ventre ne dépassant que d'un chouïa par-dessus sa ceinture.

Charles Whiting se racla la gorge et recommença :

— Elle a quitté son appartement de New York en compagnie d'un homme blanc grand et costaud et elle est montée dans une limousine noire aux vitres opaques.

— Opaques ? fit Jack. Qu'est-ce que ça veut dire « opaques » ?

— On ne peut pas voir à travers, chéri, dit Candy.

— Opaques, répéta Jack Landis pour lui-même. Continue.

— La limousine s'est rendue au La Guardia Airport. Miss Paget est descendue du véhicule en compagnie du même homme blanc, et le sujet s'est ensuite dirigé vers un comptoir première classe d'American Airlines...

— Quel sujet ?

— Miss Paget.

— Alors, c'est quoi le sujet ? fit Jack Landis. La géométrie... l'histoire ? Nous revoilà sur les bancs de l'école primaire ou quoi ?

— C'est un terme du FBI, lui expliqua Candy. N'est-ce pas, Chuck, que c'est un terme du FBI ?

— Des défenseurs de l'ordre public en général, madame Landis.

— Bon, bref, qu'est-ce que le « sujet » a fait ? demanda Jack Landis tout en suivant des yeux une jeune femme aux longues jambes qui passait sur le trottoir.

Charles Whiting se racla de nouveau la gorge. Durant ses années de service au FBI, il avait eu l'occasion de briefer son directeur maintes et maintes fois, et il n'avait jamais été interrompu de la sorte. Mais là encore, Charles fit contre mauvaise fortune bon cœur. À cinquante-quatre ans, il était toujours solidement planté sur son mètre quatre-vingt-dix, et sous son costume gris, ses épaules attestaient encore de l'efficacité de ses cinquante pompes quotidiennes. Ses tempes étaient tout juste assez grisonnantes pour lui conférer un air d'expérience, ses yeux étaient d'un bleu limpide, son regard franc.

— Le sujet a pris un vol pour Los Angeles, répondit Charles.
Ensuite...

Whiting se tut.

— Continuez, Chuck, dit Candy Landis.

— Eh bien... c'est là que nous l'avons perdue, m'dame.

— Perdue ? Per-due ! tonna Jack Landis. Qu'est-ce qu'elle a fait, elle a sauté en parachute ?

— Elle... elle n'était plus la même quand elle est descendue de l'avion, monsieur.

— Ça m'arrive aussi après un long vol, dit Candy.

Jack la gratifia d'un regard qui se voulait méprisant. Raté.

Il en fut quitte pour constater que Candy semblait toujours aussi maîtresse d'elle-même. Elle était fraîchement maquillée ; ses lèvres fines, un peu pincées, parfaitement peintes en rouge, chaque mèche de ses cheveux blonds était à sa place et l'ensemble avait été laqué pour auréoler son visage ovale d'un halo aussi poli que le marbre. Elle portait un tailleur, sa tenue de travail habituelle : veste cintrée, jupe à mi-mollets, chemisier blanc à col Claudine et petit nœud rouge.

Elle est sacrément jolie, songea Jack, mais on dirait une statue polychrome. Et elle est tout aussi lisse.

Charles Whiting rompit le silence gêné.

— Quand elle est descendue d'avion, ce n'était plus Polly Paget.

— Était-elle toujours en compagnie de l'homme blanc susmentionné ? demanda Jack avec acidité.

— Oui, monsieur.

— Donc, il y a eu substitution dans la limousine aux vitres « opaques », c'est ça ?

— C'est ce que nous pensons, monsieur.

— Quel dommage que nous n'y ayons pas pensé *avant* qu'elle disparaisse, hein, Chuck ?

Chuck supposa que Landis n'avait posé cette question que par pur plaisir de la rhétorique et ne répondit pas. Ces figures de style étaient monnaie courante au FBI. Le directeur adorait.

La question suivante n'avait rien de rhétorique.

— Qui est derrière tout ça ? demanda Candy.

Jack Landis se tourna lentement vers elle, bras écartés et bouche bée, faussement incrédule.

— Oh ! allons, les gars, dit-il. On sait bien qui est derrière tout ça, pas vrai ? Putain, merde, pas la peine de louer les services d'Efrem Zimbalist Jr., pour deviner que Peter Hathaway essaie de se servir de cette baratineuse pour me piquer mes chaînes de télévision. Comme ça n'a pas marché, il la fait disparaître de la circulation avant qu'on ne découvre qu'il tire les ficelles. Vous pouvez me croire, le Pollygate, c'est de l'histoire ancienne.

— Pas tout à fait, Jackson, dit Candy avec patience. Les recettes des restaurants sont au plus bas, les demandes de franchises sont au plus bas, et les dons pour Candyland ont fondu comme neige au soleil.

Jack ricana.

— D'accord, mais je parie que les taux d'écoute ont grimpé en flèche, donc on compense en dol-lars-pub ce qu'on perd ailleurs.

Et, Sam Houston, et si tu regardais les chiffres pour une fois ?

— Loin de là, dit Candy qui venait de passer trois jours à épulcher les comptes avec le contrôleur financier. Le taux d'écoute grimpe, mais la plupart de nos annonceurs sont des entreprises à cible familiale et ils ne sont pas très chauds à l'idée d'être associés à un scandale.

— Trouve de nouveaux annonceurs, dans ce cas, fit Jack d'un ton sec. Des qui ont des *cojones* !

Whiting tressaillit à cette grossièreté. Pas un des cils parfaits de Candy ne battit.

— Bon, d'accord, la fille a disparu, d'accord, fit Jack. Est-ce que ça ne confirme pas ce que j'ai toujours dit : qu'elle a tout inventé ?

— Je te signale que les derniers sondages d'opinion montrent qu'elle a gagné six points en crédibilité depuis sa disparition, lui fit remarquer Candy.

— Six ? s'écria Jack.

— Six, deux fois trois, lui confirma Candy. Soixante-trois pour cent des personnes interrogées pensent qu'il est « plus que probable » que tu aies couché avec elle...

— Non !

— ... et vingt-quatre pour cent pensent que tu l'as violée. Je te demande de réfléchir à ceci, chéri : si ces chiffres reflètent l'opinion du conseil d'administration...

— C'est moi le président du conseil, bordel !

— Peut-être plus pour très longtemps, chéri, lui répondit Candy d'une voix douce. Si cette tendance ne s'inverse pas, il se pourrait bien que Peter Hathaway prenne ta place sous peu. Il a déjà racheté quarante-trois pour...

— Je sais, je sais ! hurla Jack. Tu te prends pour qui aujourd'hui, Miss Sondage d'opinion ? Alors, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

— Ce qu'il faudrait, dit Candy, c'est que miss Paget réapparaisse et reconnaisse publiquement qu'elle a menti.

— Tu comptes peut-être l'inviter à l'émission ? fit Jack.

— S'il faut en arriver là, oui... *chéri*, dit Candy.

Jack Landis regarda l'Alamo. Putain, songea-t-il, je sais maintenant ce que ces pauvres bougres ont dû ressentir. Et si ce n'est pas Hathaway qui a Polly ? Si c'est le ministère de la Justice ? Ou, pire, « L'Heure de vérité » ? Putain, ce vieil eunuque de Mike Wallace

donnerait ce qui lui reste dans le slibar pour passer quelques minutes de cette heure en tête à tête avec Polly Paget.

Et moi donc, songea Jack. Pour la galipette, toujours prêt.

Ça lui manquait de ne plus coucher avec Polly. Elle était une vraie furie au lit, on ne la tenait plus. Elle faisait de ces trucs... sans réfléchir, sans préméditation, qui le rendaient fou. Avec ses cheveux roux en désordre, ses superbes yeux verts qui lançaient des éclairs...

Ce n'était pas comme La Glaçière qui faisait ce qu'elle pouvait, Dieu lui était témoin. Mais ça ne cassait pas trois pattes à un canard. Ce que Candy faisait au pieu, on pouvait croire qu'elle l'avait lu dans un magazine, un livre, un « Que sais-je ? ». On pouvait presque l'entendre penser « technique ». Au lit, elle avait la spontanéité d'un métronome.

Candice Hermione Landis observait son mari et savait à quoi il pensait.

Jackson Hood Landis avait grandi dans l'Est du Texas dans un milieu défavorisé et avait une trouille bleue de retomber dans l'un comme dans l'autre. Candice, quant à elle, était un pur produit de la classe moyenne de Beaumont où son père, pasteur de son état, avait gagné tout juste assez d'argent pour l'envoyer à l'université avant de mourir d'un infarctus. Sa maman pensa qu'elle faisait une sacré mésalliance quand un vendeur comme Jack Landis lui passa la bague au doigt, mais Candice était amoureuse de lui, alors !

Jack et elle travaillèrent dur, firent des économies et purent s'acheter un petit restaurant à San Antonio, puis un autre, encore un autre, et ce fut alors que Jack entendit la formule magique – *franchise*. Sous peu, sembla-t-il, il y eu des Jack's Snack, (« De la bonne chère pas chère ») dans tout le pays, et du jour au lendemain, Jack et Candy furent riches – très riches, riches à pétrodollars, si riches qu'ils ne savaient même plus quoi foutre de leur fric.

Alors, ils s'achetèrent une chaîne de télévision. « Il y a deux choses que les Américains n'arrêteront jamais de faire, disait Jack. Bouffer et regarder la télé. » Évidemment, Jack ne put se contenter d'une petite chaîne régionale à San Antonio. Il dut la franchiser, elle aussi, et très vite ils furent à la tête d'un network. Et comme Jack s'était dit qu'étant donné qu'ils avaient des restaurants de cuisine familiale, ils devaient avoir une chaîne de télévision familiale, c'est ce qu'ils firent. Ils lancèrent la chaîne câblée : « T.V. Famille, la télé que toute la famille peut regarder. »

Ils vendaient de la bonne bouffe et du bon divertissement cent pour cent américain. Puis vint ce jour fatidique où ils décidèrent de présenter une soirée de Noël pour remercier tous les employés et tous les téléspectateurs de la chaîne. Jack et Candice apparurent ensemble pour la première fois à l'écran et le public adora.

Qui l'aurait cru ? Tout ce qu'ils se contentèrent de faire, ce fut de donner une petite soirée, exactement comme à la maison. Ils reçurent des invités, firent la causerie, Candy joua *Mon beau sapin* au piano, tout le monde chanta en chœur, Jack découpa la dinde, Candy fit le service et... ils reçurent des tonnes de courrier. Du coup, ils firent un barbecue du 4 juillet en direct, puis Thanksgiving, un autre Noël... et les annonceurs se bousculaient au portillon pour acheter du temps d'antenne.

Ainsi naquit « À la bonne heure avec Jack et Candy ». Au début, ce fut une émission hebdomadaire, puis à la demande du public, elle ne tarda pas à devenir quotidienne – cinq après-midi par semaine, plus des émissions spéciales les jours de fête et des rediffusions en permanence le matin et le soir.

Jack s'en tirait à merveille devant la caméra. Il était un présentateur hors pair... tellement séduisant... et le public l'adorait. Candy était la tête pensante. Ce travail devint toute sa vie.

Elle choisissait les invités, privilégiant les bons amuseurs des familles, les gens ayant eu une vie exemplaire, et les spécialistes ayant des connaissances utiles à faire partager. (Ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était dégoter un amuseur des familles ayant une vie exemplaire ou un savoir particulier. Elle n'avait pas encore réussi à trouver quelqu'un qui ait les trois à la fois.) Elle avait un faible pour les chanteurs ex-alcooliques guéris par Dieu, ou les comédiens ex-flambeurs guéris par Dieu, ou simplement les gens ordinaires ex un truc terrible guéris par Dieu. Non que l'émission fût ouvertement religieuse : Jack et Candy prenaient soin de ne jamais préciser quel Dieu accomplissait ces guérisons – Il pouvait tout aussi bien être chrétien ou juif. Elle aimait aussi avoir d'ex-taulardes sur le plateau – surtout celles qui avaient eu un enfant en prison – en même temps qu'un expert qui leur apprenait à savoir gérer un budget plutôt que de piquer des trucs.

Candy préparait les menus pour la rubrique « cuisine », faisant en sorte que chaque repas soit à la fois nourrissant et économique, même si elle s'autorisait de petites folies pour son annuel « Dîner aux chandelles pendant que les enfants sont chez Mamie ». Elle s'était surtout spécialisée dans les « repas longue durée » – comment prolonger le rôti du dimanche jusqu'au mardi, ou son fameux chili qu'on pouvait manger en chili, ou en chili-spaghetti, ou en chili-pommes de terre au four – et non, pour reprendre la boutade lancée par Jack un jour à l'antenne, de ces repas qu'on digère sur un brancard entre deux ambulanciers.

Candy donnait aussi des tuyaux pour le maquillage (elle avait remarqué que les femmes qui avaient fait de la prison étaient soit trop maquillées – ce qui ne plaisait pas aux hommes –, soit pas maquillées

du tout – ce qui ne plaisait pas non plus aux hommes –, même si – subodorait-elle – certaines d’entre elles ne tenaient pas spécialement à leur plaire) ; des tuyaux pour perdre du poids (« une canette de Budweiser et un beignet au chocolat, on peut faire mieux comme petit déjeuner ») ; et même des tuyaux pour entretenir le feu de la passion au sein du couple (« un négligé transparent derrière une porte close ne fait pas forcément de vous une fille des rues »).

Si Candy savait que certaines personnes – des milliers, peut-être – la trouvaient ridicule, elle savait aussi que son travail faisait du bien à des milliers d’autres. Il y avait des gens qui avaient commencé une cure de désintoxication parce qu’une émission leur avait montré la voie à suivre, des familles qui avaient tenu une semaine grâce à son thon cocotte, des couples qui s’étaient rabibochés simplement parce qu’ils avaient envoyé les enfants dormir une nuit chez Mamie.

— Il faut que vous retrouviez Polly Paget, Chuck, dit Candy. Retrouvez-la et persuadez-la de revenir et de dire la vérité.

Chuck Whiting croisa son regard et vit la douleur dans ses yeux. Chuck Whiting, ex-agent du FBI, mormon convaincu, époux dévoué et père de neuf enfants, était un pratiquant pur et dur. Il croyait en Dieu, en la patrie, en la famille, et en Jack et Candy – surtout en Candy. En regardant ses yeux bleus, son air résolu, sa peau soyeuse, ses cheveux dorés qui scintillaient comme des cierges dans une église, devant toute cette pureté qu’elle irradiait, Chuck Whiting – n’eût-il pas tant cru en Dieu, en la patrie, en la famille – se serait dit qu’il était amoureux.

— Je la retrouverai, madame Landis, dit-il, la gorge serrée.

— Bon, ben, je vous souhaite bien du plaisir à jouer aux détectives, fit Jack. J’ai une réunion qui m’attend.

Il adressa un signe de tête à Whiting, embrassa Candy sur la joue et quitta la pièce.

Charles Whiting pouvait tout juste respirer. Il se sentait oppressé et il avait peur d’avoir rougi car Candy Landis le regardait d’une façon très directe. Charles Whiting n’était pas à l’aise dans les moments d’intimité, il était le premier à le reconnaître.

— Oui, madame Landis ?

— Il a couché avec elle, n’est-ce pas, Chuck ?

Charles avait le tournis. Il prit son courage à deux mains et dit :

— Oui, m’dame. Tout porte à croire qu’il l’a fait.

Charles, au supplice, vit M^{me} Landis baisser les yeux vers son bureau et hocher la tête. Il se sentit encore plus mal quand elle les releva vers lui, noyés de larmes.

— Et vous savez où elle est ? demanda-t-elle.

— On est sur le point de la localiser, m’dame.

Candy hocha de nouveau la tête et se mit à feuilleter son agenda.

Quelque part, songea-t-elle, j’ai échoué. Je n’ai pas su entretenir

le feu de la passion, et j'ai poussé Jackson dans les bras de cette Polly Paget.

*

— Trouve-moi Polly Paget, dit Ron Scarpelli.

Scarpelli pensait que cet ordre simple et impossible lui donnait une voix autoritaire. Il avait appris ça à un séminaire sur la force de persuasion : parler d'une voix ferme.

Walter Withers, qui n'avait pas assisté à ces séances, reconnut tout de même le ton brusque « années 80 ». Voilà où j'en suis, songea-t-il, enfoncé dans le canapé en cuir noir d'un pornographe, genoux sous le menton, sirotant une eau minérale à la mode, m'efforçant de ne pas mater les jambes de la fille d'un mètre quatre-vingts en robe noire qui est sa « secrétaire particulière », et il essaie d'utiliser des techniques comportementales. C'est superflu, M. Scarpelli. C'est votre bureau, votre penthouse, votre vue sur Central Park, votre magazine et votre pognon. Pas la peine de vous exprimer d'une voix « autoritaire ».

Withers garda tout de même ses réflexions pour lui. Il avait cinquante six-ans, cinq... bon, O.K., disons dix kilos de trop, et devait à Sammy Black dix mille dollars plus les intérêts qui grossissaient de jour en jour. Mais pour la première fois depuis longtemps, la balle était tombée dans son camp et il ne comptait pas laisser passer la chance, aussi dit-il :

— Tout le monde dans le pays veut retrouver Polly Paget, monsieur Scarpelli.

— J'suis pas tout le monde, lui assura Ron Scarpelli.

Il se tourna vers sa secrétaire particulière en quête d'une confirmation qu'elle lui donna sous la forme d'un sourire étincelant de ses lèvres rouge sombre.

Et pourquoi pas ? songea Withers. Il se demanda combien elle se faisait par an en tant que secrétaire particulière.

— J'la touche pas, dit Ron Scarpelli, croyant lire dans les pensées de Withers. Elle est mariée. Belle, hein ?

— Oui.

Tout en elle respirait l'argent. De la brillance de ses cheveux noirs tirés en arrière à son teint de porcelaine, en passant par sa silhouette de club de remise en forme et ses vêtements.

— Tu la reconnais ? demanda Scarpelli.

— Bien sûr, fit Withers, feuilletant son agenda mental en quête d'un nom. C'est Miss Haber, votre secrétaire particulière. Elle m'a escorté jusqu'ici, m'a offert un verre d'eau...

Walter eut une pensée émue pour l'époque où l'on servait un Martini digne de ce nom dans tout bureau du centre-ville qui se respectait.

Scarpelli eut un sourire réjoui.

— Août 1980, dit-il.

Je ne me rappelle pas de ce que j'ai fait jeudi dernier et il me pose des questions de mémoire sur des événements datant d'il y a deux ans.

Withers leva les mains en signe de reddition.

— Miss août 1980 ! s'écria Scarpelli. Le poster central en double page !

Elle me sourit, songea Withers, comme si elle n'était pas gênée le moins du monde que son patron vienne de se remémorer l'image d'elle sur le dos en train de s'exhiber.

Withers préféra ne pas leur dire qu'il n'avait regardé la revue *Hauts et bas* que deux ou trois fois dans sa vie et que ça lui avait sapé le moral. Ça faisait vingt ans qu'il n'avait pas couché avec une femme ressemblant de près ou de loin à Miss Haber, et il savait que la vie ne lui referait pas ce plaisir, dût-il vivre encore vingt ans – ce qui était loin d'être certain. Alors, regarder ces photos, c'était comme être fauché et affamé devant le Carnegie Deli, le nez pressé contre la vitrine.

— Oh ! oui, bien sûr, dit Withers.

Il se souvint vaguement d'une astuce du genre « habillée, je ne vous avais pas reconnue », mais ne s'y risqua pas.

— Je veux Polly Paget dans mon magazine, dit Scarpelli, revenant à ses moutons.

— Oui, j'avais compris.

— À poil.

Comme s'il avait inventé le sexe, songea Withers qui, pour sa part, appartenait à l'école de pensée selon laquelle la femme est plus séduisante avec des vêtements sur le dos – quand ils sont bien choisis. L'érotisme d'une idylle venait en grande partie, si sa mémoire était bonne, de la révélation progressive de ce qui est caché, de l'interaction subtile du tissu et de la chair, de...

— Gros plan de face, si possible, surenchérit Miss Haber.

— Et si je localisais Miss Paget en entier, et que je vous laisse faire pour le reste ? suggéra Withers.

— Très drôle, Walt, j'aime beaucoup, répondit Scarpelli sans sourire. Mais... qu'est-ce qui te fait croire que tu peux la retrouver ? Pourquoi est-ce que je t'embaucherais quand je peux me payer les meilleurs privés du monde ? Ce que – soit dit sans vouloir te vexer – à te regarder, tu n'es pas.

Vrai, songea Withers. Inutilement blessant, mais vrai. Mon

costume est brillant – contrairement à mon regard –, mon nez couperosé et ma cravate archi-usée. Mais c'est une cravate, pas une chaîne en or, espèce de prince du porno aux petits pieds, et je l'ai achetée chez Saks.

— Je suis un véritable détective privé, monsieur Scarpelli, répondit Withers. J'ai une licence, un revolver, une grande expérience et un certain... *je ne sais quoi*[3]. Alors, c'est sûr, vous pouvez faire appel à une grosse agence. Elles ont beaucoup d'employés qui, pour la plupart, présentent mieux que moi. Sauf qu'aucun d'eux ne sait où se trouve Polly Paget.

— Mais toi, oui, fit Scarpelli.

En fait, non. Mais je connais quelqu'un qui le sait.

Withers reposa son verre sur la table basse et se leva.

— Merci pour votre temps et pour le verre d'eau, dit-il. Je vais faire mon offre ailleurs. Je pense que Miss Paget sera tout à fait charmante en Bunny Girl.

À propos de voix autoritaire...

— Minute, fit Scarpelli. Assieds-toi, s'il te plaît.

— S'il vous plaît, bissa Miss Haber.

Withers se rassit et sortit son vieil étui à cigarettes Dunhill de la poche de son veston. Miss Haber s'empressa de lui présenter un briquet et un cendrier.

— Je la paierai un demi-million de dollars, dit Scarpelli.

Withers lui tendit son étui à cigarettes. Scarpelli refusa d'un signe de tête et Miss Haber inclina le buste pour lui offrir du feu.

— Je demande une prime d'intermédiaire de dix pour cent, dit Withers. Plus notes de frais.

— Elle est où ? demanda Scarpelli.

Je le saurais que je ne vous le dirais pas, songea Withers.

— Et je vais avoir besoin d'espèces pour l'appâter, poursuivit-il, éludant la question.

— Je vais te filer un chèque de banque.

Withers secoua la tête.

— Non ? fit Scarpelli.

— Non, répondit Withers. Les femmes comme Miss Paget sont comme les enfants. Elles ne supportent pas les plaisirs différés. L'argent, elles le comprennent en espèces.

Tout comme Sammy Black. La dernière fois que j'ai essayé de lui refiler un chèque, il me l'a fait bouffer et m'a demandé si le bois était bon.

— Parlons peu, parlons bien, fit Scarpelli. Tu veux que je te donne des liasses de billets pour que tu les aies sur toi au cas où tu croiserais Polly Paget, c'est ça ?

— C'est ça. Cinquante mille dollars devraient retenir son

attention.

Trente aussi, j'espère. Moins les intérêts.

— Cinquante mille en espèces ? répéta Scarpelli. Tu me prends pour qui ?

Nous y voilà, songea Withers. C'est quitte ou double, là.

— Pour un homme d'affaires avisé, Mr. Scarpelli, répondit-il.

Sourire de Scarpelli. Sourire de Miss Haber. Sourire de Withers.

Scarpelli, assis à son imposant bureau au plateau recouvert d'une plaque de verre, se leva et alla ouvrir un placard qui contenait une cinquantaine de costumes, vingt à trente paires de chaussures garnies d'embauchoirs et quelques dizaines de chemises empilées dans des casiers métalliques suspendus. Il poussa de côté un costume croisé gris en soie, ouvrit d'une chiquenaude un panneau mural et composa la combinaison de son coffre. Quelques secondes plus tard, il revint avec cinq liasses de billets qu'il jeta sur les genoux de Withers.

— Tu peux m'appeler Ron, dit Scarpelli.

Et toi, un taxi, songea Withers.

*

— Alors, elle est où ? demanda Peter Hathaway sur le ton d'un homme pressé de connaître la chute d'une bonne blague.

Ed Levine se tourna vers Ethan Kitteredge qui secoua imperceptiblement la tête.

— Faut-il vraiment que vous le sachiez ? demanda Ed à Hathaway.

Peter Hathaway ne se départit pas de son sourire, mais celui-ci se crispa un brin. Peter Hathaway était un homme habitué à obtenir des réponses à ses questions – et, en général, celles qu'il attendait. C'était une des raisons pour lesquelles, à trente-sept ans, il possédait une part importante d'une chaîne de télévision. Une des autres raisons tenait à sa fortune et à ses relations familiales. Le tout avait concouru à guider ses pas jusque dans ce bureau très privé d'une vieille banque de Providence, Rhode Island.

Hathaway décida de mettre les points sur les i en utilisant une métaphore. La communication métalinguistique ne lui était plus inconnue depuis qu'il avait passé sa maîtrise de gestion à la Brown University et il l'utilisait avec succès avec ses collègues et associés. Le métalangage permettait d'éviter les horreurs d'une attaque frontale.

Hathaway élargit son sourire, laissa errer son regard sur les boiseries, les bibliothèques en acajou, les modèles-réduits de bateaux et les minables marines du XIX^e siècle et dit :

— Vous savez, Ethan, ce bureau supporterait d'être plus éclairé.

Ed vit Ethan Kitteredge tiquer en s'entendant appeler par son prénom et se demanda où ce yuppie de Hathaway voulait en venir, assis là en petite veste sport noire BCBG et petit pantalon de velours vert BCBG, son petit porte-documents Haliburton brillant comme un sou neuf posé à ses pieds emmocassinés, lui faisant perdre un temps précieux plutôt que d'être en train de jouer au tennis ou à un autre sport de gosse de riche.

Ethan Kitteredge se carra dans son fauteuil, joignit les doigts et sourit à Hathaway.

— Nous sommes une banque, monsieur Hathaway, lui dit-il. Nous gérons l'argent de nos clients. Dans ce bureau-ci, nous gérons les problèmes personnels de nos clients. Il n'y a rien à... éclairer... de plus.

Hathaway enregistra qu'il avait fait une gaffe en appelant Kitteredge par son prénom mais ne ressentit pas moins une certaine satisfaction à voir que le président de la banque avait compris sa métaphore. La communication fonctionnait.

— En effet, monsieur Kitteredge, dit-il. À part ma lanterne, peut-être.

— Peut-être, admit Kitteredge.

Le sourire d'Hathaway était sincère. Il aimait gagner.

— Alors, redemanda-t-il, où est-elle ?

— En sûreté entre nos mains, répondit Kitteredge.

Là, Peter Hathaway laissa tomber le métalangage.

— Le client, c'est moi, O.K. ? fit-il, pète-sec en repoussant la mèche de cheveux bruns qui lui était tombée sur le front. Je veux savoir.

Kitteredge se tourna vers Ed Levine.

— Je vous explique, dit Ed. Si vous saviez où est Polly Paget, vous pourriez sans le vouloir dire ou faire quelque chose qui mènerait à sa découverte.

John Culver, assis à l'arrière d'une camionnette garée dans la rue, pouffa en entendant cette lapalissade.

— Je ne suis pas un enfant ! glapit Hathaway. Je ne suis pas le dernier des abrutis !

Baisse d'un ton, songea Culver en éloignant le casque de ses oreilles.

— Je n'ai pas dit ça, répondit Ed. (Même si je le pense, songea-t-il in petto.) C'est tout simplement que vous n'êtes pas un pro dans ce domaine, contrairement à nous. Alors, pourquoi ne pas nous laisser faire ?

— Nous poursuivons notre enquête au sujet de monsieur Landis, intervint Kitteredge. Quand elle sera... arrivée à maturité... et quand Miss Paget aura fait suffisamment de progrès pour pouvoir affronter

les médias et la procédure légale avec toutes les chances de succès, nous vous contacterons.

Hathaway s'enfonça dans son fauteuil, l'air boudeur.

Je suis un professionnel, songea-t-il. D'accord, le viol, c'est un coup de pot, mais j'ai été assez pro pour contacter Paget, la propulser sur le devant de la scène, en faire un phénomène médiatique... et maintenant, ce résidu du XIX^e siècle et son gorille apprivoisé refusent de me dire où elle est !

— C'est moi qui vous l'ai donnée ! argua-t-il.

— Vous voudriez qu'on vous la rende ? lui demanda Kitteredge.

Non, admit-il intérieurement. Je ne saurais pas quoi en faire. Cette salope est une catastrophe ambulante. Si elle ouvre la bouche en public une fois de plus, le monde entier pensera que c'est elle qui a violé Jack Landis.

— Excusez-moi, dit Peter, je dois aller au petit coin.

S'il te plaît, songea Culver, n'emmène pas ton porte-documents. Que je ne me sois pas fait chier à forcer ton bureau et à planquer un micro dans ton Haliburton tout neuf pour le plaisir douteux de t'entendre pisser – et encore, si j'ai de la chance.

Hathaway gagna les toilettes pour se soulager et sniffer deux ou trois lignes. La cocaïne affinait son esprit compétitif.

— Vous avez eu des nouvelles de monsieur Graham ? demanda Kitteredge.

Ed acquiesça.

— Il l'a emmenée à Austin sans problème, dit-il.

Tiens donc, songea Culver, pourquoi l'avoir emmenée à Austin à une centaine de kilomètres à peine de San Antonio ?

— Et Miss Paget semble-t-elle prête à rester de son plein gré au fin fond du Nevada ? demanda Kitteredge.

Le Nevada ? songea Culver. Austin, dans le Nevada ? Ça existe ?

— Apparemment.

Hathaway revint quelques minutes plus tard, l'air nettement requinqué.

— Où est-elle ? demanda-t-il simplement, comme s'il posait la question pour la première fois, comme s'il croyait qu'ils allaient le lui dire.

À Austin, Nevada, lui répondit Culver de sa camionnette.

Neal Carey regardait Polly Paget dîner.

Neal avait assisté à pas mal de grandes bouffes dans sa vie. Il avait vu des chevaux manger. Des porcs manger. Ed Levine manger. Mais jamais personne manger comme Polly Paget.

On aurait dit une excavatrice en suractivité dans une carrière. Elle enfournait morceaux de grillade et de pommes de terre au four les uns après les autres sans, apparemment, se donner la peine de les mâcher, ni même, à vrai dire, de les avaler. Et tandis que sa digestion putative se poursuivait, sa main se tendait vers le plat pour une autre tournée.

— Un peu de salade ? demanda Karen.

— Ppppfcknnn, répondit Polly.

— Je crois qu'elle veut du pain, dit Neal.

Polly fit oui de la tête en souriant. Des gouttelettes de crème suintèrent à la commissure de ses lèvres.

Karen posa une tranche de pain dans son assiette. D'un coup de couteau, Polly l'enduisit de beurre.

— Comment faites-vous pour rester aussi mince ? demanda Karen.

— Mmttblsmm.

— Métabolisme, traduisit Neal.

— J'avais compris, dit Karen.

Moi, j'aimerais bien comprendre, songea Neal.

Il était furax. Graham était parti gaiement en lui laissant sur les bras une mission qui lui semblait impossible : transformer cette pétasse en petite fiancée de l'Amérique, faire en sorte qu'elle soit fin prête pour témoigner à un procès – un procès hyper médiatisé, qui plus est. Lui apprendre à parler, à répondre aux questions, à ne pas répondre aux questions.

Ce dernier point ne devrait faire aucune difficulté, songea Neal. Il suffit de lui laisser de la bouffe à portée de main. Le gros problème allait être le dernier commandement de Graham : tirer son histoire au clair.

Ce qui donnait à penser à Neal que, peut-être, les Amis avaient des doutes.

On peut interpréter ça de deux façons, songea-t-il. Soit ils pensent qu'elle est tellement conne qu'il faut qu'elle s'entraîne pour ne pas s'emmêler les pinces dans la chronologie des faits. C'était la version

optimiste. Soit – et c'était la version nettement moins optimiste – ils pensent qu'elle ment et qu'elle doit décider quelle histoire elle va raconter au procès et la mémoriser une fois pour toutes. Auquel cas, ils attendent de moi que je repère ses contradictions et la fasse travailler dessus jusqu'à ce que son récit tienne la route. Et la version carrément puante serait que les Amis aient tout manigancé depuis le début.

— 'lors comme ça, fit Polly pendant l'une de ses rares pauses entre deux bouchées, vous devez m'transformer en fille du mondeeuuh... carrémeneeuuh ?

— Quelque chose dans ce goût-là, fit Neal.

— Ben, bon courageeuuh. Ma mère y est pos arrivée, les bonnes sœurs y sont pos arrivéeeuuh... même Sainantoine y est pos arrivé.

Elle pouffa.

— Non, j'diconne, fit-elle. Sainantoine... c'est l'patron des causes perdueeuuh... J'y fais une prière tous les jours.

— C'est vrai ? demanda Karen.

Miracle : Polly posa sa fourchette.

— Ouais, sans déc'. Si tu perds un truc, tu l'prieuuuh et tu retrouves ton truc. Moi, i'm'a aidée à r'trouver mes lentilles de contacteeuuh, mes cléeeuuh... Bon, je pense qu'il irait pos jusqu'à m'aider à r'trouver mes piluleeuuh, vu qu'le Pape, il est contre la contraception, 'savez.

— Il paraît, oui, fit Neal.

— 'fin bref, Antoine, c'est mon saint préféréeeuuh.

— D'où vient votre prénom, Polly ? demanda Karen.

Polly engloutit une ration supplémentaire de salade avant de répondre.

— Ouais, je sais, ça fait pas trop catho, comme nom, hein ? J'crois que sainte Polly, elle existe paeuuuh... Mon père, i'disait qu'i'm'avait appelé Polly parce qu'il avait toujours voulu avoir un perroquet, mais c'était pour rireeuuh. En vrai, c'est à cause du film.

Neal attendit de n'avoir plus le tournis pour demander :

— Quel film ?

— *Pollyanna*. C'était son préféréeeuuh.

— Il faut croire.

Elle reposa sa fourchette, croisa les mains sous son menton, regarda Neal et lui dit :

— Toi, j'parie qu'tu penses que j'suis qu'une puteeuuh ?

Neal fut pris de court.

— Non, dit-il.

— Allez, dis la véritéeeuuh, fit-elle.

Si c'est ce que tu veux.

— O.K., répondit-il. Ça m'a traversé l'esprit.

— Neal ! s'écria Karen.
— Pas de quoi se vexer, dit-il. Ma mère tapinait, alors.
Polly redressa la tête d'un coup, le souffle coupé.
— Haaaaaan ! cria-t-elle. C'est horrib' de dire ça d'so mèreeuuh !
Tu devrais avoir honte d'parler comme çoeuuuh !
Neal haussa les épaules.
— C'est pourtant la vérité, dit-il.
— Raison de pluuuusssseeeuuuuuuuh ! glapit Polly.
Elle se tourna vers Karen.
— Tu sais c'que j'aime pos chez les mecs ? lui demanda-t-elle.
Karen s'accorda le temps de lancer un regard noir à Neal avant de répondre :
— J'ai ma petite idée.
— 'sont con-eeuuh, fit Polly.
Tu l'as dit, songea Neal.

*

Walter Withers, assis au comptoir du Blamey Stone, réchauffait un verre de Jameson's si agréable à tenir en main que le sermon habituel de Rourke ne le gênait pas.

— C'était une ville formidable, tu sais, dit le barman. Quand Jimmy Wagner la tenait avec les Irlandais et les Italiens...

Withers opina, bon prince.

C'est toujours une ville formidable, songea-t-il. Je suis assis dans un troquet chaleureux, obscur, un verre de bon whisky à la main et cinquante mille dollars en espèces à mes pieds. Et quand j'aurai fait ce que je suis venu faire, j'irai retrouver Gloria à l'Oak Room pour lui parler de l'époque où cette ville était formidable. Et après un ou deux verres, on filera en taxi au Palm pour un chateaubriand saignant et un ou deux ballons de rouge.

Et je me demande où Blossom Dearie chante ce soir.

— Une ville formidable, répéta le barman. Quand un type franchissait la ligne blanche, les flics le passaient à tabac et point final.

Withers refit oui de la tête. En sa qualité de seul client du bar, c'était son rôle.

— Ma femme m'a encore quitté, Walt.

Withers hocha la tête avec compassion.

— Ah ! les femmes ! fit-il.

— Ouais. Elle dit qu'elle supporte pas que je boive. Je bois pas tant que ça. Nous, les barmans, on boit jamais, Walt. Avec tout ce qu'on voit.

Une ouverture.

— En parlant de ça, Arthur, t'as vu Sammy Black récemment ?

— Il était ici pas plus tard que cet après-midi et il m'a demandé après toi, répondit Rourke. Bref, je lui ai fait, à ma femme : « Alors comme ça, tu trouves que je bois trop ? Ben moi, je trouve que tu bouffes trop. » Elle s'est foutue en rogne, elle a fait ses valises et elle a filé chez sa mère – qui a, combien, quatre-vingt-dix ans, je dirais.

Withers fut presque soulagé de voir arriver Sammy Black, même flanqué de Chick Madsen.

— Casse-lui un poignet, Chick, lui ordonna Sammy.

Sammy portait un pardessus noir, un veston noir, une chemise noire, des chaussures noires et, sans doute, un slibar noir.

— Un type qui joue aux courses avec mon fric pour faire bombance le lundi soir mérite qu'on lui casse un poignet, dit-il.

Chick se dandina jusqu'à Withers, lui prit le poignet puis hésita.

— Heu..., fit-il. Le droit ou le gauche, patron ?

— T'es droitier ou gaucher, Walter ? demanda Sammy.

— Sénestre, répondit Withers.

— Quoi ?

— Gaucher.

— Le gauche, alors, ordonna Sammy.

Chick le lui attrapa.

— Ce ne sera pas nécessaire, dit Withers. J'ai la somme intégrale.

— Ah, ouais ? Attends une minute. Je vais dire ça à la Fée Clochette. Cloclo, Walter a le fric !

Il se tut, à l'écoute, puis dit :

— Cloclo te croit pas, Walter. On va tous battre des mains en même temps, y aura peut-être un miracle.

— Je ne peux pas, Sammy, Chick me bloque le bras.

— Et je n'entends ni craquements d'os ni hurlements de douleur, Chick, l'admonesta Sammy.

— C'est dans l'attaché-case à mes pieds, dit Withers. Laisse-moi l'ouvrir.

— O.K., fit Sammy. Je veux bien croire au conte de fée. Voyons ce que tu as dans ton attaché-case.

— Bas les pattes, cher ami.

Chick le lâcha. Withers but une gorgée de son Jameson's puis se pencha en avant et ramassa son attaché-case. Il pivota sur son tabouret de manière à être dos au bookmaker et à son gorille et fit la combinaison. Puis il ouvrit l'attaché-case et le posa sur le comptoir.

Les yeux de Sammy Black s'arrondirent comme toujours quand il voyait beaucoup d'espèces. Puis il se fâcha.

— T'es allé avec un autre ? demanda-t-il avec l'air de dignité offensée d'une femme trompée. Walter, mon salaud, je te soutiens

depuis des années et tu vas t'acoquiner avec un autre ? C'est ça ta gratitude, Walter ?

— Ce n'est pas le gain d'un pari, dit Withers. J'ai trouvé un emploi lucratif.

— Tu l'as dit, Walter, fit Rourke en matant le contenu de l'attaché-case.

— Bien, mon bon monsieur, fit Withers. Combien vous dois-je ?

— En tout, vingt-deux mille cinq cents, dit Sammy. Dis donc Walter, tu sais que j'ai un tuyau très intéressant sur la Raiders-Pittsburgh demain ?

Withers prit deux liasses de billets et détacha trois mille dollars d'une autre. Il referma l'attaché-case, se laissa glisser au bas du tabouret et tendit l'argent à Sammy.

— Garde la monnaie, lui dit-il. Achète-toi des vêtements qui ne te donnent pas l'air d'être un crooner de motel.

— T'es un perdant, Withers, dit Sammy.

— Pas ce soir, mon brave. Pas ce soir.

Withers salua Arthur d'un geste désinvolte et sortit sans se presser.

— N'en sois pas si sûr, fit Sammy entre ses dents.

— Ma femme m'a encore plaqué, Sammy, dit Arthur.

Sammy Black fixait toujours la porte.

— Ah ! les femmes, hein ? fit Chick. Faut se les faire.

*

— Ta bourgeoise te croit encore ? demanda Joey Foglio, campé devant son urinoir.

— Candice est le cadet de mes soucis, lui cria Jack Landis de sa cabine.

Ils se trouvaient dans les toilettes de « Chez Gros Bob », un des restaurants de Joey – un grill si basique qu'on ne vous servait pas la viande dans une assiette mais qu'on vous la balançait sur du papier kraft avant de vous dire d'aller vous empiffrer à l'une des longues tables de pique-nique.

— Gros Bob n'existe pas, en fait, hein ? demanda Jack.

— Tu veux voir Gros Bob ? fit Joey. Viens un peu par ici, je vais te le présenter !

Joey, Harold et les deux types qui gardaient la porte éclatèrent de rire. Harold était le bras droit de Joey, ce qui, en langage clair, signifiait que c'était lui qui tabassait pour Joey. Les deux types qui flanquaient la porte étaient des gardes du corps, au cas où l'un des tabassés reviendrait armé de ressentiment et d'un revolver.

Jack Landis ne rit pas, convaincu que Joey Foglio était assez mégalo pour donner à un restaurant le surnom de sa queue – ce qui, supposa-t-il, valait toujours mieux que de lui donner celui de la queue d'un autre.

Joey égoutta son bazar, remonta sa fermeture Éclair et gagna le lavabo pour se rincer les mains.

— J'en connais pas mal qui font la gueule, Jack, dit-il.

— À cause de la qualité de la viande ? demanda Jack.

— Je parle de mes sous-traitants, répondit Joe.

Jack reboutonna son pantalon, décrocha sa veste du portemanteau et l'enfila.

— Je ne suis pas non plus d'une joie délirante, dit-il.

Il ouvrit la porte et s'approcha du miroir pour vérifier sa coiffure.

Joey Foglio vint se placer derrière lui. Pas agréable, comme sensation. Joey Foglio était un homme imposant. Il avait une grosse tête et un front plat et large qui aurait pu servir d'espace publicitaire. Il se regarda dans le miroir et peigna en arrière sa masse de cheveux poivre et sel.

— Comment on va faire ? demanda-t-il. T'as pas mal de factures en retard.

— Peut-être que ça faciliterait les choses si tes sous-traitants voulaient bien me surfacturer de, disons, cinquante pour cent au lieu de cent, dit Jack.

— C'était le deal, lui rappela Joey. Tu as eu tes dessous-de-table.

— Pas récemment.

— Parce que tu ne paies plus tes factures.

— Parce que les cotisations sont au plus bas.

— Parce que tu t'es pris les pieds dans ta bite, fit Joey en rempochant son peigne.

Jack glissa une mèche de cheveux rebelle derrière son oreille.

— Elle est téléguidée, dit-il. Elle est trop conne pour avoir pensé à ça toute seule.

— Conne ou pas, fit Joey, elle te tient par la peau des couilles.

Jack trouvait toujours que ça sonnait faux quand Joey voulait se donner des airs de Texan. C'était la totale aujourd'hui : bottes Tony Lama, jean flambant neuf, chemise colle-au-corps de cow-boy, gilet.

Cow-boy latino, songea Jack. Super.

— Trouve-la, dit Jack. Trouve-la et paie-la.

— Je vais la retrouver, répondit Joey. Mais c'est toi qui vas la payer.

— Moitié-moitié, proposa Jack.

— Et j'aurai la moitié qui suce ? demanda Joey. T'as fait mumuse, à toi de raquer.

— Je ne l'ai jamais touchée, dit Jack.

— Jack, Jack, Jack ! T'es quoi, baptiste ?

— Ouais.

Où voulait-il en venir, ce Latino ?

— Tu ferais mieux d'être catholique, Jack, poursuivit Foglio. Tu ne serais pas rongé par tant de culpabilité. Regarde-moi. Est-ce que j'ai l'air de me sentir coupable ?

Jack Landis avait entendu dire qu'un asocial se caractérisait par son incapacité à ressentir le moindre sentiment de culpabilité, mais il décida de garder cette réflexion pour lui.

— Non, dit-il.

— C'est parce que je suis catholique ! annonça Joey fièrement. Tu vois, vous autres baptistes, vous êtes censés... accepter le Christ comme votre sauveur personnel, c'est ça ?

— En gros, oui, répondit Jack pressé d'en finir. Bon, qu'est-ce qu'on...

— Ben, tu vois, c'est ça l'erreur, poursuivit Joey. Le côté « perso ». Ce qu'il vous faut c'est un médiateur, un homme-sandwich, un cureton. Je vais me confesser tous les jours, Jack. Tous les jours. Je confesse mes péchés, je me mets à table devant le prêtre, il arrange ça avec Dieu et moi, j'ai toute la journée pour tringler, truander, tout ce que tu veux, mais y a toujours toutes les chances que j'aille au paradis. J'en croyais pas mes oreilles la première fois que j'ai entendu les bonnes sœurs raconter ça. J'ai trouvé ça génial. Crois-moi, Jack, ce monde a été fait pour les catholiques. Tu veux que je te branche avec un prêtre ? Je pense que tu devrais aller l'écouter, te faire arroser d'eau bénite... ça mange pas de pain !

Jack se demanda ce qui l'avait pris de s'associer avec ce barje. Il fallait le ramener au problème Polly Paget.

— La poule aux œufs d'or ne donne plus, Joey, lui dit-il. Et toi seul peut lui faire reprendre le chemin du pondoir.

Il se croit à la télé, songea Joey. Comme si j'allais lui acheter un appart en multipropriété à Candyland. Il me prend pour un bouffon.

Je vais t'en pondre, moi, des œufs d'or, Jackie.

— J'ai déjà un plan, dit Joey.

— Ah oui ? fit Jack. Lequel ? Non, il vaut mieux que je ne sache pas.

— Ouais, vaut mieux, Jack.

Joey regarda Harold et tous deux se mirent à rire.

Jack redressa sa cravate, sourit à son reflet et s'arma de courage pour affronter le public.

— Tu es l'homme de la situation, Joey, dit-il.

Harold ouvrit la porte et Jack Landis sortit.

— Et toi, le baisé dans l'histoire, murmura Joey.

Le garde du corps se mit à rire.

— Il a toujours pas pigé, hein ? fit-il.

Foglio secoua la tête.

— Ce qui prouve qu'on n'a pas besoin d'en avoir dans le ciboulot pour se faire du fric dans ce pays.

Si Landis était moins con, songea Foglio, il aurait deviné que je sais tout ce qui s'est passé entre lui et Polly Paget depuis quasiment leur première cigarette – une police d'assurance pour éviter que Jack Landis annule notre marché.

Un marché juteux, en plus. Tellement plus simple que le crime honnête.

Et cette pute de Polly Paget qui fout tout en l'air. Tout ça, peut-être, parce que ce connard de sudiste ne lui offre pas le cinoche et le restau le même soir. Viol. C'est à se taper le cul par terre ! La nana a pas réussi à vendre son berlingot, et après elle se plaint qu'on lui a volé. Et elle ameute les journalistes.

— Tu veux que je téléphone maintenant, Joey ? demanda Harold.

— Ouais.

Il ne passait jamais les coups de fil lui-même de crainte de se retrouver en tête du générique des « Plus Grands Succès des enregistrements du ministère de la Justice, volume cinq ».

Tends la main, tends la main jusqu'à toucher quelqu'un.

Joey Foglio sortit des toilettes en fredonnant.

C'est chouette qu'il y ait encore un endroit où l'on joue des airs de Hart sans le massacrer, songeait Walter Withers. Où l'on en joue tout court, d'ailleurs.

Ah ! New York ! New York ! Être assis dans la salle obscure d'un bar à écouter les accords d'un piano enfumé s'élever dans le dos d'une chanteuse, tout en sirotant un scotch, attablé en compagnie d'une belle femme.

Bon, d'accord, Gloria n'est peut-être pas belle dans le sens moderne et anorexique du terme, et certes elle a pas mal d'heures de matelas derrière elle... c'est une femme qui a vécu, comme on dit. C'est vrai qu'elle achète sa blondeur en bouteille – mais il faut dire que c'est souvent là qu'on trouve son bonheur. C'est vrai que son maquillage est un brin trop épais – mais une femme d'un certain âge peut se le permettre. C'est vrai qu'elle fume comme un pompier – mais elle a atteint l'âge mûr à l'époque des films noir et blanc et, de plus, ça me permet de lui offrir du feu. C'est vrai qu'elle picole un peu trop – mais ça m'a permis de lui offrir pas mal de verres.

Pour lui délier la langue, entre autres choses.

Il se pencha par-dessus son verre et la regarda dans les yeux à travers la fumée.

— Tu es très belle ce soir, chérie, dit-il.

Gloria but un semblant de gorgée de son quatrième Martini.

— Allons chez moi, dit-elle.

— L'addition, s'il vous plaît, cria Withers.

Elle vit son regard s'allumer.

— Walter, dit-elle, si tu t'imagines que tu vas avoir droit à ne serait-ce qu'une branlette, tu te fourres le doigt dans l'œil. Il est tard et j'attends un coup de téléphone très important, si tu vois ce que je veux dire.

Walter voyait. Il paya et donna un billet de cinq dollars au portier pour qu'il appelle un taxi.

Gloria habitait dans un immeuble gigantesque et sinistre de la Cinquante-septième rue ouest. À côté de la porte d'entrée, une plaque bleue signalait que Béla Bartok avait crêché là à un moment donné de sa vie.

Withers se foutait pas mal de Bartok.

L'appartement de Gloria était grand – preuve du plafonnement des loyers. Withers se laissa choir dans un des fauteuils capitonnés du

salon.

— Tu veux un verre, Walt ? dit-elle. Oh, quelle question idiote !

Elle alla à la cuisine, y dégota une bouteille de scotch et en servit un bien tassé.

— Pourquoi tu fais ça ? demanda Withers en prenant le verre qu'elle lui tendait.

— Quelle différence ça fait ? Je suis un peu sa grande sœur, tu vois. Je l'aime. Mais elle ne gagnera pas son procès contre Jack Landis et elle ne sait rien faire de ses dix doigts, alors autant qu'elle tire un avantage de ce merdier.

— En posant nue pour un magazine ?

— Marilyn Monroe, Jayne Mansfield... Mamie Van Doren, énuméra Gloria en comptant sur ses doigts. Regarde ce que ça leur a rapporté.

— Là, ce seront des photos très... détaillées, Gloria.

Elle le considéra comme si elle avait affaire à un idiot congénital, haussa les épaules et dit :

— La plus belle fille du monde ne peut vendre que ce qu'elle a.

— Il faut croire, fit Withers.

*

Neal se pelotonna contre Karen.

— À quoi tu penses ? lui demanda-t-il.

Elle rajusta la couverture de façon que leurs épaules soient couvertes et dit :

— Je pense qu'elle dit la vérité.

— Ah, oui ?

— Pas toi ?

— Je ne sais pas.

— C'est ça, ton problème, Neal. Tu ne fais pas assez confiance aux autres.

— Déformation professionnelle, dit-il.

— Pas seulement. Tu ne fais surtout pas assez confiance aux femmes.

Épargne-moi la suite, songea Neal. Je la connais déjà. Papa, éternel absent ; maman, pute junkie ; et moi, je n'ai pas eu d'enfance véritable, je n'ai jamais cru aux autres, et patati et patata. C'est peut-être vrai, mais ça n'empêche pas que je doive me lever tous les matins, comme tout le monde.

— J'ai confiance en toi, dit-il, et tu es une femme. *Une*. Singulier. Si tu parles de faire confiance « aux » femmes – ou « aux » hommes, d'ailleurs –, alors là, oui tu as raison.

— Tu as bien confiance en Graham.

Exact, songea-t-il.

— Et Landis ? lui demanda-t-il. Il dit qu'il ne l'a jamais touchée.

Tu le crois ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ment, dit Karen.

— Et tu sais ça parce qu'elle dit la vérité.

— Oui.

— Supposons qu'ils aient eu une liaison, dit-il. Ce qui, selon moi, est hautement probable. Un soir, il veut faire l'amour ; elle dit qu'elle n'a pas envie. Il pense qu'elle joue et lui force la main. Pour lui, un jeu ; pour elle, un viol. C'est quoi, à ton avis ?

— Un viol.

— Ce n'est pas aussi simple que ça.

— Mais si, c'est aussi simple que ça, rétorqua Karen. Ce qui m'échappe, c'est pourquoi Polly Paget doit se transformer en Audrey Hepburn pour qu'on la croie ?

— Permets-moi de te rappeler que ce matin encore Polly Paget ne représentait pour toi qu'un jacuzzi sur la terrasse, dit Neal. Nous ne sommes pas très différents des journaux, magazines et émissions de télé. Le produit Polly Paget, qui est actuellement endormie dans le canapé-lit de ton bureau, peut nous rapporter gros.

— Aïe ! fit Karen.

Elle se blottit encore plus contre lui.

— Tu as raison, dit-elle, mais c'est quand même un être humain, et je l'aime bien.

— Alors, veux-tu perdre avec Polly Paget ou gagner avec Audrey Hepburn ?

Karen réfléchit pendant quelques secondes et dit :

— Je veux qu'elle gagne.

Moi aussi, songea Neal. Du moins, je crois. La question est : comment ?

*

Walter Withers dormait dans le fauteuil quand le téléphone sonna.

Gloria lui donna un petit coup de pied dans la cheville.

— Hé, debout, Sam Spade, fit-elle.

Withers reprit ses esprits et consulta sa montre.

Trois heures du matin, se dit-il. Ça fait combien de temps que je pionce ?

Il entendit Gloria dire qu'elle acceptait le PCV.

— C'est toi ? fit-elle quelques secondes plus tard.

— 'scuse-moi d'appeler si tareeuuh, chuchota Polly à l'autre bout du fil, mais j'ai dû attendre qu'ils aillent s'pieuter. J'te réveilleuuuh ?

— Je buvais un dernier verre pour la nuit, répondit Gloria.

Elle fit signe à Withers de ne pas bouger.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle. Où es-tu ?

— Je suis au milieu de nulle-pareeuuh avec un prof d'anglais et sa petite amie. Elle, elle est sympa, mais lui, c'est une espèce d'ours mal léché, j'te dis paeuuuh. Il est censé m'apprendre o parler.

Gloria rit.

— Chérie, c'est bien la dernière chose dont tu aies besoin, dit-elle.

— O parler correctement, qua. Comme une ladyeeuuuh.

— Tu m'en diras tant ! fit Gloria. Qui t'a branchée avec ces gens ?

— Mes avocaeeuuuh. Et ça doit rester top-secret, alors t'en parles o personne. J'voulais juste t'appeler pasce que j'me sens seule ici et que j'ai un peu la trouilleuuuh.

— La trouille de quoi, mon chou ?

— S'vochetement zarbi icieeuuh. C'est vochetement... loin de toueeuuuh...

— C'est où ? demanda Gloria.

Oui, songea Withers, c'est où ?

— Austin, ça s'appelle.

— Tu es au Texas ! s'exclama Gloria.

— Non, j'cra pas. J'cra qu'c'est toujours le Nevadaeeuuuh. Oh ! oui, parce qu'y a une machine à sous à la station-service. Gloria, faut qu'je quitteuuuh. J'avais juste envie d'entend' ta voix et t'dire où j'suis s'i'm'arriverait quèque chose.

— Que veux-tu qu'il t'arrive, chérie ?

— Faut qu'j'roccroche, Gloria.

— Tu as un numéro de téléphone ?

— Ouais, atten-eeuuuh.

Polly lut le numéro inscrit sur le cadran du téléphone.

— Mais si c'est pas ma qui répond, t'raccrocheeuuh. J'da dire à personne que j'suis icieeuuh.

— Compris, *kid*, dit Gloria. Prends soin de toi. Je t'aime.

— Ma aussieeuuh, dit Polly. J't'aimeeeuuuh...

Gloria reposa le combiné et se tourna vers Walter. Il avait la peau fripée, les yeux chassieux. Son vieux costume Brooks Brothers était froissé, sa chemise tachée. C'était un gentleman de la vieille école dans un monde qui n'avait que faire de cette espèce-là.

— Elle est à Austin, Nevada, l'ami, dit-elle. Va savoir où c'est !

Withers chercha à tâtons son attaché-case posé à ses pieds, le mit sur ses genoux et batailla avec la serrure à combinaison. Une fois qu'il

eut réussi à l'ouvrir, il compta cinq mille dollars et les tendit à Gloria.

— Tu vas bien m'offrir un dernier petit verre ? fit-il.

— Ouais, au Blarney Stone. Tu peux arriver avant la fermeture si tu chopes un taxi tout de suite. Tu le mettras sur mon ardoise.

Walter s'extirpa du fauteuil.

— Ce fut une charmante soirée, ma chère, dit-il.

Elle trouva un morceau de papier près du téléphone, y écrivit « Austin, Nevada », le numéro de téléphone donné par Polly, et le lui fourra dans une de ses poches.

— Au cas où tu oublierais, dit-elle. Et... Walter, fais attention à ton fric. Évite les bookmakers.

— Gloria, dit-il avec surprise, tu sais que tu as la fibre maternelle, toi ?

Elle le poussa dehors.

Après qu'elle eut entendu la porte de l'ascenseur s'ouvrir et se refermer, elle décrocha son téléphone.

— Pas trop tôt, dit, d'une voix fatiguée, l'homme qui décrocha.

— Elle est à Austin, Nevada.

— C'est où ça ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Achète une carte.

— Tu as expédié ton vieux copain ?

— J'ai fait mon travail, glandeur, fit Gloria. Fais le tien !

— T'en fais pas pour ça.

Gloria coinça le combiné dans le creux de son cou pour se servir un verre.

— Et dis à ton boss que ça éponge ma dette, dit-elle. Et que je ferme mon compte.

— Ça, c'est entre toi et lui.

— Dis-le-lui.

Gloria raccrocha. Elle s'assit sur le canapé et but son verre cul-sec. Ça allait être dur de s'endormir ce soir, encore plus dur que d'habitude. Peut-être qu'elle aurait dû dire à Walter de rester. Mais au lit, il était nul. Surtout quand il avait bu. Et il buvait comme un trou en ce moment.

Il faut dire que tu biberonnes pas mal toi aussi, ma petite, songea-t-elle. Surtout depuis que Joey Foglio a racheté ta dette à Sammy Black. Tu as tout de suite compris qu'il ne pourrait rien en sortir de bon.

*

Chick réveilla Sammy Black d'un coup de coude et pointa son doigt vers le trottoir d'en face où Charles Withers montait dans un

taxi.

— Pas trop tôt, fit Sammy.

Ils avaient suivi Withers depuis le Plaza et planquaient dans la bagnole garée dans la Cinquante-septième rue.

— Tu penses que la chance est de son côté ? fit Chick avec un sourire entendu.

— La chance n'est jamais du côté de Walter.

Chick le regarda en souriant.

— Quoi ? fit Sammy.

— Tu me dis pas : « Suis ce taxi » ?

— Démarre.

Sammy faisait confiance à Chick pour filer la voiture. Helen Keller aurait pu suivre Walter Withers à trois heures du mat. Elle aurait eu simplement besoin qu'on lui indique le chemin du Blarney Stone.

— Le colle pas trop, dit Sammy tandis que Chick tournait dans la Troisième Avenue juste derrière le taxi.

— Tu l'as tabassée plusieurs fois, hein ? demanda Chick.

— Qui ça ?

— Gloria.

— Non, mentit Sammy. J'l'aurais pas fait même si j'avais pu, et je pouvais parce qu'elle me devait un max de fric.

— Pourquoi que Joey con Carne a voulu te la racheter, hein ? Il voulait la sauter ?

— J'sais pas et j'ai pas cherché à le savoir. Quand une grosse pointure comme Joey Foglio – et l'appelle plus jamais Joey con Carne – vient d'aussi loin que le Texas pour te racheter une pièce de ton stock, tu vends sans poser de question. On est arrivés.

Chick gara la voiture et ils en descendirent juste au moment où Withers finissait de payer son chauffeur. Au grand soulagement de Sammy, il avait toujours son attaché-case. Ça lui aurait bien ressemblé de l'oublier chez Nathan ou ailleurs.

— Walter ? cria Sammy. Attends ! Tu peux m'accorder une minute ?

Withers parut surpris de le voir.

— J'ai mieux à te proposer, Sammy, dit-il. Je t'accorde une minute et un verre.

— Pas ici, avec Arthur la Parlotte, fit Sammy. En tête à tête.

Mais Withers était déjà à la porte.

— Pas de problème, fit Sammy.

Il entra. Arthur essayait le comptoir avec un chiffon mouillé. Withers était déjà vissé sur son tabouret habituel. Il était le seul client. Quelle surprise.

— Arthur, fit Sammy. Faut que t'ailles pisser.

— J'en ai pas envie, dit Arthur.

— Mais si.

Bouché à l'émeri, celui-là.

Arthur arrêta de jouer de son chiffon et réfléchit. Processus épuisant.

— J'ai envie de pisser, dit-il au bout d'un moment.

— Ouais, et ta vessie est bien pleine, O.K., Arthur ?

Arthur quitta le bar et gagna les toilettes pour hommes au fond de la salle.

Sammy s'assit sur le tabouret à la gauche de Walter ; Chick sur celui à sa droite.

— Bon, Walter, fit Sammy. Je veux le fric.

— Je t'ai payé ce que je te devais.

— Je parle du reste, fit Sammy en désignant l'attaché-case. Tout ce qu'il y a là-dedans.

— Mais il n'est pas à toi.

Je te braque, pauvre poivrot, songea Sammy. Putain, il va falloir que je lui fasse un dessin ?

— Walter, dit-il en s'efforçant de garder son calme, tu sais aussi bien que moi que tu n'es pas capable de garder ce fric. Tu vas te le faire piquer, alors autant que ce soit par moi. Après tout, j'ai supporté pas mal de tes conneries. Alors, file-moi ça gentiment, que j'aie pas à dire à Chick de te faire bobo.

Withers réfléchit à la question pendant un moment qui traîna en longueur.

Puis il dit :

— Non.

Chick éclata de rire. Sammy lui décocha un regard suffisamment menaçant pour le faire passer au ricanement.

— Écoute ce qu'on va faire, dit Sammy. On va dire que tu as fait un pari avec cet argent, et que tu as perdu. Je te compterai même pas d'intérêt.

Walter Withers fit non de la tête. Il paraissait si désorienté que même Sammy fut bien obligé de rire cette fois.

— Walter ? fit-il. Walter ? T'es toujours avec nous ?

Withers le considéra avec sérieux.

— Ce n'est pas comme ça qu'on joue, dit-il. Quand je perds, je paie. Là, je n'ai pas perdu.

— Eh si, Walter, fit Sammy. T'as perdu.

Chick se leva et se dressa au-dessus de Withers.

Withers hochait lentement la tête. Puis il posa l'attaché-case sur le comptoir, l'ouvrit et s'éloigna.

Sammy et Chick se penchèrent sur l'attaché-case.

— Mazette ! fit Chick.

Sammy empoigna les billets et commença à les compter.

Withers se retourna, sortit son revolver de sa poche et tua Chick d'une balle dans la nuque. Sammy pivota juste à temps pour recevoir la balle en pleine gueule.

Arthur accourut au bruit des détonations et s'arrêta net au centre de la salle. Withers prit le chiffon, essuya le sang qui maculait l'attaché-case, le porta au bout du bar et s'assit.

— Est-ce trop tard pour un dernier verre, Arthur ? demanda-t-il.

— Non, répondit Arthur, le regard fixé sur les corps avachis sur les tabourets.

Il se glissa derrière le bar et versa une bonne dose de Jameson's dans un verre qu'il fit glisser jusqu'à Withers.

— Il vient de se passer un truc vraiment dingue, Arthur.

— Quoi donc, Walt ?

— Un mec est entré et a buté Sammy Black et son gorille.

Withers avala son whisky d'un trait et eut un léger sourire. Puis il posa mille dollars sur le comptoir et partit.

*

Heures Sup repensait au soir où il était mort.

Non sans plaisir. Peu d'hommes – aucun à sa connaissance – n'aurait pu sauter du Newport Bridge dans les eaux bouillonnantes de Narragansett Bay et survivre à ce plongeon, et encore moins nager jusqu'à la rive et, de là, parcourir trente-cinq kilomètres à pied avant l'aube.

Naissance d'un homme nouveau : Heures Sup.

Il ne savait même pas qui l'avait affublé de ce surnom. Sans doute un de ses clients. Peut-être le dictateur d'une île qui avait loué ses services pour éliminer un rival politique, ou bien un responsable de la sécurité qui avait besoin d'une couverture. Probablement un des chefs mafieux qui avait eu besoin d'un contrat plus blanc que blanc.

Heures Sup s'enorgueillissait de travailler proprement. Plus personne n'était fier de faire du bon boulot, de nos jours. C'était une des raisons pour lesquelles le pays périclitait à la vitesse grand V. Les gens bossaient comme des pieds et les clients marchaient.

Heure Sup n'était pas peu fier d'être l'exception qui confirmait la règle. Il travaillait vite fait, bien fait : il tirait un coup, ni vu ni connu. Pro.

Pas pour lui, le contrat spectaculaire dans un restau, à tirer dans tous les azimuts pour repartir en laissant des mares de sang et des possibilités de photos post-mortem. Pas pour lui, les voitures piégées tuant des passants innocents. Heures Sup n'éliminait que ceux qu'il

était payé pour tuer. Si le client voulait des passants innocents, il devait payer pour. Pas de tarif de groupes, pas de démarques. Cette déontologie avait fait sa fortune – espèces plein les poches et compte bancaire dans l'île de Grande Caïman.

Ce qui lui manquait, c'était une femme.

Heures Sup était étendu sur le lit de sa chambre d'hôtel très chère de la Nouvelle Orléans, tourmenté par les aiguillons de la chair. Mais pas question pour lui de se faire une nana, même si d'un simple coup de fil, il pouvait faire monter la crème des trayeuses aux frais de la princesse – ce qu'il voulait : Black, Blanche, Jaune, les trois. Tout ce qu'il voulait.

Mais il ne cédait jamais à cette tentation pendant le boulot. Une nana, ça parle. Une nana, ça vous identifie.

Problème : frustration sexuelle.

Traitement des données : frustration égale distraction.

Solution : onanisme.

Heures Sup arracha l'emballage plastifié de *Play-Boy* et feuilleta le magazine en quête d'une photo suffisamment érotique à son goût. L'onanisme était un des principes fondateurs de la vie d'Heures Sup, un point commun qu'il avait avec Ralph Waldo Emerson. Ce serait chouette de retourner sur la plage pour lire Emerson.

Heures Sup n'emportait jamais de livre du même auteur lors de déplacements différents. Ça relèverait d'un schéma comportemental, et les schémas comportementaux, c'est comme les femmes, ça vous identifie. Et il n'avait pas sauté du haut de ce pont pour être trahi par un livre de poche.

Il trouva une photo qui lui plut : celle d'une grande brune, mince, les traits sévères, la bouche expressive et cruelle. Il détestait les blondasses à l'air nunuche qui surabondaient dans ces magazines. Cette brune avait l'air intelligent. Elle ferait l'affaire.

C'est idiot, se dit-il en élaborant un stimulus mental, que certains mecs hésitent à tuer une femme. C'est une attitude sexiste. Si elles ont le droit de jouer, alors elles ont le droit de perdre. C'est le revers de la médaille de l'émancipation ; l'ultime amendement en faveur de l'égalité des sexes.

Heures Sup militait, à sa manière, pour la parité. Il était un tueur « engagé ». La première et la dernière personne qu'il ait tué gratos, c'était une femme. La sienne. Mais c'était une affaire personnelle, alors ça ne comptait pas.

Et un boulot très mal exécuté, songea-t-il, contrarié. Il l'avait lardée de coups de couteau – une centaine, peut-être davantage. Bâclé, trop dans l'affectif. Il avait tellement merdé qu'il avait dû rouler en voiture jusqu'au pont, écrire un mot pour expliquer son suicide et piquer du nez dans la baie.

« Un étudiant en médecine tue sa femme avant de se suicider. Reportage à onze heures. »

Le téléphone sonna. Heures Sup décrocha mais ne dit rien. À l'autre bout du fil, la voix lui parut nerveuse.

— Hmmmm, on pense avoir tout verrouillé.

Vous pensez ?

— Rappelez-moi quand vous en serez sûrs, dit Heures Sup. Quelle est la zone de repli ?

— Vegas.

Mauvaise nouvelle. Heures Sup détestait Vegas. Il n'y avait rien à y faire à part flamber, et Heures Sup n'était pas un flambeur. Une connaissance de base en mathématiques excluait une activité où on avait toutes les chances de perdre.

— Médor est déjà sur place ? demanda-t-il.

— Il est en route.

— Je veux des photos. Récentes, S.V.P.

Heures Sup raccrocha et se reconcentra sur la photographie. Il fallait qu'il se soulage. La frustration sexuelle était une distraction. Même s'il n'avait rien à faire à part attendre. Attendre que Médor ait levé le lièvre. Pendant que le lièvre se méfie du chien, il ne se méfie pas du chasseur.

Et alors, *pan* !

Un coup, ni vu, ni connu. Pro.

Exit.

— Je crois qu'il y a trois croix, répéta Neal pour la cinquantième fois de la matinée.

— J'cra qu'y'a tra cra, répéta Polly pour la cinquantième fois.

— Trois croix.

— Tra cra. Oh, et pi, j'en ai rien à fout' des cra ! Personne va m'poser d'questions sur une cra, et encore min sur tra ! On va m'demander si on a fait l'amoureeuuh...

— L'amour, rectifia Neal. Il n'y a pas de eeuuh à la fin. Ne le rajoute pas, je t'en supplie.

— Si on a fait l'amoureeuuh... les bras en cra ? Ou à tra ? fit Polly en éclatant de rire.

Neal appuya la joue contre le plateau de la table de la cuisine et gémit doucement.

Six jours. Six jours, mon Dieu, six jours de « Je crois qu'il y a trois croix » et de « Gare la Panhar près de la gare et rejoins Bernard au bar » et de « J'aime la saucisse sèche et aussi le saucisson sec ». Cinq jours à essayer de lui faire faire une réponse simple à une simple question au lieu d'une logorrhée intarissable qui aurait poussé James Joyce à avaler Doliprane sur Doliprane. Israël a gagné une guerre en six jours, songea Neal, et je ne suis pas foutu de lui faire prononcer correctement le mot croix.

Neal rouvrit les yeux et la regarda.

Sa tenue du jour consistait en un pantalon de toréador noir, un boléro noir, et assez de bijoux noirs pour habiller tout Scarsdale pendant huit jours de deuil.

Elle lui fit une grimace, posa un de ses pieds nus sur la table et commença à se peindre les ongles des orteils.

Neal l'observa qui donnait des coups de pinceau prudents et précis jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il était presque hypnotisé par sa concentration zen.

— On reprend, dit-il.

— 'mène-ma au restaueeuuh, dit-elle sans décoller ses yeux de sa tâche.

— Je ne peux pas t'emmener au restau-RANT, dit-il en faisant claquer le « rant » final. On te verrait.

— J'veux aller bouffer dehoreeuuh, dit-elle d'une voix geignarde. D'toute façon, personne risque pos de m'recanaît' dans ce bled pauméeeuuh.

— De ME reconnaître. Dis-le et je vais t'acheter un magazine.

Légère hésitation dans son coup de pinceau.

— Quel magazine ? demanda-t-elle.

— *Elle*.

— *Cosmo*.

— Si je le trouve.

Elle se pencha en avant pour s'assurer que son peinturlurage ne présentait aucun défaut, puis lentement, distinctement, elle articula :

— Je crois qu'il y a trois croix.

— Tu t'es foutu de moi ? Bon, on enchaîne.

— C'est ma qui si enchaînéeuuuh, dit-elle. Quand est-ce qu'elle rent', Karen ?

— Quand elle aura fini de faire les courses, je suppose.

— 's'ma pote, Kareneeuuh...

Sûr, songea Neal. De vraies sœurs siamoises. Elles passaient une grande partie de la nuit à regarder des merdes à la télé en bouffant des glaces et des chips. De son lit, il les entendait rire et chuchoter.

Polly posa son autre pied sur la table.

— C'est l'heure de la pause-téloche, dit-elle.

— Pas encore.

— Bientôeeuuuh.

Neal se redressa sur sa chaise.

— Gare la Panhar près de la gare et rejoins Bernard au bar.

— GareloPanharpréd'l'gareuuuhetrijinB'naaa-raubareeuuh.

Neal étouffa un cri.

— Ça r'commenceuuuh, fit-elle. Tu m'fais dire des trucs qu'j'veis jamais direuuuh ! Quelle cra ? Quelle Panhareuuuh ? Et j'connais pas d'Berna-reeuuuh ! On n'allait jamais dans les bareuuuh, on n'allait qu'au plumareuuuh. I'm'fourrait son beusar dedans, pi dehoreuuuh, pi dedans, pi deho-reeuuuh, bonjour la soiréeeuuuh !

— Son *beusar* ? fit Neal.

Elle détacha le regard de ses orteils pour le lever vers lui.

— T'sais ben-eeuuuh, dit-elle. Son beusar, qua.

— Oh, tu veux parler de son BA-ZAR ?

— Tu crayais qu'j'porlais d'quaeuuuh ?

Neal se leva et s'approcha du comptoir.

— Je ne sais pas, dit-il. De sa verge ? De son membre ? De sa bite ? De sa queue ? De son pénis ?

— Hé, ma, j'dis pas des mots comme çœeeuuuh...

— Tu ferais mieux.

— Sa pas voche !

— Je suis payé pour l'être.

— Quel beusar !

— Mon boulot, c'est de faire en sorte que tu sois prête pour le

procès.

Elle se plia en deux et souffla sur ses ongles de pied.

— Je vais dir' à Karen les mots qu'tu m'sors, fit-elle.

— Quels mots ?

— Tu sais ben, les mots comme... beusar.

— Pénis, tu veux dire ?

— Beusar.

— Pénis.

— Beusar !

— Pénis !

— Beusar ! hurla Polly en se levant. Beusar ! Beusar ! Beusar !

— Pénis ! Pénis ! Pénis ! hurla Neal au moment où Karen entraînait, des sacs de provisions plein les bras.

— Cours de diction ? demanda-t-elle.

— I'veut que j'dise des gros moeeuuh, geignit Polly d'un ton accusateur.

— Tous les mêmes ! fit Karen en posant les sacs de provisions sur le comptoir.

Neal prit une profonde inspiration et dit lentement, en détachant bien les syllabes :

— Le jour où tu témoigneras – jour qui va bien finir par arriver – tu ne pourras pas parler de son « beusar », ni même de son bazar.

— P'quoi poeeuuh ?

— Parce que personne ne te prendrait au sérieux, dit Karen en posant une main sur le bras de Neal. Notamment les jurés. Tu les ferais rire et ce n'est pas ce que tu souhaites, n'est-ce pas ?

— Ben non, admit Polly.

— Alors, est-ce que tu crois que tu pourrais dire, « Il m'a renversée de force », ou même « Il m'a prise de force » ? lui demanda Karen.

Polly réfléchit quelques secondes à la question.

— Ouais, j'peux l'direeuuh, décida-t-elle.

Karen se tourna vers Neal.

— Qu'en pense le professeur ?

— Parfait, dit-il. Très digne. Merci bien.

— Ravie d'avoir pu t'être utile, dit Karen. Ce n'est pas l'heure de la pause-télé ?

Polly gratifia Neal d'un regard « Ah, tu vois ! » et alla dans le salon.

Karen enlaça Neal et l'embrassa sur la joue.

— Je t'aime, lui chuchota-t-elle.

— Mais ? fit Neal.

— Mais tu pourrais essayer de lui expliquer pourquoi tu lui fais faire ça. Elle n'est pas bête.

Neal émit un murmure des plus neutres.

— Elle n'est pas allée à l'université de Columbia et elle ne prépare pas une maîtrise en littérature britannique, d'accord ! Mais ça ne veut pas dire pour autant que tu doives la traiter comme la cancre d'une classe de rattrapage.

— Tu veux dire que je suis snob ?

— Évidemment, que tu es snob. Mais, dis-moi, tu étais un gosse des rues, toi ?

— Ouais.

— D'où tiens-tu cet accent BCBG ?

— Les Amis m'avaient confié à un tuteur.

— Il était aussi dur que tu l'es avec Polly ?

Neal revit l'acteur shakespearien à la retraite dans son vieil appartement de Broadway qui sentait le moisi.

— Plus dur, en fait.

— Alors, tu dois savoir ce qu'elle ressent... en fait.

Elle l'embrassa de nouveau.

— C'est l'heure de Jack et Candy ! glapit Polly depuis le salon.

Karen prit Neal par le bras.

— Allez viens, dit-elle. Ils vont peut-être nous donner une bonne recette.

*

Jack Landis regardait la caméra avec un sourire habité, un sourire bravache, un sourire confiant.

— Toujours là ! dit-il d'entrée.

Délire dans le public.

— Oui, toujours là ! jubila-t-il. C'est mon accusatrice qui a disparu. Que doit-on en conclure ?

Applaudissements. Trépignements. Vivats.

Candy, assise sur un canapé hors-champ, regardait le public en souriant. La caméra fit un travelling avant pour cadrer Jack en gros plan.

— Bref, dit-il, le secret de l'instruction m'empêche de vous en dire plus. Alors, je dirais que... j'en ai assez dit !

Gloussements appréciatifs dans le public.

— Donc, mesdames et messieurs, sans plus attendre, reprit-il, répétant une fois de plus son intro de prédilection, j'appelle à mes côtés la femme qui vit avec moi et ne pourrait vivre sans... *vous* : Candy Landd-ddii-iissss !

Le voyant APPLAUDISSEZ s'alluma superfétatoirement.

Candy se leva du canapé avec grâce et s'avança jusqu'à sa marque

au sol juste à côté de celle de Jack. La caméra les cadra en plan moyen tandis que Jack enlaçait son épouse et qu'elle déposait un petit bisou sur sa joue. Puis elle tourna son sourire intelligent vers la caméra.

Normalement, à ce moment-là, le réalisateur aurait dû enchaîner avec un gros plan mais, vu les récents événements, il faisait un max de plans moyens sur Jack et Candy.

— Dans notre émission d'aujourd'hui, annonça Candy, nous allons faire la connaissance d'un homme qui, pour l'administration, est mort, mais est revenu parmi nous pour monter une entreprise.

— Et, lut Jack sur le prompteur, nous parlerons avec un sénateur qui se bat pour vous, familles américaines.

— De mon côté, enchaîna Candy en douceur, je vais vous expliquer comment relever notre bon vieux steak haché, et...

— J'ai usé de mon influence sur Candy, dit Jack, pour la convaincre de nous chanter une de nos vieilles chansons préférées...

— Sans oublier, bien sûr, un rapport sur l'avancée des travaux à Candyland... Tout ça, avec Jack...

— Et Candy...

— Dans..., firent-ils en chœur. « À la bonne heure ! »

Coupure pub.

*

Polly avait enfourné un sandwich salami-fromage, un gros paquet de chips, sept cookies au chocolat et un Pepsi light avant même que Jack et Candy en soient arrivés à leur « Burger saignant surprise ».

— Où met-elle tout ça ? chuchota Karen à Neal en lorgnant la taille fine de Polly.

— Ça lui monte directement au cerveau, lui répondit Neal.

Elle lui flanqua un coup de coude.

— Mmmmau faiteeu, fit Polly. Y a un toubi dans l'kin ?

— Tu es malade ?

Polly fit non de la tête.

— I-z-ont pas d'barqué, dit-elle.

— Qui ? fit Karen qui rougit aussitôt. Ooooh...

Eux !

*

— Je crois qu'on a des pépins, dit Joe Graham au téléphone.

Il était assis à la fenêtre de sa chambre au quinzième étage d'un

motel de la banlieue nord de San Antonio – fenêtre qui offrait une vue intéressante sur le paysage vallonné, et notamment sur la voie d'accès à l'immense chantier de construction connu sous le nom de Candyland.

— Les pépins, je les recrache, lui répondit Ed Levine qui avait acquis un certain humour depuis son divorce.

Les pieds sur le bureau, lui aussi regardait par la fenêtre – qui, en l'occurrence, lui offrait une vue pittoresque sur des détritux divers et variés voletant dans Times Square.

— Je suis sérieux, dit Graham.

— O.K., O.K. Quel genre d'ennuis ?

— Ben, pour commencer, je suis coincé dans cette piaule, en planque, alors je me suis fait monter à bouffer et j'ai eu droit à des *tacos*. T'as déjà essayé de manger ces galettes avec une seule main ?

— Pas vraiment, Joe.

— Chaque fois que tu en prends une, t'as de la sauce chaude qui dégouline à l'autre bout.

— Tu as essayé en la tenant par le milieu ?

— Ouais. Et la sauce dégouline des deux côtés.

— Ça, c'est un super emmerde, dit Levine avec patience.

Il se dit que Graham devait souffrir du syndrome de la planque, ce mélange d'ennui et de tension due à la solitude qui pousse les gars à s'inventer des raisons de téléphoner.

— Et à part ça ? fit-il.

— À part ça, j'ai l'impression d'assister à un pique-nique du syndicat des routiers. Les camions n'arrêtent pas d'aller et venir.

— Hmmm, fit Levine. C'est un chantier, tu sais.

Je devrais peut-être envisager de le faire relever, songea-t-il.

— Ouais, je sais bien, mais ils déchargent quand ? J'ai vu un camion arriver, ressortir dix minutes plus tard et revenir illico.

— Tu relèves les immatriculations, hein ?

— Non, Ed, je dessine les camions aux crayons de couleur. À ton avis ?

Susceptible, avec ça, songea Ed. Autre symptôme. Il prit son gobelet de café et vit un échantillon de ce qu'on désigne généralement par le vocable de corps étranger flotter à sa surface. Il prit délicatement ledit corps entre le pouce et l'index et but une gorgée de café.

— Et à part ça ? demanda-t-il.

— À part ça, je crois que je commence à avoir des hallucinations, dit Graham.

Des journées passées à une fenêtre à épier à la jumelle peuvent avoir cet effet-là, songea Ed.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? fit-il.

— Une limousine noire remonte la route, un type en descend pour parler au chauffeur d'un camion. Tu ne devineras jamais qui c'est.

— Martin Luther King ?

— Non. Écoute bien, Ed. Je jurerais que c'est Joey con Carne que je viens de voir descendre de cette limo.

C'est du café de ce matin ou d'hier matin ? se demanda Levine. Joey con Carne ?

— Tu as des hallucinations, Graham, dit Ed. Joey con Carne qui travaillerait pour Jack Landis ?

— Ou vice versa.

— Nooooooon.

Joey Foglio, alias Joey con Came, s'était taillé une telle réputation de fouteur de merde au cours de l'opération de franchisage de New York par la pègre, que les vieux parrains avaient fini par lui proposer un choix de carrière : soit une mutation au sud, soit être recyclé dans une carrière du New Jersey. Joey avait opté pour le *sun and fun* du Texas, et, aux dernières nouvelles, Levine savait qu'il travaillait dans les jeux de cartes à Houston. Alors, Joey con Carne bâtissant des toboggans et des auto-tamponneuses ?

— Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond ici, dit Graham. Je vais t'envoyer les immatriculations et les raisons sociales des camions. Tu pourras jeter un œil aux factures de construction ?

— Je vais voir ça.

Merde, songea Levine. Un gangster comme Joey con Carne en cheville avec Landis ? Impossible.

— On ferait mieux d'appeler Neal, dit Graham. Il ne va pas être content.

— Il n'est jamais content.

Ed, pensant remonter le moral de Graham, ajouta :

— Hé, en parlant de ça, devine qui est allé brouter les verts pâturages des cieux, il y a quelques jours ?

— Qui ?

— Sammy Black.

— Sans dec.

— Sans dec, dit Ed. Dans un bar, à l'heure de la fermeture. Un type est entré pendant que le barman était allé pisser, il a tiré une balle dans la tête de Sammy et de son garde du corps, et il est reparti.

— Ils doivent fêter ça dans tout Midtown South.

— Et comment. Les gars de la Crime ont donné un surnom au tueur : Préparation H.

— Parce qu'il nous a soulagés de ces deux hémorroïdes ambulantes ? fit Graham sans humour, assis qu'il était depuis trois jours sur la même chaise.

— Bon, je m'occupe de Joey con Carne, fit Ed. Et toi, tu n'abuses pas des *tacos*, O.K. ?

Ouais, O.K., songea Graham en raccrochant.

Il était inquiet. Il avait promis à Neal que la mafia n'était pas impliquée dans cette affaire, et voilà qu'il croyait avoir vu Joey con Carne. Et même si Ed Levine était plutôt doué pour faire parler la paperasse, les mafieux n'étaient pas nés de la dernière pluie. Il pouvait se passer plusieurs semaines avant qu'Ed réussisse à démêler les fils intriqués que la pègre pouvait laisser sur son passage. Et il n'était pas sûr d'avoir plusieurs jours devant lui, à fortiori plusieurs semaines. Il devait bien y avoir un moyen de faire plus vite.

Graham reposa ses jumelles.

Sammy Black entre quatre planches, hein ? Le vieux Walt devait être en train d'arroser ça.

Un Martini, s'il vous plaît, dit Walt Withers.

Le barman se renfrogna et ne bougea pas d'un pouce, mais Withers ne remarqua rien, préoccupé qu'il était par la question de savoir ce qu'il avait bien pu faire ces jours derniers. Il se rappelait s'être réveillé avec une gueule de bois carabinée dans une chambre d'hôtel, à Reno, être sorti pour boire un coup et s'être re-réveillé avec une gueule de bois encore plus carabinée dans une autre chambre d'hôtel, à Reno.

Heureusement que Gloria a mis le petit mot dans la poche de ma veste, songea-t-il. À une autre époque, on aurait dit de Gloria qu'elle était une « chic fille », mais ce temps-là était révolu.

Donc, Withers avait résolu le mystère de la raison de sa présence dans le Nevada, et il ne serait pas le premier détective privé de l'histoire de l'Amérique à perdre quelques jours à faire la tournée des bars. Ce qui le tracassait, c'était le fric.

Il lui manquait 1 327 dollars.

Vingt fois, il avait recompté dans sa tête. Il y avait les 5 000 dollars de pourboire à Gloria – ceux-là, Scarpelli n'y trouverait certainement pas à redire. Il y avait les 23 000 dollars à Sammy – ceux-là, Scarpelli y trouverait certainement à redire. Il ne restait plus à Withers qu'à espérer que Scarpelli serait si heureux des photos porno de Polly qu'il aurait la tête ailleurs et passerait l'éponge. Ou peut-être pourrait-il amputer d'autant la somme qu'il était censé verser à Polly ? À tout prendre, il valait mieux qu'il soit le débiteur de Ron Scarpelli ou de Polly Paget plutôt que de Sammy Black : ils ne lui briseraient pas les poignets, eux.

Mais où étaient passés les 1 327 dollars manquants ? Il avait payé le billet d'avion et les chambres d'hôtel avec sa carte de crédit.

Oh, mon Dieu, songea Withers. Serait-il possible que j'aie bu pour 1 327 dollars ?

Le barman le regardait toujours de travers.

— Oui ? fit Withers.

— J'ai pas de Martini, marmonna le barman. J'ai pas de Martini, j'ai pas de vin blanc, j'ai rien à base de fruits.

Withers aurait juré avoir entendu un chien gronder derrière le comptoir.

— J'ai de la bière, poursuivit le barman, du whisky et du gin. Je vous sers quoi ?

Se sentant un brin coupable à l'idée d'avoir claqué plus de mille dollars en alcool, Withers demanda :

— Vous servez du café ?

Autres grondements canins. La prochaine fois, ce sera le barrissement d'un éléphant rose, songea Withers.

— Je viens d'en faire ce matin, marmonna Brogan.

Il alla jusqu'à la machine, dénicha une tasse qui avait été lavée au moins une fois sous l'administration Reagan, l'essuya avec le pan de sa chemise et la remplit d'un café huileux.

— Lait ? Sucre ?

— Il date de quand, le lait ? demanda Withers.

— Il y a la photo d'Amelia Earhart [4] sur la brique.

— Noir, merci.

— Ça fera cinquante *cents*, dit Brogan.

Withers posa un billet de cinq dollars sur le zinc en disant au barman de garder la monnaie. Il était temps de se mettre au travail, et cela impliquait de bien s'entendre avec les autochtones.

— Je peux téléphoner ? demanda Withers.

— Y'a une cabine en face, à la station-service, répondit Brogan.

Il prit quatre dollars et cinquante *cents* dans le tiroir-caisse et les étala sur le comptoir.

Withers but son café sous le regard vigilant du barman puis traversa la rue. Hormis quelques îlots modernes, tels que la station-service et les poteaux électriques, la rue ressemblait à un décor de western. C'était la première fois que Withers mettait les pieds dans un bled aussi paumé. Il n'aurait pas cru qu'il puisse en exister encore.

Ce qui lui donna une idée.

Une chance : la cabine téléphonique abritait un annuaire intact – chose qu'on ne voyait jamais à New York.

Dans un trou pareil, songea Withers, ça ne devrait pas être trop compliqué ni trop long de trouver le nom et l'adresse de l'abonné correspondant au numéro que m'a donné Gloria. Hé oui, il fallait se lever très tôt dans l'après-midi pour rouler Walter Withers, détective privé de son état, dans la farine...

*

— Elle n'est pas enceinte, dit Neal. Ce n'est pas possible.

— Pourquoi ? demanda Karen.

— Parce que. C'est déjà assez compliqué comme ça.

— Ne te lamente pas.

— Je ne me lamente pas, se lamenta Neal.

— J'sais rien, ma', fit Polly, mais normalement, i'débarquent à

l'heureeuh...

— Peut-être qu'ils ont fait escale sur une île du Pacifique, suggéra Neal, irrité.

Karen le regarda et Neal haussa les épaules.

« Et voilà ce qui sera notre Grand Splash ! » dit Jack Landis à la télévision. « Le plus haut toboggan du monde. »

— Ben, s'pô ma' qui vé monter sur s'machin-eeuuh, commenta Polly tout en regardant le reportage sur Candyland.

— Pas dans ton état, en tout cas, dit Neal.

« Absolument, Jack », disait Candy. « Et, à ce sujet, nous lançons un grand concours : *Un nom pour le toboggan*, avec à la clef pour le gagnant : une semaine complète tous frais payés pendant la grande fête d'inauguration de Candyland. Qui vont être les juges, Jack ? »

« Mais toi et moi, Candy », répondit Jack.

— On peut couper ça ? demanda Neal qui souffrait d'un mal de crâne qui lui était monté des orteils.

« Oh, et là, que voyons-nous ? » demanda Candy.

« Les appartements en multipropriété, Candy », lui répondit obligeamment Jack. « Et, vous n'allez pas le croire : il en reste encore quelques-uns à vendre ! Mais vous devez faire vite. Il vous suffit de composer le 1-800-CAN-DICE sur votre téléphone pour recevoir une brochure en couleurs. Tu sais, Candy, les gens peuvent acheter une saison, un mois, une semaine ou seulement un week-end en multipropriété. Il y en a pour toutes les bourses ! »

« Oh oui, bien sûr », renchérit Candy, « et pour ceux d'entre vous qui ne seraient pas intéressés par cette formule, mais qui souhaiteraient tout de même profiter de ce merveilleux centre de loisirs familial, nous proposons des billets *Invités d'honneur* à prix réduit qui vous permettront de venir à Candyland le jour de votre choix. »

— Hé, fit Polly, et le grand-huit « Viande-toi, connaaasseeuuh », ço te brancheeuh ?

— Neal, dit Karen, si elle est enceinte, elle est enceinte, que ça te plaise ou non. Navrée, tu n'y peux rien.

— Tu lui demandes ?

— Que je lui demande quoi ?

Regard de Neal.

— Si elle pense que la photographie est un art, dit-il. Et, par la même occasion, qui est le père.

Sonnerie du téléphone.

— Ça ne te regarde pas, dit Karen.

— Ah, non ?

— Non.

Re-sonnerie du téléphone.

— C'est Jack, dit Polly.

— Qui téléphone ? fit Neal.

— Le pèreuuuh, dit Polly.

Re-re-sonnerie du téléphone.

Neal décrocha.

— Quoi ? aboya-t-il dans le combiné.

— Y a un type louche qui traîne ses guêtres dans le coin, dit Brogan. Je me suis demandé s'il en avait pas après... ton invitée.

— Comment sais-tu que..., commença Neal.

Il tourna le dos à la salle à manger et dit :

— Bon, passons. À quoi il ressemble ?

— À quelqu'un qui vient de l'Est.

Quel Est ? New York et Moscou, pour Brogan, c'était kif-kif.

— Okay, fit Neal. Je m'en occupe.

Et il ajouta :

— Merci.

— Tu m'appelles si tu as besoin de moi, dit Brogan. Ma carabine est chargée et le chien est réveillé.

— Merci.

Neal se retourna pour constater que Karen et Polly s'étaient enlacées.

— Oh, pitié ! fit-il.

Karen le regarda par-dessus l'épaule de Polly et dit :

— C'est un moment important pour une femme, Neal.

Elle avait les larmes aux yeux et des sanglots dans la voix. Neal craignit qu'elle ne fonde en larmes. La dernière fois qu'elle avait pleuré remontait au jour où un mécano lui avait annoncé qu'il allait falloir changer la boîte de vitesses de sa Jeep.

— Ce n'est même pas sûr qu'elle soit enceinte ! s'écria-t-il.

— J'ie sen-eeuuh, fit Polly.

Les femmes s'enlacèrent derechef.

Neal prit Karen par le coude.

— Je peux te parler une seconde ? dit-il.

Il la guida jusqu'à la cuisine.

— C'était Brogan, lui dit-il. Il s'inquiétait parce qu'un inconnu est venu au bar. Et il sait que Polly est chez nous.

— Neal, dit Karen, son bar est le seul à des kilomètres à la ronde. Il est normal que des gens de passage s'y arrêtent.

— La paranoïa n'est pas seulement un défaut, dit Neal en souriant. C'est aussi un réflexe professionnel. Je vais voir ça de plus près.

— Pendant que tu y es, achète un test de grossesse à la pharmacie, dit Karen en reniflant. On le fera avant d'aller chez le médecin.

Chez le médecin ! songea Neal. Autrement dit, une secrétaire et, peut-être même, une assistante. Ajoutez-y quelques laborantins, une poignée d'infirmières, et on est bons pour le J. T. du soir.

« Mesdames et messieurs », lui parvint la voix mélodieuse de Jack Landis, « nous sommes victimes d'attaques répétées depuis quelque temps. C'est que, voyez-vous, il y a pas mal de gens à qui les vraies valeurs familiales que nous défendons font peur au point qu'ils ne reculeraient devant rien pour nous détruire. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais personnellement, je trouve que le meilleur moyen de leur montrer qu'ils n'arriveront à rien est de composer le 1-800-CAN-DIIIIICE... »

Je vais t'en refiler de la multipropriété, songea Neal. Une cellule à partager à l'année, au mois et même le week-end en tête à tête avec un grand Black.

— Fais-lui réviser son Shakespeare, dit-il à Karen.

— Oh, Neal..., dit-elle d'un ton geignard.

— Fais-lui réviser son Shakespeare !

Trois minutes plus tard, Neal avait descendu la côte et débouchait dans la grand-rue d'Austin qui était aussi la Route 50. Une voiture passait en moyenne une fois toutes les quatre heures.

Un homme à la mine chiffonnée, engoncé dans un vieux costume, marchait sur le trottoir dans sa direction. Brogan a raison, songea Neal, on dirait le directeur du département Littérature Britannique d'une école privée de la Nouvelle-Angleterre *circa* 1956.

Et il fonce en direction de chez nous, en plus.

Neal pila devant l'homme.

L'homme le dévisagea.

— Mr. Withers ? s'enquit Neal.

Withers cligna plusieurs fois des paupières puis dit :

— Je vous connais, n'est-ce pas ?

— Vous êtes bien Walter Withers ? fit Neal.

Withers scruta Neal puis son regard s'éclaira.

— Et vous êtes... du moins, vous étiez... le fiston de Joe Graham. Je me rappelle de toi.

Ils se serrèrent la main un peu gauchement, puis le visage de Walter Withers s'allongea.

— Oh, bon dieu, dit-il. Graham travaille sur ce coup ? Lui aussi est à la recherche de cette fille ? C'est vous la concurrence ? Ah, tu ne vas pas me le dire, bien sûr, hein ? Tu as été à l'école Joe Graham. Tu as été formé par le meilleur, mon garçon, le meilleur.

Neal se souvenait d'une époque où Walter Withers était lui-même sacrément bon, quand il bossait pour une des grosses agences et que leurs routes se croisaient régulièrement sur les plus grosses affaires. Plus d'une fois, Graham lui avait cité Withers en exemple. Le bruit

courait, à l'époque, que Walt Withers, ancien élève de Yale, avait appris son métier à la CIA, puis était passé dans le privé par appât du gain et de la vie nocturne à New York. Dans les années cinquante, New York avait de la classe ; Walt Withers aussi. Il s'habillait exclusivement chez Brooks Brothers et Abercrombie, et un des souvenirs d'ado de Neal à être resté gravé dans sa mémoire était la fois où Mr. Withers, ouvrant d'une chiquenaude un étui à cigarettes Dunhill, lui avait offert une clope. Neal avait poliment refusé en prétendant qu'il devait diminuer sa consommation. Walter Withers avait été un gentleman.

Mais sa vie de noctambule avait pris le pas sur ses matinées, puis sur ses journées, et la grosse agence avait lâché Walt qui avait commencé la tristement prévisible descente de l'échelle sociale. Son style années cinquante s'était démodé, et il n'était malheureusement pas fait pour les missions secrètes – les boulots pour lesquels Graham faisait appel à lui quand il avait besoin d'un coup de main consistaient surtout en un soutien logistique. Or, même pour un soutien logistique, il faut être à jeun, et après deux ou trois lapins, Levine mit son veto à l'embauche en free-lance de Walt Withers. Ça faisait des années que Neal ne l'avait pas revu et, apparemment, il n'avait pas passé beaucoup de soirées à siroter du café dans des sacristies.

Or, il était là, à Austin, tout comme Neal et tout comme Polly Paget, et aucun des deux hommes ne croyaient à ce genre de coïncidence.

— On pourrait peut-être trouver un accord, Mr. Withers, dit Neal.

— Appelle-moi Walter, je t'en prie, mon garçon. Toi c'est Neal, c'est ça ?

Neal acquiesça.

— Trouver un accord..., dit Walter. Se partager le tableau de chasse, en somme... je vois... intéressant... Très chic de ta part.

Je suis un chic type, songea Neal. Et vous êtes là, à essayer de trouver un moyen de m'avoir. Se partager le tableau de chasse... tu parles.

— Tout dépend de qui est ton client, dit Withers.

Je ne vais pas être fier de moi, Walt, mais allons-y.

— Mr. Withers... Walter... j'ai un peu soif, dit Neal. Et si on parlait de tout ça autour d'un verre ?

Walt retrouva son sourire.

— Joe Graham t'a bien formé, dit-il.

Hm, hm. Et j'espère qu'il me pardonnera, songea Neal en entraînant Withers chez Brogan.

— « La carabine est chargée et le chien est réveillé », répéta Charles Whiting. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

John Culver haussa les épaules.

— J'interprète pas, chef. J'enregistre, point final.

— C'est un langage codé, ça, fit Whiting.

Probablement pas, songea Culver. Les ennuyeuses heures qu'il avait passées à écouter des trafiquants de drogue en cavale lui avaient appris que cela voulait sans doute dire que la carabine était chargée et que le chien ne dormait pas.

Il s'était écoulé quatre jours déprimants pour Whiting et Culver entre le moment où ils étaient arrivés à Reno et avaient traversé des montagnes désertiques jusqu'à ce bled paumé. Ils avaient pris une chambre dans le meilleur des deux petits hôtels de la ville en racontant au tenancier qu'ils étaient géologues et qu'ils sillonnaient la campagne jour et nuit en plantant des micros partout et en s'orientant grâce à un détecteur de son directionnel.

La bonne surprise : Austin était une très petite ville, alors si Polly était dans les parages, il y avait de fortes chances pour qu'ils la repèrent sous peu. La mauvaise surprise : Austin était une très petite ville, alors il y avait de fortes chances pour qu'eux-mêmes se fassent repérer sous peu.

Mais là, ils étaient tombés sur quelque chose grâce à Culver qui avait eu l'intuition que, dans une ville aussi petite que celle-là, le saloon était encore le meilleur endroit pour glaner un commérage.

— Apparemment, poursuivit Whiting, ils ont mis au point un dispositif d'alerte. Tu as pu avoir le numéro qu'il a composé ?

Culver repassa la bande et écouta attentivement les crépitements de la numérotation. Il secoua la tête.

Whiting ne se plaignit pas et ne posa aucune question. Il avait débauché Culver de la DEA parce que les types de la lutte anti-drogue étaient bien meilleurs que les techniciens du FBI qui étaient si tributaires des décisions judiciaires et des garde-fous constitutionnels qu'ils n'étaient même pas fichus de vidéoscooper un match de foot à la télévision. L'agent lambda de l'anti-drogue pouvait truffer un confessionnal de micros et mettre sur cassette les péchés véniels du mime Marceau.

Whiting réfléchit pendant quelques minutes. S'il allait dans ce bar et posait des questions, le barman passerait peut-être un autre coup de téléphone et, dans ce cas-là, ils pourraient identifier le numéro de son correspondant. Mais ce fameux Neal était peut-être déjà au bar et, dans ce cas-là, ce serait vendre la mèche. Il y avait un autre problème : de qui parlait le barman quand il disait que quelqu'un était en train de « fureter » ? Quelqu'un d'autre était-il aux trousses de Polly ? Et si oui, qui ?

Whiting avait sa petite idée. Il n'était pas rare que les habitants d'un bled paumé prennent des fuyards sous leur aile. Et si Austin conspirait pour protéger Polly Paget ?

Dix minutes plus tard, il montrait la photo de Polly à l'épicière du coin.

— Vous avez vu cette femme ?

De derrière son comptoir, la vieille dame jeta un rapide coup d'œil sur le cliché.

— Je la vois tous les jours, dit-elle.

Whiting n'en avait pas espéré autant.

— Où ça ? demanda-t-il, le cœur battant.

La vieille dame montra un point derrière lui.

Chuck fit volte-face et vit un présentoir Presse.

Les tabloïds étaient couverts de photos de Polly Paget.

Retour au plan A, songea-t-il.

— J'ai une grosse somme d'argent à lui remettre, dit-il.

La vieille dame lui sourit.

— Intéressant, dit-elle.

— En fait, j'ai une grosse somme d'argent à remettre à toute personne qui pourrait me dire où elle est.

La vieille dame regarda autour d'elle puis se pencha par-dessus le comptoir jusqu'à coller ses lèvres contre l'oreille de Chuck.

— Vous ne le répétez à personne ? chuchota-t-elle.

— Vous avez ma parole.

— Elvis Presley est en train de balayer la réserve, chuinta-t-elle.

Whiting rougit. La vieille dame se redressa et le toisa d'un regard dédaigneux.

— Jeune homme, lui dit-elle, je vends un peu de légumes frais, beaucoup de haricots en conserve, un peu de limonade et pas mal de bière. Mais ici, les gens ne sont pas à vendre. Bon, je sais où certaines personnes sont à louer pour une heure ou deux, si ça vous intéresse...

Les joues de Chuck virèrent du rouge au cramoisi.

— Vous désirez autre chose ? demanda la vieille.

— Non m'dame.

— Alors, vous pouvez débarrasser le plancher.

Chuck le débarrassa.

Deux secondes plus tard, Evelyn décrochait son téléphone et composait le numéro de Karen Hawley.

— Karen, dit-elle quand son amie décrocha, j'ai pensé que je devais te dire qu'un type vient de venir et qu'il cherchait... ton invitée.

— Je te remercie, dit Karen. Brogan aussi a appelé. Neal vient de sortir pour voir de quoi il retourne. Mais comment sais-tu que... oh, aucune importance.

Dans la camionnette, John Culver coupa le micro et rembobina la bande. Il réécouta l'enregistrement et leva le pouce pour signifier à Whiting que c'était bon. Cette fois, le numéro de téléphone tintait clairement à son oreille.

Cinq minutes plus tard, ils trouvaient l'adresse de Karen Hawley dans l'annuaire inversé que Whiting avait chourré à l'un de ses vieux potes du Bureau de Reno. Après s'être garés à une centaine de mètres de la maison, Chuck Whiting rappela son boss qui lui dit d'y aller tout de suite.

Il n'avait pas envie de faire ça. Il détestait faire ça. Mais les ordres sont les ordres, et Chuck Whiting avait passé sa vie à obéir aux ordres. Alors, ce n'était pas maintenant que ça allait changer.

*

Heures Sup pensait au cirque. Plus particulièrement, au moment où la Volkswagen s'arrête devant la maison en flammes et que quinze clowns descendent de la petite auto, trébuchent à qui mieux mieux, s'aspergent d'eau et lancent des seaux de confetti sur la maison. Qui s'effondre, en cendres.

Il laissa retomber le rideau et s'éloigna de la fenêtre. Il s'assit sur l'unique chaise de sa chambre, dont le capitonnage jaune moutarde était rafistolé au gros scotch, et ouvrit un paquet de crackers au beurre de cacahuètes. Il avait loué la chambre la veille au soir en prenant soin de monter à manger et à boire. Il n'était sorti qu'une fois, vers trois heures du matin, pour repérer la zone-cible. Il avait répété ses manœuvres d'approche et de fuite, et ça n'allait poser aucun problème.

Ni vu ni connu.

Puis il était rentré au motel pour dormir un moment et attendre les clowns.

Qui étaient arrivés.

Neal devait reconnaître qu'il n'était pas mécontent que Walter Withers commande un café après avoir sifflé un whisky et une bière. Son plan initial était de souler Withers et de le laisser cuver chez Brogan pendant qu'il quittait la ville avec Polly. Seulement, Withers avait bu juste assez pour dissiper sa fatigue, et il semblait plus vif et plus alerte que lorsque Neal l'avait croisé dans la rue.

Tant pis pour le plan, tant mieux pour Walter, songea Neal. Le problème maintenant, c'est de réussir à se débarrasser de lui.

— Tu étais sur le point de me dire pour qui vous travaillez, le pressa Withers.

Non, sûrement pas, Walt.

— Tout dépend pour qui *vous* travaillez, rétorqua Neal.

Une lueur scintilla dans le regard de Withers.

Il prend son pied, songea Neal.

— Ah oui, fit Walt. Je vois. Qui de nous deux va se déculotter le premier, c'est ça ? Nous ne devrions pas trop faire durer les préliminaires, mon garçon. Je ne crois pas que nous restions seuls encore longtemps.

— Vous attendez de la visite, Walt ?

Brogan simula une quinte de toux et se fit un devoir d'astiquer sa carabine. Du bout du pied, il réveilla Brejnev qui se mit à gronder.

Withers ricana.

— Nous sommes malins, mon jeune Neal, mais à malin malin et demi. Si nous avons été capables de remonter jusqu'à Miss Paget dans ce lieu isolé et désertique, d'autres le seront aussi.

— Comment l'avez-vous retrouvée, Walt ?

— Grâce à une enquête menée de main de maître, Neal.

— Autrement dit, grâce à un indic.

— Bien entendu.

Walt termina son café.

— Neal, dit-il, je regrette de ne pouvoir m'attarder et continuer d'évoquer le bon vieux temps, mais je dois aller faire une offre à Miss Paget. Si tu veux bien m'excuser...

Il repoussa sa chaise et se leva.

Brogan l'imita et referma son fusil avec un claquement sec.

— Tu ne vas pas lui demander de me tuer, hein, Neal ? demanda Withers.

— Si je le faisais, ce serait avec mes plus grands regrets,

Mr. Withers, répondit Neal.

Withers prit son attaché-case. Il regarda le plafond d'un air songeur puis renversa sa tête en arrière et partit à rire.

— Je me suis mépris sur ton compte, dit-il. Tu n'as pas été chargé de retrouver Miss Paget, mais de la cacher ! C'est bien ça ?

Et je suis en train de me planter dans les grandes largeurs, Walt.

— Et tu m'a amené ici pour me soûler, poursuivit Walt. C'est la preuve d'une grande faiblesse de caractère, j'en ai peur, Neal. Chez toi comme chez moi.

Entièrement d'accord avec vous, Mr. Withers.

— Je n'ai pas rencontré des foules de saints dans ce boulot, Mr. Withers.

— Joe Graham est un saint.

— Joe Graham est un saint, oui, approuva Neal.

Et que ferait saint Graham en pareille situation ? songea-t-il. J'aimerais bien le savoir, étant donné que c'est lui qui m'a foutu dans ce merdier.

— Et je suppose que tu l'as fait conduire ailleurs pendant que nous devisions amicalement autour d'un verre ? demanda Withers.

Même pas, Walt. C'est pourtant le réflexe que j'aurais dû avoir quand j'ai appris qu'un curieux rôdait dans les parages, mais comme je faisais une fixette sur la possibilité qu'elle ait un polichinelle dans le tiroir...

Neal fit oui de la tête.

Walt se rassit. Sa vivacité le déserta en bloc, à la façon dont les alcooliques peuvent prendre un méchant coup de vieux en quelques secondes. Soudain, il avait l'air d'avoir quatre-vingts balais. Sa peau semblait fanée comme un vieux parchemin qui menaçait de s'effriter au premier contact ; il avait les yeux cernés. Ce n'était pas un café qu'il allait commander.

Withers poussa un soupir et se pencha par-dessus la table.

— Alors là, il y a un problème, dit-il. J'ai écorné l'avance pour régler une dette de jeu. Et j'ai bien peur d'avoir bu une grande partie du reste. Rien d'impardonnable si je reviens avec la marchandise, mais... vous m'avez battu à plates coutures.

Il écarta les mains, paumes ouvertes.

— Vous travaillez pour qui ? demanda Neal.

— J'ai l'insigne honneur d'être au service de la revue *Hauts et Bas* qui m'a missionné pour persuader Miss Polly Paget d'accepter que sa modeste personne serve de support aux séances d'onanisme de millions de jeunes et de moins jeunes. Voilà l'abîme au fond duquel je suis tombé, mon cher Neal. Et même en ces substrats de notre trop souvent triste profession, j'échoue. J'échoue. J'échoue lamentablement.

Il posa le menton sur la table et regarda fixement la toile cirée graisseuse comme si elle représentait un pan d'éternité au purgatoire.

Un numéro brillant, songea Neal. *Hauts et Bas*, tu parles. Et si cette comédie outrancière destinée à éveiller ma commisération ne marche pas, il essaiera la menace : coopère ou je vais trouver la presse sur le champ. Hé bien, à comédien, comédien et demi.

— Deux bourbons, Brogan ? demanda Neal.

Brogan était si intrigué par ce qui se passait qu'il servit les verres lui-même et vint les leur apporter. Il en oublia de leur demander de payer d'avance.

— Vous voulez faire des photos d'elle nue ? demanda Neal.

— Pas personnellement, précisa Withers. Je suis seulement chargé de la retrouver, de lui faire une proposition et de lui remettre un acompte en espèces.

— Et, bien sûr, elles seraient de bon goût, les photos ?

Neal avait déjà eu l'occasion de feuilleter *Hauts et Bas*. Caligula lui-même aurait jugé que ce magazine était d'un goût douteux.

— Il paraît qu'ils soignent particulièrement les éclairages, dit Withers.

Il but son bourbon d'un trait. S'il avait perçu une lueur d'espoir, il n'en laissait rien paraître.

— Et vous ne travaillez pas pour Jack Landis, c'est bien ça ?

— Non, marmonna Withers, le regard triste.

Puis, comme s'il venait d'y penser, il ajouta :

— Oh, mon Dieu, toi, oui ?

— Non, dit Neal.

Il but son whisky lentement, l'air songeur, puis lâcha :

— Oh, je ne sais pas, Walter. Elle n'est pas retenue prisonnière, elle peut faire ce qu'elle veut. Et, à mon avis, elle va avoir besoin de fric...

Withers leva les yeux de la toile cirée.

— Crois-le ou non, Neal, ils parlent de la payer un demi-million de dollars.

Neal siffla doucement.

— Peuvent-ils faire ça en respectant son intimité ?

— Son « intimité », mon garçon ?

— Je veux dire, l'assurance qu'ils ne révéleront pas où elle se cache ?

Le visage de Withers s'éclaira, mais Neal n'aurait su dire si c'était à cause du marché qui se dessinait à l'horizon ou des effets du whisky.

— Bah, fit Withers, comme ils révéleront tout le reste, je suppose qu'ils pourront bien cacher ça.

Neal compta mentalement jusqu'à dix, puis dit :

— Je veux être présent quand vous lui parlerez.

— Ce n'est pas un problème, Neal. Ce sera même un plaisir.
— Pas de caméra, pas de magnéto, pas de micros. Il faudra que je vous fouille.

— Je veux bien me déshabiller si ça peut t'aider, Neal.

Évangile de saint Graham, chapitre 8, verset 4 : « Une fois que vous avez posé le piège, laissez le gibier s'enfermer. »

— C'est d'accord, dit Neal. Prenez une chambre au motel en bas de la rue. Je vais lui parler et je vous appelle dans la journée de demain.

— Si ça ne te dérange pas – et sans vouloir t'offenser, répondit Withers, je préférerais ne pas te perdre de vue.

Il mord à l'hameçon.

— En ce cas – et sans vouloir vous offenser –, allez vous faire foutre.

— Elle a – quoi ? – une demi-heure d'avance, Neal ? Tu crois que c'est suffisant si tous les journalistes, les détectives privés, les paparazzis et les curieux d'Amérique fondent sur cette bourgade à l'heure de l'apéritif ?

Il mord à l'hameçon à pleine bouche.

— Vous ne feriez pas ça, n'est-ce pas, Walt ?

— Je le ferai si je n'ai pas le choix, mais...

Il laissa l'alternative en suspens. Ce fut au tour de Neal de fixer la toile cirée.

— Bon, d'accord, dit-il. Je vais chercher ma voiture.

— Prenons la mienne. Tu prendras le volant.

— Vitesses automatiques ?

— Oui.

— Les leviers de vitesses, c'est pas mon truc, expliqua Neal.

*

Heures Sup suivit des yeux le vieux détective éméché et son jeune compagnon qui traversèrent la rue et montèrent dans une voiture de location. Le vieux poivrot doit être Withers, songea Heures Sup – trop bourré pour conduire – et le jeune doit être le prof de diction.

Il regarda la voiture faire demi-tour et partir vers l'ouest sur la Route 50 – s'éloignant de la maison de la cible.

Où peuvent-ils bien aller ? se demanda Heures Sup. Puis une pensée désagréable lui traversa la tête : et s'ils avaient déplacé la fille pendant qu'il dormait ?

Cette perspective énerva Heures Sup au plus haut point. S'il devait retrouver la trace de cette salope, ça lui prendrait du temps ; or, il était payé à la tâche, pas à l'heure. Le temps qu'il passait à filer

la cible à travers le pays, c'était autant de fric de perdu.

Il laissa sa bile s'échauffer un moment, puis se calma.

Non, il y avait plus de chances que le prof de diction soit plus malin qu'il ne l'aurait cru et ait emmené Withers faire un tour, ce qui signifiait qu'il allait revenir.

Et alors, ils seraient obligés d'agir.

Ce changement de programme n'était pas du goût d'Heures Sup. Il aurait préféré attendre la nuit et tirer à travers une des fenêtres.

Que faire, que faire ? Il devrait attendre que Withers la retrouve, mais dorénavant, il ne serait pas foutu de lui remettre la main dessus même si elle était cachée dans son slip. D'un autre côté, peut-être qu'Hercule Poivrot venait de lui rendre un service. Deux femmes seules dans une maison, que demande le peuple ?

Heures Sup rassembla ses affaires et les jeta dans le coffre de sa bagnole.

Il était temps d'agir.

*

— « La nature de la pitié ne passe point à l'étamine », tenta de lire Polly. « Elle tombe du ciel, douce averse deux fois bénie »... p'tain, s'vot dire qua, çaeeuuh ?

— Quelle partie ? demanda Karen, soucieuse.

— Toueeuuh, répondit Polly.

Elle trouvait que Karen n'était pas très concentrée et elle en avait marre. S'il fallait qu'elle se fasse chier à lire ces conneries, ben y avait pas de raison qu'elle soit la seule à se faire chier. D'habitude, c'était avec ce bouffon de Neal – qui, en fait, semblait aimer ça, en plus, sauf qu'il tiquait et faisait des grimaces comme s'il avait mal à la tête quand elle parlait.

Karen se leva et s'approcha de la fenêtre.

— Je pense que ça veut dire que la pitié de Dieu tombe du ciel à profusion, dit-elle. Comme la pluie.

— Tout l'monde sait çoeeuuh, dit Polly.

Elle espérait surtout que c'était vrai. Elle se demandait pourquoi Neal était parti avant la leçon, et si ça avait un rapport avec Joey con Carne. Peut-être que Joey con Carne n'a pas trop les boules. Et peut-être que la pitié tombe du ciel comme la pluie.

— T'es énervée 'jourd'huieeuuh, dit-elle à Karen.

— Non.

— Oh sieeuuh... graveeuuh.

— Lis ton Shakespeare.

Karen n'avait jamais vu la camionnette qui était garée au bas de

la rue. La parano de Neal est contagieuse, se dit-elle. Quand même, je préférerais qu'il soit là. Où es-tu, Neal ?

Polly se mit debout sur sa chaise et se racla la gorge avec emphase. Peut-être qu'elle pourrait réussir à faire rire Karen. C'est ce qu'on fait entre copines.

— « Elle ou-int slui qui donneeuuh et slui qui pren-eeuuh », déclama-t-elle en agitant sa main libre. Je vais t'faire Neal maintenant.

Elle sauta par terre, s'assit et se prit la tête dans les mains.

— Polly, dit-elle. Il n'y a pas de « eeuuh » à la fin de donne. Ne « leeuh » prononce pas. Dis donne. Je t'en prie, je t'en supplie... sinon je vais me coucher dans la baignoire et je m'ouvre les veines... Pourquoi tu ris poeeuuh ?

— C'est peut-être parce que je suis énervée, répondit Karen.

Elle s'écarta de la fenêtre. Elle ne savait pas si elle devait baisser les stores ou appeler Brogan. Bon sang, Neal, où tu es ? Et qui est là ?

— J'cra qu't'es jalouse, Kareneeuuh, dit Polly.

— De qui, de quoi ? fit Karen se rasseyant à la table.

— Du bébé.

— Oh !

— J'pense qu'p't-êt' tu veux qu'Neal i't'en fasse un et i'veut poeeuuh.

— Ce que je voudrais surtout, c'est un nouveau gant de softball.

— Dis-ma la véritéeeuuh.

Karen ne put s'empêcher de regarder par la fenêtre. La camionnette était toujours là.

— La vérité, dit-elle. Bon, très bien. Je crois que j'aimerais avoir un enfant de Neal. Mais pas tout de suite. Dans un ou deux ans.

— Hé, tu vas pas en rajeunissant, j'te signaleeuuh.

— Je te remercie.

Elle sourit. C'était vrai. La bonne vieille horloge biologique commençait à ne plus tenir l'heure, et voilà qu'elle avait enfin trouvé un homme qu'elle aimait et qui ferait sans doute un bon père. Non, un excellent père. Peut-être qu'elle lui en parlerait ce soir... si ce salaud se décidait à rentrer.

Polly se leva, ouvrit le buffet et en sortit une bouteille de vin rouge et un verre. Elle remplit le verre et le tendit à Karen.

— C'est vrai qu'la mère de Neal, elle était puteeuuh ?

— J'en ai peur.

— C'est horrible.

— Il y a des gosses qui connaissent pire. Tout bien considéré, il s'en est plutôt bien sorti.

Et que Dieu bénisse Joe Graham. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour qu'il soit là, lui aussi.

Une autre voiture inconnue remontait la rue.

- Polly, dit Karen, va dans la chambre.
- C'est s'qu'on m'dit à chaque foieeuuh.
- Obéis ! Baisse les stores et enferme-toi à clef.

Il était évident qu'elle ne plaisantait pas. Parce que la camionnette était toujours arrêtée, parce qu'une limousine s'était garée derrière et qu'un homme à l'allure étrange remontait la rue.

Tu es où, Neal ?

*

C'est du tout cuit, songea Neal tout en filant à grande vitesse à travers les vastes prairies d'armoises au sud de la ville. De toutes les possibilités, que Walter Withers soit l'émissaire d'un magazine porno était un moindre mal. Ça vaudrait presque le coup que la séance ait lieu rien que pour voir la réaction d'Ethan Kitteredge quand on lui mettrait les photos sous le nez.

Puis il mit un frein à son imagination quand il commença à visualiser ce que pourraient donner les poses.

— Qu'est-ce qui te fait rire ? demanda Withers.

— Rien.

— Tu riais tout seul.

— Ah, oui ? fit Neal en se figurant Kitteredge tomber la tête la première sur son bureau. Je pensais à un truc marrant, c'est tout.

— Belle région, observa Walter. Un peu austère.

Oui, songea Neal, une belle région. Ils roulaient sur un chemin de terre qui descendait dans la vallée de la Reese River. La chaîne de montagne des Toiyabes courait sur la gauche ; et les Shoshone se dressaient plus loin sur la droite. La nature était un camaïeu de pourpre, de gris, de marron ponctué ça et là par les trouées vert émeraude des champs de luzerne. La meilleure luzerne *made in America*, songea Neal avec orgueil. Grâce à l'altitude : mille huit cents mètres. Une région super belle, Walter, et tu vas avoir tout le loisir de l'admirer.

— Tu l'as vraiment bien cachée, mon garçon ! dit Withers. On n'a pas encore vu une seule maison !

Hm, hm.

Neal lui lança un regard de biais. Un voile de sueur lui couvrait le visage et ses mains tremblaient sur ses genoux. Sale cuite. Je lui aurais peut-être rendu service en le laissant se soûler, songea Neal. Ce n'est qu'une question de temps, de toute façon.

— Vous avez une bouteille ici, Walter ? demanda-t-il.

— J'ai bien peur que non.

Il avait compris ce à quoi Neal pensait, et se disait que le gamin

avait raison : il avait besoin de boire.

— Ne t'inquiète pas. Je veux être complètement à jeun pour lui faire la proposition. Il se pourrait que ce soit une grande chance pour moi, Neal. Mon passeport pour retourner au sommet !

Peut-être que Polly ne serait pas contre poser pour quelques photos porno, songea Neal. On peut acheter pas mal de « crèmeeuuuh » avec un demi-million de dollars – sans parler de la crème pour bébé. Neal eut la nausée. Il appuya à fond sur le champignon.

Le ranch des Milkovsky était situé à une bonne trentaine de kilomètres au sud d'Austin. Après avoir quitté la route principale, il fallait encore rouler un long moment avant d'arriver à la grande bâtisse en rondins qui paraissait toute petite à côté de l'énorme grange.

— Comment as-tu dégotté cet endroit ? s'étonna Withers tandis qu'ils entraient dans la cour. Je n'aurais jamais cru qu'il en existe encore. Ça sort tout droit de *L'Homme des vallées perdues*.

Le ranch trônait, solitaire, au sein de la vaste vallée. Du côté est, le terrain descendait en pente douce jusqu'aux arbres qui longeaient la rivière, la Sandy Creek, puis remontait vers les pics déchiquetés des Toiyabes. Seul signe de vie : le bétail qui paissait dans l'armoise et les quelques corbeaux perchés sur le toit de la grange.

Neal éluda la question. Il se tourna vers Withers et lui dit d'un ton pressant :

— Bon, vous me laissez au moins y aller le premier pour la prévenir.

— C'est exactement ce que je crains.

— Très bien, fit Neal avec une mauvaise humeur feinte. Venez, alors !

Il descendit de voiture, claqua la portière et s'éloigna. Dans son dos, il entendit le gravier crisser sous les pas de Withers.

Neal savait que la porte ne serait pas fermée à clef, bien que Shelly soit partie à l'université, et Steve et Peggy en voyage en Europe. Les fermiers ne fermaient jamais leur ranch dans cette partie du monde, au profit d'un éventuel voyageur égaré. Cette coutume ne se justifiait pas vraiment en septembre, quand la température est clémente, mais elle avait sauvé la vie de plus d'un par certaines nuits de janvier. Les maisons étant espacées de quinze à vingt kilomètres, la plupart des gens préféreraient prendre le risque de se faire cambrioler plutôt que celui de retrouver quelqu'un, même un étranger, mort de froid sur le bord du chemin.

Neal entra dans la cuisine par la porte de derrière. Il arracha le micro de la radio ondes courtes qui faisait office de téléphone dans le coin, puis il ouvrit un placard sous l'évier et en sortit une bouteille de Wild Turkey à moitié pleine qu'il posa sur la paillasse.

Walter Withers le considéra d'un air étonné.

— Je compte sur vous pour vous conduire en gentleman dans cette maison, Mr. Withers. J'enverrai quelqu'un vous chercher demain matin. Vos clefs de voiture seront chez Brogan.

Withers cilla.

— Tu ne m'abandonnerais pas au milieu de nulle part, hein, mon garçon ?

— Croyez bien que non, si je pouvais faire autrement, mais...

Neal ressortit et partit vers la voiture au petit trot.

— Tu es un enfoiré, Neal Carey ! lui cria Withers.

Que voulez-vous que je vous dise, Mr. Withers ?

*

— Finissons-en, dit Whiting d'un ton volontairement indifférent pour mieux dramatiser la situation.

Culver bâilla et décrocha le téléphone portable. Il était habitué à travailler avec des escadrons d'agents de la DEA dopés à l'adrénaline – les dents grinçantes, les nerfs à vif – qui ne demandaient qu'à empoigner des béliers en acier, des M-16 et des pistolets automatiques pour passer à l'attaque d'une forteresse de la cocaïne qui, en général, était mieux armée qu'eux. Culver s'était vu ordonner par des agents anti-drogue vétérans du Viêt-nam d'organiser une frappe aérienne tactique contre un supermarché du crack, et une ou deux fois il s'était vu obligé de demander d'en faire une juste pour calmer les esprits. Aussi n'était-il guère impressionné par l'assaut qui se préparait contre une femme seule dont l'action la plus spectaculaire à ce jour avait été d'intenter un procès.

Toutefois, il décrocha le téléphone et prononça fidèlement les paroles que Whiting voulait entendre : « On est opérationnels. »

Chuck Whiting rajusta son nœud de cravate et prit la Bible. Même s'il n'avait participé qu'à très peu d'opérations sur le terrain – à aucune, à vrai dire –, il connaissait le vieil axiome selon lequel il faut toujours faire en sorte de coller au plus près possible de la vérité. Pourtant, il ne pouvait se résoudre à se moquer de sa foi en se faisant passer pour un missionnaire mormon – il avait passé deux des plus heureuses années de sa vie à faire ça dans l'Uruguay.

Il décida donc de se faire passer pour un témoin de Jéhovah.

*

Karen entrebâilla la porte.

— Oui ? fit-elle.

— Bonjour, madame, dit l'homme, très poli. Est-ce que vous savez où vous passerez l'éternité ?

— Devant mon poste de télévision à regarder *La Mélodie du bonheur* jusqu'à la fin ? suggéra Karen.

L'homme rit poliment.

— J'aimerais vous faire partager des richesses de la Bible, que vous ne soupçonnez peut-être pas. Je peux entrer ?

— Heuuuu, fit Karen en essayant de regarder par-dessus l'épaule de son visiteur. L'aumônier de la prison a déjà fait du bon boulot de ce côté-là, vous savez, avant que je sois libérée par la cour d'appel.

— Oh ?

Ce serait le bon moment pour rentrer, Neal...

— Ouais, fit Karen, vu le nombre d'années que j'ai passées dans le couloir de la mort, j'ai eu le temps de bouquiner, voyez...

— En ce cas, nous pourrions prier ensemble. Puis-je entrer ?

— Je ne suis pas très douée pour les prières de groupe.

L'homme se gratta la tête, regarda par terre. Puis il s'appuya contre la porte.

— Bon, assez ri, dit-il. Je rentre.

Il est costaud, songea Karen. S'il veut entrer, je ne pourrai pas l'en empêcher.

— Je ne pense pas, non, dit-elle en essayant de refermer la porte.

*

Ce n'est qu'une fois arrivé au bas de la côte que Neal se rendit compte qu'il avait oublié d'acheter le test de grossesse.

Il envisagea de laisser tomber. Il fallait qu'il rentre, qu'il appelle Graham et qu'il emmène Polly ailleurs, mais ce test pourrait fournir une info d'importance – dans un sens ou dans un autre. Il fit demi-tour et alla se garer devant chez Brogan.

Il verrouilla les portières de la voiture et rentra dans le bar. Comme Brogan dormait, Brejnev, à l'entrée de Neal, opta pour un grondement sourd et menaçant. Neal posa les clefs sur le comptoir et repartit.

Il lui fallut trois minutes pour trouver ce qu'il cherchait dans le magasin et trois autres pour rassembler le courage de passer à la caisse. En y allant, il prit une bouteille de Coca, un paquet de cookies aux pépites de chocolat et un nettoyant de four quelconque, histoire de faire le test plus discret.

Evelyn le regarda en haussant les sourcils.

— Le four est crade, dit Neal.
Evelyn accentua un brin son haussement de sourcils.
— Et j'ai soif, dit Neal.
Evelyn se pencha vers lui et lui prit le poignet.
— Neal Carey, lui dit-elle, tu devrais l'épouser, cette fille.
— Tu n'as pas tort, répondit Neal.
Il paya ses achats et partit en direction de chez lui.

*

Karen voulut fermer la porte, mais l'homme ne décarra pas du seuil.

Alors, un autre homme surgit et, d'une poussée, ouvrit la porte en grand. Juste au moment où Karen allait lui flanquer un coup de poing, elle vit la femme qui se tenait derrière lui.

— Qu'est-ce que vous faites ici, madame Landis ? lui demanda-t-elle.

— Je veux voir la traînée qui prétend avoir couché avec mon mari.

Polly s'avança derrière Karen et leva le doigt.

Candy rougit, prit son courage à deux mains et dit :

— Mon mari s'affuble d'un surnom ridicule pendant l'acte sexuel. Lequel ?

— Jackulator.

Candy Landis jaugea Polly : sa tignasse crêpée, son mascara, son eye-liner, sa tenue hyper-moulante, et posa la sempiternelle question des femmes trompées :

— Qu'est-ce que vous avez de plus que moi ?

Polly jaugea Candy : sa coiffure ciselée, ses ongles courts, son corsage blanc boutonné jusqu'au col et fermé par un nœud, son tailleur strict qui faisait penser à une armure.

Elle roula des yeux, soupira et dit :

— J'commence par qua ?

*

Heures Sup, qui avait observé la scène, exécuta une marche arrière et redescendit la rue. Il remercia la chance en se remémorant une des vieilles maximes du président Mao : « Tous est chaos sous les cieux, donc tout est parfait. »

Levine ôta le couvercle en plastique et se rembrunit. Il posa le gobelet sur son bureau et se tourna vers le jeune comptable qui sortait son propre café du sachet.

— Vous appelez ça du café noir, vous ? lui demanda Ed.

Le comptable regarda le contenu du gobelet de Levine.

— Non, répondit-il. J'appelle ça du café crème.

— C'est peut-être vous qui avez le « noir ».

Le comptable ôta le couvercle de son gobelet et annonça la mauvaise nouvelle à Ed.

— Crème.

— Qu'est-ce que vous avez demandé au serveur ?

— Un noir non sucré et un crème sucré.

— Et il vous a donné deux crèmes sucrés.

— Vous voulez que j'y retourne ?

Le jeune comptable craignait la colère de Levine.

Ed Levine était agacé. Pourquoi fallait-il toujours que ces gus des deli se gourent et vous servent un café crème sucré quand vous leur demandez un café noir sans sucre alors qu'il vaudrait mille fois mieux, quitte à se planter, qu'ils vous servent un café noir sans sucre quand on leur demande un café crème sucré ? On peut toujours ajouter du lait et du sucre, mais on ne peut pas les retirer. Ce serait plus logique.

— Il faut que j'investisse dans une machine à café, décréta Ed.

Il commença à boire le crème et le jeune comptable, soulagé, se rassit.

— En tout cas, ça, il y a intérêt à ce que ce soit un bagel aux oignons, dit Levine.

— Ça l'est. Je l'ai vu, le mettre dans le sachet.

— Qu'est-ce que vous avez pris ?

— Nature, grillé, avec du beurre.

Ed défit son bagel en se demandant pourquoi Spitz & Simon lui avaient envoyé le seul comptable goy de la ville. Peut-être parce qu'ils savaient que ça allait durer toute la nuit. Ils ont intérêt à me faire un rabais sur son salaire horaire, songea-t-il.

— Alors, qu'est-ce que vous m'avez apporté de beau ? demanda Ed.

Le comptable parut désorienté.

— Ben... un bagel et un café.

— Vos recherches ! s'écria Ed. Vous croyez que je vous ai fait

venir ici pour bouffer ? Qu'est-ce que vous avez ?

Le comptable s'essuya les doigts à une serviette en papier et plongeait la main dans son porte-documents.

— Mr. Spitz a rassemblé cela pour vous, dit-il.

Adieu, le rabais, songea Ed.

— Vous y apprendrez, reprit le comptable en posant un paquet de documents sur le bureau, qu'une vingtaine de sociétés livrent divers produits et services sur le site de construction de Candyland. Nous avons réussi à en identifier dix-huit et nous en saurons plus sur les autres d'ici deux ou trois jours.

Ed se força à avaler une autre gorgée de son crème en se basant sur la théorie qu'il y restait encore de la caféine malgré le lait et le sucre.

— Et ? demanda-t-il, voyant que le comptable en restait là et le regardait, fier comme Artaban.

— Les huit en question appartiennent toutes à un conglomérat qui s'appelle Crescent City Management, à la Nouvelle-Orléans.

Ed eut une crampe d'estomac. Rien à voir avec le café crème, mais plutôt avec le fait que le crime organisé au Texas était une colonie de l'empire que Carmine Bascaglia s'était bâti à la Nouvelle-Orléans.

— Qui est derrière Crescent City ? demanda-t-il.

— Un groupe d'avocats. C'est tout ce qu'il y a dans le rapport.

— Mangez votre bagel, dit Ed.

Tout ça commençait à l'inquiéter sérieusement. Était-il possible que la mafia ait phagocyté Jack Landis ? Lui avait-il arraché le chantier de force ? Le saignaient-ils à blanc ? Il y avait tant de façons de s'y prendre pour ça : huit ouvriers là où cinq suffiraient... quatre contremaîtres par prise électrique... surfacturation des matériaux... tarif « qualité supérieure » pour matériel « qualité merdique »...

Mais quel était l'intérêt de Jack Landis ? Ça n'avait aucun sens qu'il se vole lui-même. À moins que...

Oh, merde ! C'était si merveilleusement machiavélique que Levine ne put que sourire. Non, ce n'était pas possible ! Pas ça ! Tout ce fric qui se déversait via les lignes téléphoniques – il vous suffit de composer le 1-800-CAN-DICE... pour verser votre écot au crime organisé ? Acquérez un appart en multipropriété dans un immeuble qui ne sera jamais construit ? Ou qui, s'il l'est, s'écroulera au premier atchoum !

Nooooon !

Sauf que Graham voit pas mal de camions qui vont et viennent sans avoir le temps de décharger quoi que ce soit, puis il croit reconnaître Joey Foglio descendant d'une limousine sur le site, et... alors ?

Que pouvait savoir Joey con Carne sur Jack Landis ?

Oh ! merde !

Ed reposa son café et décrocha son téléphone.

*

À San Antonio, il y avait toujours eu beaucoup de controverses quant à savoir ce qu'il fallait faire de la rivière là où elle dessine un large coude en ville. Les citadines influentes, à qui l'idée d'habiter dans un bras mort ne souriait guère, voulaient en faire la Venise de l'Ouest américain. Leurs hommes d'affaires d'époux qui en avaient marre de pomper l'eau des sous-sols de leurs boutiques, voulaient que cette chérie soit pavée et que ça serve de collecteur.

Les épouses emportèrent le morceau.

La légende locale veut que ces dames à l'esprit civique si aiguisé aient monté un spectacle de marionnettes à la Muppet Show pour le conseil municipal, mais nombre de cyniques racontent que ce sont des ficelles autrement plus sensibles tirées dans leurs foyers qui renversèrent le courant, c'est le cas de le dire. Quoi qu'il en soit, la ville de San Antonio fit appel à un paysagiste du nom de Hugman pour qu'il transforme leur modeste bourg en Venise de l'Ouest, et il y réussit plutôt bien.

La Promenade borde la rivière, tel un ourlet, jusqu'à hauteur du centre-ville. Grâce à de nombreux escaliers, on peut accéder au niveau inférieur où une vingtaine de ponts permettent de passer d'une rive à l'autre.

On peut aussi se balader sur les berges où se succèdent des buvettes, des restaurants, des bars, des boutiques, et même des librairies. On trouve tous les genres de cuisine sur la Promenade : de la Tex-Mex à la Mex-Mex, de la française à la cajun, de l'italienne aux bons vieux hamburgers et poulets frites des familles. On peut manger en salle, en terrasse, sur un bateau-mouche ou en marchant. Et il paraît qu'au bord de la rivière, ceux qui servent à boire ont plutôt la main lourde.

Ce n'est pas vraiment Venise, mais ce n'est pas vraiment le Texas non plus. La Promenade de la San Antonio River est un hybride hispano-texano-franco-italo-Nouvelle-Orléans. On peut voyager beaucoup en se déplaçant peu sur cette promenade, pourtant Jack Landis ne s'intéressait à rien de tout cela.

Il suait à grosses gouttes.

Il était arrivé, pantelant, à la table de Joey con Carne au moment où celui-ci plantait sa fourchette dans une tranche de filet mignon.

— Pose ton cul avant de nous faire une crise cardiaque, lui dit

Joey. Relax.

C'est ça le problème avec ces Anglo, pensa Joey. Ils sont infoutus de se détendre et de profiter de ce que la vie vous offre. Voilà une belle soirée sur la Promenade – les guirlandes lumineuses des arbres scintillent en se reflétant dans l'eau, la table offre une vue imprenable sur la rivière et la moitié des jeunes femelles de San Antonio, et cet escroc à la mie de pain n'est pas foutu de s'en contenter.

— Un ballon de rouge pour monsieur Landis, dit-il à Harold.

Son Monsieur Muscles entra dans le restaurant en quête de la serveuse.

— Je préférerais de la ciguë, dit Jack en s'asseyant. Tu ne devineras jamais.

— T'as voulu égoutter ton cyclope et sa tête est tombée, c'est ça ? Joey con Carne était d'humeur badine.

— Pire que ça, fit Jack. On a retrouvé Polly. Whiting vient d'appeler. Je t'ai cherché partout.

Joey prit une bouchée de son filet mignon. Succulent.

— La batterie de mon bip est à plat, dit-il tout en mâchant. J'ai demandé à Harold de t'appeler, mais t'avais dû partir.

Joey s'interrompit pour mater une jeune blonde aux jambes longues qui s'engageait sur la passerelle. Il se dit qu'elle devait être en route pour une nuit arrosée à la bière au Lone Star Café, sur l'autre rive.

— Tu peux me dire pourquoi elle va s'enfiler des bibines avec un cow-boy quand elle pourrait avoir du champ' avec Joey Foglio ? fit-il en désignant la blonde du menton. Hé, Jack, outre le fait que ton enfoiré de fédé à la retraite n'est pas mort dans un accident d'avion, c'est plutôt une bonne nouvelle que t'aies retrouvé Polly, pas vrai ? Tu veux un steak ? Je vais demander à Harold de t'en commander un. Tu le veux comment ?

— Je n'ai pas envie de manger de steak, répondit Jack dès que la blonde fut hors de vue. Devine avec qui est Polly en ce moment même ?

— Tu comptes jouer à ce petit jeu toute la nuit, Jack ?

— Avec Candice.

Joey remarqua que cet enfoiré avait la tremblote.

— Et alors ? fit-il.

— ET ALORS se récria Jack. Et si Polly lui dit tout ?

Joey étala de la sauce au yaourt sur sa patate au four.

— Jack, fit-il, qu'est-ce que tu veux qu'elle dise qu'elle n'a pas déjà dit ? Que t'as troncé sa perruche ?

— Et si Candy la croit ?

— Jack, est-ce que tu veux dire que tu t'es vraiment fait cette nana ?

Jack siffla son vin.

Joey n'en croyait pas ses yeux. Un homme mûr qui avait l'air d'un gamin de douze ans surpris dans la salle de bains avec un *National Geographic*. Un type qui avait bâti un empire, deux empires... riche comme Crésus... et il fait dans son froc parce que sa femme va peut-être découvrir qu'il était allé brouter une herbe plus verte...

— Alors ? insista-t-il.

— Peut-être, répondit Jack.

— Peut-être, répéta Joey. Ben, dis à Candy d'acheter son silence.

— Ce n'est pas aussi simple que ça.

Joey découpa un morceau de steak, le mastiqua posément puis dit :

— Bien sûr que si. Si La Glacière te croit, pas de problème. Si La Glacière *la* croit, pas de problème non plus. Tu la prends entre quatre-z-yeux et tu lui dis de fermer sa gueule. Ce que tu fais ailleurs que chez toi, ça la regarde pas. Tu lui dis qu'elle a fait une bonne affaire – beaucoup de fric, des fringues de luxe, des beaux meubles – et que si elle veut que ça dure, elle a intérêt à se tenir à carreau. Et si elle veut pas comprendre, tu lui expliques la même chose à coups de ceinturon. Dans un cas comme dans l'autre, tu la renverses sur le lit et tu fais ce que t'as à faire. Sois un homme, Jack.

— Tu ferais ça, toi, hein ? demanda Jack, sarcastique.

Ils s'interrompirent pour suivre des yeux une jolie brune qui passait à côté de leur table.

— Un homme doit mettre sa femme au pas, dit Joey. Et sa maîtresse, pareil. Comme ça, sa femme ne se sent pas humiliée.

Jack Landis en avait assez entendu. Il n'était pas un petit propriétaire de restau à qui on pouvait refourguer de force des machines à sous. Il était Jack Hood Landis, la moitié de la ville lui appartenait et il suffisait qu'il passe un coup de fil pour que les Rangers lui flanquent une dégelée, à ce Capone aux petits pieds. Sauf qu'il serait bien en peine de justifier sa relation avec Joey con Carne.

— Il y a un hic, Joey, dit-il. Je ne demanderais pas mieux que de prendre ma femme « entre quatre-z-yeux » et de lui expliquer « à coups de ceinturon », seulement je ne sais pas où elle est !

Joey Foglio le dévisagea.

— T'arrêtes pas de paumer tes gonzzesses, Jack. Tu devrais faire brûler un cierge à saint Antoine.

— Ma femme n'est pas une grosse dondon avec huit marmots, de la moustache, qui blanchit de l'argent dans une pseudo-pizzeria, dit Jack. C'est une directrice de société. Si la colère la prend et qu'elle décide de demander le divorce, elle emporte avec elle la moitié du magot. Peut-être davantage.

Hé, minute, songea Joey, mais c'est de mon fric qu'il parle, là.

— Je crois qu'il faut changer de plan, décréta Joey.

— Fais en sorte qu'il marche cette fois, aboya Jack en se levant pour partir.

— T'inquiète pas pour ça, Jack. T'inquiète pas pour ça.

Et ta vanne à propos de ma femme va te coûter cher, très cher, « cracker » de mes deux.

Exit Landis.

— Harold, fit Joey, joue du bigo et essaie de savoir ce qui se passe.

Joey tourna le regard vers la passerelle où une autre minette marchait en roulant du cul devant un petit manchot qui la matait lui aussi.

Joey découpa un autre morceau de steak en se demandant s'il devait partir en chasse de la blonde ou de la brune.

Karen s'assit sur le bord du lit à côté de Neal.

— Excuse-moi, dit-elle. J'ai fait ce que j'ai pu.

— Tu n'as pas à t'excuser, dit Neal. Tu t'en es bien tirée. C'est moi qui me suis planté. Je croyais mener Walter Withers en bateau mais c'est lui qui tenait la barre.

Et on peut dire qu'il m'a mené dans le grand large, songea Neal.

— De toute façon, poursuivit-il, on dirait que les choses vont s'arranger d'elles-mêmes.

Il désigna la cuisine où Polly et Candy, assises à table, étaient en pleine conversation.

— Elle a quitté son mari tu sais, dit Karen. Elle a demandé à... comment il s'appelle déjà...

— Charles ?

Il aurait préféré que Karen empêche Candy de congédier le vieux Charles et son sbire. Il aurait bien aimé lui poser quelques questions – entre autres, comment ils avaient fait pour placer le micro dans le porte-documents de Hathaway et ce qu'ils avaient entendu d'autre dans le bureau de Kitteredge. Ça aurait été un bon truc à balancer à la gueule de Levine quand il l'appellerait pour lui annoncer que le boulot était pratiquement terminé.

— ... oui, à Charles, de téléphoner à son mari pour lui dire qu'ils avaient retrouvé Polly, mais sans préciser où.

— Qu'est-ce qu'elle compte faire maintenant ?

— Elle ne sait pas. Je lui ai proposé de rester un moment ici.

Sympa ça. *Quoi ? !*

— Ici ?

— Le temps qu'elle se décide, précisa Karen. Enfin, ça ne sert plus à rien de fuir maintenant, non ? Candy ne veut pas plus que nous que les gens sachent où se trouve Polly. De plus, elles ont des choses à tirer au clair.

— Alors, vous êtes parties pour une nuit blanche ? Tu veux que je ressorte vous chercher du pop-corn, de quoi vous faire des milk-shake au caramel chaud, ou de quoi vous vernir les ongles jusqu'à l'aube ? Je vais te dire, Karen, je pense qu'elles ont tiré les choses on ne peut plus au clair quand M^{me} Landis a traité Polly de sale pute et que Polly a émis l'opinion que Candy était, je cite, « une cosse-couilles mal baiséeeuh ».

— C'était la métaphore féminine d'une bagarre, expliqua Karen.

Elle sont passées au stade de la discussion.

— Et elles discutent de quoi ?

— Oh, j'en sais trop rien, Neal. Pour commencer, moi à sa place, je chercherais à savoir si l'homme avec qui je suis mariée depuis vingt et quelques années est un violeur.

— Ou un père.

— Oh ! zut, j'avais oublié.

— Tu avais oublié ? Comment est-ce possible ?

— Ben, tu sais il y a eu un peu d'agitation ici.

Candy Landis apparut dans l'embrasement de la porte. Elle semblait fatiguée, battue – plus rien à voir avec la super épouse qu'elle était à la télévision.

— Si votre invitation tient toujours, dit-elle d'une petite voix, j'accepterais avec plaisir.

— Si un clic-clac ne vous fait pas peur, lui répondit Karen.

Candy acquiesça en restant parfaitement immobile sur le seuil de la chambre.

— Je crois que je viens de vivre la journée la plus noire de ma vie, dit-elle au bout d'un moment.

Karen lui tendit les bras et Candy s'y réfugia et éclata en sanglots. Karen la berça tendrement sous les yeux de Neal qui, paralysé par cet étalage d'émotions féminines, se sentait aussi déplacé qu'une côte de porc à une barmitzva.

Quand Polly fit son entrée, les sanglots s'étaient mués en reniflements.

— Hé, tout le monde, devinez quaaaaeuh ? brailla-t-elle. Je vais avoir un bébéeeuuh !

Candy éclata derechef en sanglots.

— Un bébé ! s'exclama Karen qui se mit à pleurer elle aussi.

Laissant les trois pleureuses à leurs embrassades, Neal s'éclipa dans la salle de bains et vomit. Et aucune d'elles ne fit attention à lui quand il fila chez Brogan.

*

Graham s'adossa au mur de briques peintes.

— Je te dis que je suis en train de regarder sa sale gueule, dit-il dans le combiné.

Il regarda à l'autre bout de la salle bondée du Lone Star Café où Joey con Carne et son Monsieur Muscles étaient attablés et essayaient de brancher une blonde toute en jambes, genre cowgirl des villes, et sa copine rouquine.

— Et tu es sûr que c'est lui, fit Ed.

— C'est le type que j'ai vu descendre de la limousine. Et si c'est pas Joey con Carne, c'est qu'il a un frère jumeau.

— Et tu l'as vu parler avec Jack Landis, souffla Ed.

— Si tu comptes me faire répéter tout ce que je t'ai déjà dit, on n'est pas sortis de l'auberge.

Faut voir, songea Ed. Il avait passé toute la nuit à éplucher le rapport du comptable, et c'était pas joli joli.

— Si je dois passer à la vitesse supérieure, dit Ed, il faut que je sois sûr.

— Tu veux une identification certifiée conforme ? demanda Graham un brin irrité.

— Affirmatif, confirma Ed.

— C'est comme si c'était fait, dit Graham.

Il raccrocha et joua des coudes pour traverser la salle, esquivant les bottes des cowboys et passant sous leurs chapeaux. Une fois au bar, il commanda une bière et balaya la salle du regard.

Ce troquet n'avait rien d'un repaire pour voyous. Les nombreux clients étaient jeunes et aisés. Ils portaient des vêtements en jean neufs qui n'avaient pas été délavés par des journées de dur labeur en plein cagnard. C'étaient des fringues craignos, de la surface mate de leurs chapeaux qu'ils portaient vissés sur le crâne jusqu'à la pointe cirée de leurs bottes.

Le juke-box martelait un paso-doble sauce texane de sorte que Graham avait du mal à entendre quoi que ce soit, mais il avait bien l'impression que le baratin de Joey commençait à faire de l'effet sur la blonde. En tout cas elle le trouvait drôle – penchée vers lui, elle l'écoutait attentivement et riait aux éclats. Joey, l'air suffisant et sûr de lui, faisait de grands moulinets avec son bras gauche et avait posé sa main droite sur l'avant-bras de la fille.

Graham dénicha une chaise inoccupée et la tira jusqu'à la table de Foglio.

— Permettez ?

Le quatuor le considéra d'un air un peu surpris, mais ils avaient tout juste assez bu pour jouer le jeu.

Joey, après s'être assuré que la blonde l'écoutait, lança :

— Je connaissais Dormeur, Simplet et Atchoum mais je ne savais pas qu'il y en avait un qui s'appelait Manchot. Hé, j'ai pas mal de potes à Vegas, si tu veux, je peux te faire embaucher comme machine à sous.

Harold et la blonde éclatèrent de rire. La rouquine eut l'air un peu gênée et Foglio très fier de lui.

— J'en ai une bonne à vous raconter, dit Graham.

— Hé, on s'est trouvé notre bouffon du roi ! beugla Foglio. Manchot le Clown ! Hé, mes belles vous avez envie que Manchot le

Clown nous raconte une histoire ?

Graham sourit aux deux jeunes femmes et s'assit. Il se pencha par-dessus la table et attendit que le silence se fasse. Les quatre fêtards échangèrent des regards et des sourires, se mirent à rire, puis Foglio, de ses grosses paluches, adressa à Graham un geste d'encouragement.

— Il était une fois, commença Graham sous les gloussements des femmes, dans une ville très, très loin d'ici, un jeune homme qui s'appelait...

Il regarda Foglio.

— ... Joey, acheva-t-il.

Re-éclats de rire général.

— Comment tu sais ça toi ? demanda Foglio, gonflé d'orgueil.

Graham éluda la question d'un hochement de tête et poursuivit :

— Or donc, Joey était jeune, mais il était pauvre. Très pauvre. Il habitait dans un petit appartement avec sa vieille maman et son vieux papa et la vie était très, très dure pour lui. Mais Joey avait de la suite dans les idées, des épaules larges, des reins solides, des muscles en acier et il était bien décidé à améliorer son lot quotidien.

Graham fit une pause pour boire une gorgée de bière. Il remarqua que les gens assis à la table voisine avaient cessé de parler pour écouter leur conversation.

— Alors Joey est allé voir le roi, reprit Graham.

— Y avait un roi dans cette ville ? s'enquit la blonde.

— Il y en a un dans toutes les villes, trésor, lui répondit Graham. Et dans cette ville-là, le roi se nommait... Alberto I^{er}.

Graham remarqua que Joey souriait toujours mais que son regard s'était durci.

Graham haussa le ton pour être sûr de se faire entendre des tables voisines et reprit :

— Et Joey dit au roi Alberto I^{er} : « Votre Majesté, je suis un pauvre jeune homme avec une pauvre vieille maman et un pauvre vieux papa, mais avec des épaules larges, des reins solides des muscles en acier et je suis prêt à travailler très dur pour améliorer mon lot quotidien. Puis-je entrer à votre service ? » Et le roi a répondu : « Joey... je connais ta pauvre vieille maman et ton pauvre vieux papa, et je sais qu'ils sont pauvres et honnêtes. Que peux-tu faire pour me servir ? » Et Joey lui répondit : « Je peux faire le tour de votre royaume, Majesté, et collecter vos impôts », car toutes les échoppes de cette ville devaient payer tribut au roi.

Graham sourit à Foglio qui, à présent, avait l'air beaucoup moins fêtard.

— Et ensuite qu'est-ce qui s'est passé ? voulut savoir la rouquine.

— Alors Joey s'est mis à collecter les impôts pour le roi, dit Graham. Pour cela, il faisait la tournée des échoppes et tout allait pour

le mieux dans le meilleur des mondes jusqu'au jour où...

— Où quoi ? demanda Harold.

— Jusqu'au jour où Joey est allé réclamer l'impôt à un vieux marchand de quatre-saisons.

Foglio devint blanc comme un linge.

— Hé, Manchot le Clown, t'as intérêt à ce que ton histoire soit drôle, dit-il.

Graham leva la main pour demander le silence. Il avait mis le public dans sa poche maintenant.

— Quand Joey a demandé de l'argent au marchand de quatre-saisons, le vieil homme lui a dit non. Joey lui a demandé une nouvelle fois, et une nouvelle fois le vieil homme lui a dit non. Joey était très, très en colère car il savait qu'il risquait de ne plus être au service du roi. Alors il a exigé l'argent... et le vieil homme lui a dit : « Rien ne m'oblige à payer tribut au roi. » Alors là, Joey a vu rouge. Il s'est dit qu'il devait donner une leçon au vieil homme, pour l'exemple. Alors Joey, avec ses épaules larges, ses reins solides et ses muscles en acier a renversé la voiture à bras du marchand. Puis il a ramassé les cagettes une à une et a balancé les légumes dans la rue qui s'appelait... Sullivan Street.

— La ferme, Manchot, dit Foglio entre ses dents.

— Chut, fit la blonde, en donnant un petit coup sur le bras de Foglio.

— Entre-temps une foule importante s'était massée, reprit Graham. Les gens étaient choqués par ce qu'ils voyaient, mais Joey, très fier, a crié : « C'est ce qui arrivera à tous ceux qui refuseront de payer tribut au roi ! » Et puis... venant de nulle part... le roi Alberto I^{er} en personne est apparu dans Sullivan Street. Il avait l'air furax. « C'est toi qui as fait ça, Joey ? » a demandé le roi. « Oui, votre Majesté, c'est moi ! »

— Fin de l'histoire, interrompit Foglio entre ses dents.

Graham fit non de la tête.

— Alors, très lentement, le roi s'est avancé vers Joey et lui a dit : « Joey, ce vieil homme est mon oncle ! Et mon oncle ne paie aucun tribut. Alors si tu veux rester à mon service et garder ta tête sur tes larges épaules, tu vas ramasser tous les légumes que tu as jetés, et le prix de ceux qui seront abîmés sera retenu sur ton salaire. »

— Ben dis donc ! dit la blonde.

— Bien fait pour lui, ajouta la rouquine.

— Ce n'est pas tout, poursuivit Graham. La foule se moquait de Joey. Sa pauvre vieille maman et son pauvre vieux papa étaient là, eux aussi, couverts de honte. Ensuite, juste au moment où Joey se disait que ça ne pouvait pas être pire, le roi a dit : « Joey, puisque gaspiller de la nourriture est un péché, tu mangeras tous les légumes

détruits par ta bêtise. » Or là, gisant dans le caniveau plein de boue, de fange et d'immondices, il y avait tout un tas de haricots rouges que Joey avait écrasés. Et la foule hilare regarda, tout en se moquant de lui, Joey s'agenouiller dans la rue sale, ramasser une poignée de haricots pleins de boue et commencer à les manger.

— Beurk, dit la blonde.

— Et dès cet instant, tous les gens du royaume l'ont surnommé Joey con Carne, à cause des haricots rouges que le roi l'avait forcé à manger.

Toute l'assistance éclata de rire.

— Fumier ! gueula Joey en se jetant sur Graham.

Graham recula sa chaise et se leva. Les doigts de Joey effleurèrent le col de sa chemise.

— Fin de l'histoire, précisa Graham.

Joey empoigna le plateau de la table et la renversa. Les femmes poussèrent des cris et les verres se fracassèrent par terre.

— Fais gaffe, Joey, l'avertit Graham en reculant d'un pas, sinon Alberto Annunzio va te faire laper tout ça.

Joey s'élança vers lui mais Harold le retint.

— Salaud ! hurla Joey. Je vais te buter, petit con ! Je vais te couper l'autre bras à la hache !

— Pour le manger ? demanda Graham.

Tandis que Joey essayait d'échapper à Harold, la jeune blonde dit :

— Attends une minute. Parce que... Joey con Carne, c'est *toi* ?

Le rire cruel des femmes fit repartir Joey con Carne de plus belle. Les clients du bar observaient le catch entre Harold et Joey qui se roulaient par terre. Joey lançait des coups de pied et gueulait comme une bête enragée.

— J'sais pas qui tu es, résidu de capote, hurla-t-il, mais si je t'attrape, je vais te tuer à petit feu ! Je te retrouverai, fumier ! Et je t'enterrerai vivant ! Tu sais pas à qui tu te frottes...

Joe Graham sourit et quitta le bar à reculons. Une fois dans la rue, il passa devant l'Alamo pour arriver à la station de taxis où les jurons étouffés de Joey lui parvenaient encore. Il sauta dans un taxi, regagna son hôtel, monta dans sa chambre et appela Levine.

— Pas de doute, Ed, dit-il. C'est lui.

Karen décrocha le téléphone.

— Centre Hawley pour Femmes en détresse, Karen Hawley, j'écoute.

Long silence à l'autre bout de la ligne.

Puis :

— Tu as bu, Karen ? demanda Graham.

— Mouais.

— Je peux parler à Neal ?

— Tu pourrais s'il était là, mais il n'y est pas... là. Je peux prendre un message ?

Autre silence durant lequel Graham se demanda s'il devait lui dire quelque chose et quoi. Ce n'était pas parce que Joey con Carne traficotait avec Jack Landis qu'il y avait obligatoirement du danger, et il ne voulait pas inquiéter Karen.

— Ouais, demande-lui de nous rappeler, O.K. ? fit-il.

— Sans raison particulière, je suppose.

— Comment ça se passe ? Tout est O.K. ?

— Ouais..., dit Karen, ne sachant trop ce qu'elle devait dire à Graham.

Elle estimait qu'il valait mieux que ce soit Neal qui lui annonce les détails, comme le fait que Candy Landis était assise à la table de la cuisine en train de partager une pizza surgelée avec Polly Paget tout en discutant du choix du prénom du bébé.

— Tout baigne, dit-elle.

— Comment va notre amie ?

— Elle a du retard.

— Hein ?

— Elle a la pêche, je veux dire. Notre amie a la pêche.

— Hé, Karen, vas-y mollo avec la bouteille, O.K. ?

— Tu l'as dit.

— Tâche que Neal nous appelle, répéta Graham. Sur-le-champ.

— Le champ.

— Bonne nuit.

— Toi pareil.

Karen raccrocha.

— C'était quieeeeeuuuh ? demanda Polly.

— Le père de Neal, lui répondit Karen. Qui lui sert aussi de mère, de grand-père, de meilleur ami, de prof et de patron.

— C'était un appel conférence ? dit Candy en se servant un autre verre de vin blanc – son cinquième, à savoir l'équivalent de six mois de sa consommation habituelle d'alcool. Tu avais l'air un peu pompette au téléphone. Je crois qu'à partir de maintenant, il vaudrait mieux que ce soit Polly qui réponde étant donné qu'elle ne peut pas boire. On peut tout à fait la nommer notre porte-parole.

— Les vrais amies ne laissent pas leurs amies parler quand elles ont bu, approuva Karen.

— I'reste pu d'pizzaeeuuh ?

*

Neal avait bu la moitié de sa première bière chez Brogan quand Walter Withers entra en titubant. Son costume chiffonné était couvert de poussière et sa chemise blanche maculée de sueur. Dans sa main, son attaché-case avait l'air de peser une tonne. De plus, il était ivre.

Mais son nœud de cravate est toujours en place, remarqua Neal avec un mélange d'admiration et de dédain.

Withers avança vers Neal à pas traînants, les yeux plissés en meurtrières. Arrivé à quelques centimètres de Neal, il lui lança :

— C'est un coup bien bas que tu m'as fait là, Neal. J'ai dû marcher des kilomètres avant d'être pris en stop.

Neal, pivota sur son tabouret pour faire face à Withers.

— Vous avez marché !

— Déçu ?

— Votre pote Charles n'est pas venu vous chercher ?

— Quel Charles ?

— Arrêtez votre cinéma, dit Neal. Mission accomplie pour vous. Votre client est à côté de Polly en ce moment même.

Withers se hissa sur le tabouret, un mouvement que ses muscles endoloris auraient dû rendre plus difficile s'il n'avait fait ça toute sa vie.

— Ça m'étonnerait, dit-il.

Il avait du mal à imaginer Ron Scarpelli mettant les pieds dans ce trou perdu, et de toute façon, il n'avait pas dit à ce voyeur vicieux où il était. À moins que...

— Puisque je vous le dis, Walter, reprit Neal. Candy Landis est en train de faire amie-amie avec Polly. Félicitations. Vous m'avez eu, O.K. ?

Aussi gratifiant que cela puisse être, mon garçon, bien que je décèle un soupçon de rancœur dans ta voix, songea Withers, l'allitérativement nommée Candice Landis n'est pas ma cliente. Cela dit, si tu veux absolument le croire, il se pourrait bien que j'y trouve

quelques petits avantages...

— L'expérience, mon garçon, voilà tout, dit Walter. Permits-moi de te dédommager en t'offrant un verre.

— J'en ai déjà un, répondit Neal en avalant une gorgée de bière en guise de preuve.

— En ce cas, permits-moi de te dédommager en m'offrant un verre. Un whisky, s'il vous plaît !

Brogan en versa une dose dans un verre qu'il posa, ainsi que les clefs de voiture de Withers, sur le bar. Walt prit le verre.

— Vous pouvez me dire où est allé le Témoin de Jéhovah ? demanda Neal.

Aurais-je eu ce trou de mémoire tant redouté par les grands buveurs ? se demanda Withers. Apparemment, je suis passé à côté d'une Candy Landis et d'un Témoin de Jéhovah – au minimum.

— Peut-être dans le programme de protection des Témoins de Jéhovah, suggéra Withers. C'est important ?

— Je suppose que non. Alors, qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

— Eh bien, dit Withers, maintenant que Chuck m'a, me semble-t-il, abandonné, je suppose que je vais essayer de trouver une chambre et que je repartirai pour Reno demain matin. À moins, bien sûr, que tu ne préfères m'héberger pour la nuit ?

Je préférerais te faire subir le supplice du pal, songea Neal.

— Pourquoi ne rentrez-vous pas à Reno ce soir même ? Les hôtels sont mieux là-bas.

— Je suis un peu fatigué, mon garçon, répondit Withers.

Il vida son verre et ajouta :

— C'est à cause de tout cet exercice, je suppose.

— Il y a un motel juste en face.

— Oui, je crois que je vais boire un dernier verre et que j'irai me coucher.

Il bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

Neal ne croyait ni au dernier verre ni au bâillement, ni à rien de tout ce qu'il avait dit. Il n'y avait absolument aucune raison que Walter Withers parcoure à pied ne serait-ce qu'un kilomètre s'il pensait avoir réussi sa mission – et il aurait fait une entrée fier comme Artaban et non furax. Et surtout, il ne traînerait pas dans un bar avec son adversaire – il aurait pris ses clefs de voiture et quitté la ville sans demander son reste.

— Ouvrez votre attaché-case, lui ordonna Neal.

— Je suis sûr que tu voulais dire « Verriez-vous un inconvénient à ouvrir votre attaché-case, s'il vous plaît ? » dit Withers. Quelle que soit la formulation, la réponse est non.

— Je ne voulais pas dire autre chose que ce que j'ai dit. Quand je

voudrai recevoir une leçon de savoir-vivre, j'écirai à Miss Bonnes Manières. Bon, maintenant vous ouvrez votre attaché-case et vous me montrez ce qu'il y a à l'intérieur.

Withers ignora Neal et se tourna vers Brogan.

— Puis-je avoir un autre verre, mon brave ?

— J'suis pas vot'brave, grommela Brogan.

Le grondement de Brejnev prit le relais de la voix de son maître.

— Et j'vous sers pas d'aut'verre. J'ai pas envie d'avoir un procès au cul quand vous emplafonnerez une bagnole.

Il posa sa grosse paluche sur les clefs de voiture.

— Je n'ai pas l'habitude que des barmen soient impertinents avec moi, dit Withers.

— Ouvrez l'attaché-case, monsieur Withers, dit Neal.

Withers glissa au bas de son tabouret, ramassa son attaché-case et se dressa de toute sa hauteur, titubant.

— Va au diable, mon garçon, dit-il. Et vous, mon brave, vous lui servirez de guide. On ne m'a jamais traité de façon aussi cavalière. Vous pouvez noter sur vos tablettes que vous aurez tous les deux des nouvelles de mon avocat, du cabinet... heu... Howard, Fine & Shep... une expérience dont vous vous passeriez bien, je vous assure...

Neal sauta de son tabouret et rattrapa Withers avant qu'il ne s'écroule par terre.

— Il en tient une bonne, fit Brogan.

— Par mes soins, dit Neal.

Il coucha doucement Withers, inconscient, sur le sol, lui prit l'attaché-case des mains et le posa sur le comptoir.

— Si les forfaits te donnent des palpitations, il vaut peut-être mieux que tu ne regardes pas, dit-il à Brogan.

L'une des qualités appréciables du métal, songea Neal, c'est qu'au bout d'un moment, il obéit au toucher. Quand le propriétaire a refait la même combinaison des centaines de fois, les chiffres réagissent au simple contact et vont d'eux-mêmes se positionner sur la bonne combinaison. À moins, bien sûr, que le propriétaire n'en change tous les quinze jours – ce qui, apparemment, était le cas de Walter Withers car les chiffres refusèrent de coopérer.

— Impressionnant, marmonna Brogan en tendant un tournevis à Neal.

— Merci, répondit Neal.

Rien ne valait une victime dans le coaltar : tout le temps qu'il faut et pas besoin de travailler dans la clandestinité. Il appréciait également le fait que Joe Graham ne soit pas là pour l'observer et lui servir des remarques sarcastiques. Il força la serrure avec la précision chirurgicale d'un boucher dans un abattoir.

— Putain de bordel de merde en barre, commenta Brogan.

— J'allais le dire, fit Neal.

L'attaché-case était bourré de billets verts. Dans le milieu, personne n'utiliserait autant de vraies coupures comme appât. Neal en conclut que l'histoire de Withers au sujet de la revue porno devait être vraie, du moins aussi vraie qu'une version pouvait l'être dans une arnaque pareille.

— J'te poserais pas de questions, dit Brogan.

— Merci, répondit Neal. Si tu m'aides à le relever, je pense que je vais pouvoir le porter de l'autre côté de la rue. Laisse ses clefs sur le comptoir. Il les récupérera demain matin.

Brogan fit le tour du bar et aida Neal à hisser Withers sur ses épaules comme un pompier.

— Et qu'est-ce qu'on fait s'il revient cette nuit ? demanda Brogan.

— Ça m'étonnerait qu'il reprenne ses esprits de sitôt, mais s'il se repointe ici, descends-le.

— J'ai encore jamais tiré sur un homme en costard-cravate, fit Brogan pendant que Neal sortait du bar à pas chancelants.

Neal traversa la rue et gagna le motel. Il savait que la porte du mobile-home qui faisait office de réception ne serait pas fermée à clef. Il entra, cala Withers contre le mur, plongea la main dans une boîte de conserve Maxwell House posée sur une étagère en bois et en sortit une clef. Il sortit un billet de vingt dollars de son portefeuille et le mit dans la boîte. Il hissa Withers sur son épaule, traversa le parking gravillonné, pénétra dans la chambre numéro quatre et laissa tomber le vieux privé sur le lit. Puis il lui desserra la cravate et lui retira son veston.

Withers se mit à ronfler.

Neal en profita pour fouiller sa veste. Son portefeuille contenait quelques billets de valeurs diverses, son permis de conduire et une carte American Express. Il trouva, glissés sous les billets, quelques bouts de papier sur lesquels étaient écrits des noms et des numéros de téléphone... Ron Scarpelli... Sammy Black... et une certaine Gloria dont le numéro était identique à celui de Karen et lui.

Neal remit le portefeuille en place et suspendit le veston à un cintre.

Il trouva un bloc-notes près du téléphone et écrivit : « Walter, je vous souhaite un réveil joyeux. J'ai gardé votre attaché-case par sécurité – la vôtre et la nôtre. Je suppose que vous savez à qui téléphoner. Si vous passez d'autres coups de fil, vous pouvez dire adieu à votre fric. »

Il posa le mot sur l'oreiller.

Heures Sup se réveilla et, pendant quelques secondes, il ne sut plus où il était. Puis il se souvint avoir garé la voiture sur un chemin de terre à l'orée de la ville, histoire de piquer un somme. Il avait eu besoin de sommeil pour avoir l'esprit assez clair pour réfléchir.

Point numéro un : personne au lieu-cible ne l'avait vu, donc il n'était pas repéré.

Point numéro deux : il est possible qu'ils aient vu la voiture, donc danger. Il allait devoir se procurer un autre véhicule.

Point numéro trois : une question, une dangereuse inconnue. Qui étaient les gens arrivés derrière lui ? Étaient-ils encore dans la maison ? La cible s'y trouvait-elle encore ?

Le terrain a bougé, songea Heures Sup. Le brouillard s'est levé sur le champ de bataille. La stratégie à adopter n'est pas claire.

Alors, que faire ? La solution la plus prudente serait de retirer ses billes, de trouver une nouvelle zone opérationnelle et de contacter le client. Avantage : sécurité. Inconvénient : aveu d'échec. Réputation entachée. Et nouveau contact avec client. Autrement dit : risque de localisation au cas où sa ligne téléphonique serait sur écoute.

Une de ses lois fondamentales était de réduire au minimum les contacts avec le client ; de ne le joindre que lorsque c'était indispensable.

Question : est-ce indispensable ?

Traitement des données : tu es dans une petite ville perdue où les inconnus sont vite repérés. La cible a peut-être conscience qu'il y a danger.

Question : où est passé cet imbécile de détective privé, l'écran malgré lui ?

Traitement des données bis : la cible pense peut-être à tort que le risque a été déjoué. Il fait nuit. L'approche de la zone-cible potentielle est simple et sans risque. La fuite présente peu de problèmes – avec nouveau véhicule.

Traitement des données ter : situation pas limpide mais pas bloquée non plus.

Décision : malgré désavantages certains, le gain global – à condition d'avoir une autre voiture – suggère une tentative.

Il remonta en voiture et repartit en direction de la ville.

Pour autant qu'il s'en souvienne, Neal n'avait jamais pris d'acide.

Mais en arrivant chez lui, il commença à avoir de sérieux doutes car le spectacle qui s'offrait à sa vue était digne de ce qu'il avait entendu dire d'un trip au L.S.D.

Sa première hallucination psychédélique fut une version déformée de Candy Landis assise dans la cuisine. Elle n'était plus sagement coiffée, mais avait une tête pleine de cheveux, des cheveux partout, des cheveux crêpés à une hauteur vertigineuse en une forêt or aux branches enduites de laque et de gel.

Neal la regarda de plus près pour voir s'il pouvait reconnaître le visage de M^{me} Landis sous le mascara, le rouge, le fond de teint et la matière bleu électrique, quasi phosphorescente, qui scintillait sur ses paupières.

Ah ! ouais, pensa-t-il, c'est bien elle là-dessous. C'est bien sa bouche sous le glacié fuschia, ses lèvres au contour rehaussé par un trait de crayon marron. Ce sont bien ses doigts rallongés par de faux ongles écarlates, aussi pointus que des talons aiguille.

Neal ne put empêcher son regard d'errer vers le bas, attiré par la force magnétique du soutien-gorge en dentelle noire visible sous un des chemisiers en soie rouge de Polly. Disparu le corsage blanc au col fermé par un nœud des plus stricts. Les trois premiers boutons du chemisier rose étaient défaits, révélant le soutien-gorge qui accomplissait sa fonction structurelle d'avantager – quel était le terme, déjà ? – la « naissance des seins ». Ouais, c'est ça, et la naissance des seins de M^{me} Landis révélait des grains de beauté qui adoucissaient sa personne, lui donnaient une certaine vulnérabilité.

— 'rrête de mater et dis-nous s'que t'en penseuuuh, lui dit Polly.

Neal leva les yeux vers elle et se dit qu'il devait être en train de péter les plombs, car voilà qu'il avait une autre hallucination, et celle-ci était encore plus dingue que la première. Polly Paget – du moins, il supposait que ce devait être elle – était debout derrière M^{me} Landis, un peigne dans les cheveux de cette dernière, essayant apparemment de rehausser encore son casque capillaire. Sauf que cette Polly-là... Non, ce ne pouvait pas être elle, car les cheveux de cette femme avaient été lavés, aplatis à coups de brosse et coupés au carré. Elle avait une raie sur le côté et une courte frange sur le front.

Et cette femme portait un maquillage si discret qu'on le devinait à peine. Neal pouvait enfin voir ses yeux – qui étaient encore plus sexy

sans le peinturlurage. Et elle portait une de ses chemises en jean sur un jean. On aurait dit une Jeanne d'Arc moderne et sexy.

— Quaeuuuh ? ! fit Polly en rougissant.

Elle pensait qu'elle était bien, mais n'en était pas encore sûre.

Elle piqua un fard et Neal se rendit compte qu'il la fixait.

Son regard fit le tour de la table et s'arrêta sur Karen qui avait les mains plongées jusqu'aux coudes dans une boîte de cinq cents grammes de glace Häagen-Dazs au chocolat. Elle prit une bombe de crème chantilly, en répandit sur la glace et y plongea sa cuillère.

— Tu en veux ? demanda-t-elle à Neal.

Il remarqua les ciseaux posés sur la table.

— À quoi vous jouez ? fit-il.

— Oh, à des jeux de filles, lui répondit Karen.

— On a décidé qu'le prochain mari d'Candy, ben il la tromperait pos avec une pin-upeeuuuh.

— Il aura sa pin-up à domicile, précisa Candy en prenant la pose.

Elle est complètement bourrée, songea Neal.

— Et tu renonces à vivre dans le monde de la sexocratie, je suppose ? demanda Neal à Polly.

— 'lors, quès t'en penseeuuh ?

Elle redressa le menton et, en détachant bien les syllabes, répéta :

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en reste sans voix, dit Neal.

— Ben, on devrait faire ça plus souvent-eeuuuh.

— Je pense que tu es super, dit Neal.

Polly fit une révérence.

— Oh, recommençons pour lui, dit Karen.

Recommencer quoi ? se demanda Neal.

— Quoi ? demanda Polly.

Neal nota au passage le « quoi » au lieu du traditionnel « quoeuuuh ».

— Ce qu'on a répété, dit Karen.

Elle se leva, s'approcha de Polly et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Après les gloussements de circonstance, Polly se lança.

— En Espagne, c'est en pagne qu'on boit le champagne, prononça-t-elle.

— Je crois qu'elle le « tien-eeuuuh », fit Candy.

— En Espagne, c'est en pagne qu'on boit le champagne, claironna Polly.

— Mon Dieu, elle le tient ! cria Candy.

— Bon, on recommence, fit Karen. Comment boit-on le champagne en Espagne ?

— En pagne ! En pagne !

— Et où boit-on le champagne en pagne ?

— En Espagne ! En Espagne !

Neal laissa le trio chanter et danser dans la cuisine et battit en retraite dans la chambre. Il glissa l'attaché-case sous le lit, puis passa dans la salle de bains pour se brosser les dents. Quelques minutes plus tard, il se laissait tomber sur le matelas, bien décidé à dormir. Il tenait à avoir les idées claires au matin afin de trouver la réponse à certaines questions. Qui était Gloria et pourquoi avait-elle leur numéro de téléphone ? Et que faire de Walter Withers ?

*

Heures Sup repéra la bagnole de Withers garée devant chez Brogan. Pas étonnant, songea-t-il. Engagez un privé alcool, et voilà ce qui arrive. Il prit note mentalement de dire au client de lui fournir un privé-écran sobre, la prochaine fois.

Mais cela lui donna une idée.

Il se gara un peu plus bas dans la rue et remonta à pied vers le saloon. Troquer son véhicule contre celui d'un poivrot tel que Withers devrait être une opération simple comme bonjour et valait la peine de prendre le risque mineur de s'exposer dans un bar obscur. Et la perspective de mettre une accusation de meurtre sur le dos de Withers était trop amusante pour la laisser passer.

Il entra dans le bar.

Mais n'y trouva pas Withers. La salle était déserte à part un mec crasseux qui ronflait dans une bergère décrépite et un molosse qui ronflait à ses pieds.

Ce que je ne ferais pas pour un client, songea Heures Sup, en rêvant à une plage idyllique et ensoleillée des Caraïbes. Il repoussa cette idée et repéra le jeu de clefs posé sur les genoux du dégoûtant personnage.

La vertu est toujours récompensée, songea-t-il.

Il se pencha par-dessus le bar et vit le logo Hertz sur le porte-clefs en plastique.

Problème : il me faut un nouveau véhicule.

Solution possible : les clefs scintillent devant mes yeux.

Question : puis-je les prendre sans réveiller ce spécimen de la lie de l'humanité ? Et son clebs ?

Réponse : je suis un professionnel.

Il écouta la respiration du Bibendum sur sa chaise électrique suburbaine. Le sommeil profond de cet individu était sans doute dû à une ingestion d'alcool. Heures Sup porta son attention sur le résultat douteux du croisement de races canines. Le chien est dans le cirage, en conclut Heures Sup, sinon il se serait réveillé quand je suis entré.

Alors, une de ces deux bêtes – mais laquelle, de l'homme et du chien – lâcha une flatuosité nauséabonde qui l'obligea à se décider. Il fallait partir. Avec ou sans les clefs, telle était la question.

Heures Sup s'approcha de l'homme endormi et tendit le bras vers la droite pour s'emparer des clefs.

Brejnev avait posé le museau dans l'entrejambe de Brogan en maintes occasions. La tiédeur de ce nid douillet entre les grosses cuisses de son maître dégageait un festival d'odeurs capiteuses, et le toutou était bien placé pour comprendre qu'il soit attirant. Mais de là à laisser un étranger s'en approcher !

— Ah, le bâtard ! hurla Heures Sup avec un à-propos sans doute involontaire tandis que le gros chien noir lui bondissait dessus et refermait ses mâchoires sur son poignet.

D'abord, Brogan pensa que les grondements et les cris qu'il entendait faisaient partie d'un rêve agréable, puis il ouvrit les yeux et vit Brejnev en train de plaquer un intrus à terre et d'essayer de trouver le moyen de le prendre à la gorge, une prise plus gratifiante que le poignet.

Heures Sup réussit à libérer son bras des mâchoires du chien et se protégea la gorge. Ça lui sauvait provisoirement la vie, mais ça ne l'aidait pas à sortir son revolver de son holster.

— Faites quelque chose ! dit-il d'une voix cassée.

Brogan s'empara de sa carabine mais ne put trouver un bon angle pour tirer sans risquer de blesser son chien.

Heures Sup leva sa jambe droite et blessée sous l'animal et lui flanqua un coup de pied dans le ventre. Rien ne se produisit.

Problème : chien homicide doté de suffisamment de masse musculaire pour conserver l'avantage.

Traitement des données : continuer ce statu quo mènera à court terme à ma mort.

Solution : frapper l'animal à son point le plus sensible.

Il lui flanqua un coup de pied dans les couilles.

Brejnev recula d'un bon mètre et s'assit sur son arrière-train.

— Suffit, Brejnev, dit Brogan comme le chien s'apprêtait à attaquer de nouveau.

Entre-temps, Heures Sup s'était relevé, avait dégainé son arme et visait le chien.

Brogan braqua la carabine sur l'inconnu.

— Faites pas ça, dit-il.

Calme, songea Heures Sup. Garde ton calme. On ne te paie pas pour abattre un vieux dégueulasse et son abominable bâtard. Calme. Pourtant, ce serait si simple... si satisfaisant... mais non-professionnel.

Heures Sup abaissa son revolver, puis en un geste ample du bras l'abattit contre la tempe de l'homme. Homme et fusil roulèrent à ses

pieds. Le chien gémit, se coucha devant son maître étendu et commença à lécher le sang qui coulait de sa tête.

— Tu comprends le langage d'un revolver, hein, bâtard ? demanda Heures Sup au chien qui tremblait de tous ses membres.

Il s'avança vers le comptoir et gagna le tiroir-caisse. Puis il prit les clefs et se glissa au volant de la voiture de location de Withers.

Les crocs du chien avaient mis son poignet en charpie, mais évité l'artère.

Il était en colère – contre lui-même, contre le chien, contre son travail. Il était venu ici pour exécuter un contrat simple, propre. Au lieu de ça, il avait voulu être trop gentil – une qualité qu'il méprisait chez d'autres soi-disant professionnels dans sa branche. Ils rendaient les choses trop compliquées. Ce qu'il fallait, c'était repérer la cible, la coincer, rentrer et la buter. Il n'y avait plus qu'une seule solution acceptable : se rendre là où la cible se trouvait et faire ce qui devait être fait.

Ni vu ni connu.

*

Brejnev lécha Brogan et gémit jusqu'à ce qu'il rouvre les yeux en geignant. Quand son maître se fut relevé, Brejnev remua la queue et cessa de gémir. Il huma le sang sur le sol jusqu'à ce qu'il fasse la différence entre celui de son maître et celui de l'intrus, jusqu'à ce que l'odeur de celui de l'intrus lui emplisse les narines. Il s'en souviendrait.

Avant, il n'avait fait que son boulot. Désormais, c'était une affaire personnelle.

*

Karen se glissa entre les draps et se pelotonna contre Neal. Elle le caressa jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux.

— T'as envieuh ? demanda-t-elle, imitant Polly Paget à la perfection.

— Envie ? marmonna Neal. De quoi ?

— De ça, dit Karen en souriant et en joignant le geste à la parole. Oui... je crois bien que tu as envie...

— Tes invitées sont endormies ?

— Oh, le grand timide. Elles sont au salon en train de regarder « À la bonne heure, avec Jack et Candy » à la télévision. On peut le faire en silence, de toute façon.

Après, elle demanda :

— Tu la trouves jolie ?

— Qui ?

— Qui ! ironisa-t-elle. Mais Polly !

Neal sut tout de suite qu'ils s'aventuraient en terrain dangereux.

— Je la trouve plus jolie maintenant, dit-il.

Karen lui donna un coup de coude.

— Quel diplomate tu fais ! dit-elle. Tu aurais envie, avec elle ?

Est-ce que j'aurais envie ? songea Neal.

— Non, dit-il.

— Bien répondu.

— Merci.

Mais il lui fut impossible de trouver le sommeil.

*

Candy se pencha sur le canapé pour mieux dévisager Polly. Elle était dans cette phase de l'ivresse comparable à l'œil du cyclone. Pendant un petit moment, tout est tranquille, calme, clair. On se sent plus sobre que lorsqu'on n'a pas bu. C'est le moment où les vérités terribles sont dites.

— Est-ce que Jack vous a vraiment violée ? demanda-t-elle à Polly.

Polly acquiesça.

Sans sa tonne de maquillage habituelle, Polly avait un regard extraordinairement expressif. Candy sut tout de suite que la jeune femme disait la vérité.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda-t-elle.

— Vous voulez vraiment l'savoir ?

— Non. Mais j'ai besoin de le savoir.

— Jack est v'nu chez moieeuuh. J'y ai dit qu'c'était fini, que j'voulais plus l'voir pa'sque j'me sentais voch'tement coupableeuuh – j'peux même pus prier sainantoine, même pour une bouc'd'oreille, et j'ai trop honte pour aller m'con-fesséeeuuh. I'm'a dit que c'étaient des conneries de superstition d'catho et qu'javais pas à m'sentir coupab' psque vous deueeuuh...

Polly s'interrompit brusquement.

— Nous n'avons plus de rapports sexuels ? acheva Candy. C'est faux.

Nous n'avons plus de rapports sexuels satisfaisants, songea-t-elle.

— Ouais... enfin, brefeuuh, j'y ai dit qu'ça f'sait aucune différence, que j'voulais pus l'voir d'toute façon, et j'ai essayé de fermer la porteeuuh, et c'est ça qu'i a dû l'rendre dingue, pasqu'il l'a

ouverte de forceeuuh, i'm'a attrapée et il a commencé à m'embrassereeuuh. J'ai baffé, mais j'pense que ça l'a encore pus mis en colèreeuuh, et il a déchiré ma chemise de nuit, s'qu'i m'ovochetement enervéeeuuh, p'sque j'venais d'l'ocheter et qu'elle m'avait coûté la peau du cueeuuh... Alors j'y ai filé une mandale et il m'a poussée par terre, mais comme j'le tenais par sa veste, i'm'est tombé d'ssus – c'était pos malin de ma part, j'reconnaieeuuh. Il est fort, comme vous savez, i'm'a écarté les jambes et i'm'a dit un truc genreeuuh : « T'as envie d'jouer, hein ? » J'y dis d'arrêter, mais il arrête pos. Après, i's'relève et i'sen vo. J'ai appelé ma copine Gloria pour lui raconter, et elle me dit qu'il vaut mieux pos qu'j'porte plainteeeuuh – l'attitude « t'as joué, tu paieeuuh », vavez le genreeuuh – mais j'lai fait, et... bon, vous connaissez la suiteeuuh. Et... heu... Candy, j'si vraiment désolée d'vous avoir fait çœeuuh. Avant, même si j'vous voyais à la télé, vous étiez pas une personne réelle pour moi, mais maintenant oui, et j'suis vraiment, vraiment désoléeeuuh.

Candy avait vu beaucoup de filles fondre en larmes, surtout d'anciennes détenues arrêtées pour vol. Elle leur avait tendu maints Kleenex, maintes recettes de cuisine, maints modèles de budget mensuel. Cette fois, elle prit cette jeune femme dans ses bras et la laissa pleurer sur son épaule. Ce n'était sans doute pas ce que faisait le prêtre en confession, mais c'est ce qu'elle fit. Elle regarda l'étrange image d'elle-même sur le petit écran – une image qui lui parut sortir d'un vieux documentaire tout à coup –, et elle serra dans ses bras cette jeune femme de qui elle se sentait bizarrement proche, en se demandant comment les choses allaient tourner.

Heures Sup faisait l'expérience de ce que von Clausewitz avait appelé « les frictions de la guerre ».

Il avait le poignet à vif et une douleur l'élançait dans le radius. Il avait roulé jusqu'à proximité de la *maison* de la cible, mais n'avait pu trouver un angle de tir intéressant en façade. Il avait dû gravir laborieusement la côte derrière la maison pour en trouver un qui lui semble acceptable.

Mais quand il avait regardé aux jumelles, le cas de figure était devenu plus confus. Il n'y avait pas une femme, mais deux, et ni l'une ni l'autre ne ressemblait à la photo de Polly Paget qu'il avait en sa possession.

Problème : identification insuffisante.

Traitement des données : proximité égale risques plus grands.

Solution : néanmoins, pas d'autre choix que d'aller plus près.

*

Charles Whiting entendit un bruit incontestablement humain. Les longues heures qu'il venait de passer en planque dans un fossé de drainage étaient à mettre à l'actif de son entraînement au FBI et de sa discipline personnelle. Il avait faim, il avait froid, il était mort de fatigue et il n'avait entendu jusqu'alors que des coyotes, un hibou et quelques rares lapins. Mais maintenant, il percevait le mouvement d'un homme qui progressait vers la maison et vers M^{me} Landis. Charles commença à avancer à croupetons dans la même direction.

*

Ce ne fut pas exactement un bruit qui réveilla Neal, mais plutôt l'impression qu'il y avait eu un bruit. Il resta immobile pendant quelques instants, et identifia le ronron électrique de la télévision et les échos indistincts du bavardage des deux femmes assises au salon. Karen, endormie à ses côtés, respirait profondément. Mais il y avait autre chose. Au-dehors.

Il se glissa hors du lit, enfila un sweatshirt et un jean noirs, des

tennis, passa dans la salle de bains et se glissa par la fenêtre.

Ce sacré Walter, songea-t-il en tournant vivement au coin de la maison. Ivre-mort, mais il ne lâche pas le morceau.

*

Heures Sup descendit la pente pour mieux voir par la fenêtre. Il était presque dans le jardin. Il s'accroupit dans la position du tireur d'élite, enroula la bandoulière de ses jumelles autour de son bras endolori et les braqua en direction de la maison.

Des gouines, se dit-il en voyant les deux femmes enlacées. Quelle ville : chiens enragés et lesbos en chaleur.

Pas d'autre choix que de rentrer dans la maison, d'identifier la cible et de la buter. Et si quelqu'un s'avisait de relever son numéro d'immatriculation, eh bien... ce serait tant pis pour Walter Withers.

Il commença à s'approcher de la maison.

C'est alors qu'il vit l'homme qui rampait sur la pelouse. Il leva ses jumelles.

*

La puissance du coup projeta Neal contre le mur et lui coupa la respiration. Une vibration lui parcourut la colonne vertébrale et ses jambes se déroberent sous lui. Il se serait écroulé par terre si le type qui l'avait frappé ne l'avait retenu et plaqué contre le mur.

— Qui êtes-vous ? dit l'homme entre ses dents.

Neal ne répondit pas pour économiser du souffle. Il gagnait du temps tout en s'efforçant de reprendre sa respiration, puis il enroula un pied autour des genoux de son agresseur et se détacha du mur d'une torsion tout en ramenant son pied vers lui. L'homme plia les genoux. Neal se laissa tomber à la renverse en tirant l'homme par la chemise et en l'entraînant dans un roulé-boulé de telle sorte qu'il finisse sur lui. Là, il lui flanqua un grand coup de coude dans le nez.

Neal l'entendit gémir. Puis son agresseur leva un genou, fit pivoter son bassin et éjecta Neal. Il s'élança en avant, percuta Neal en plein thorax et le projeta au sol. Neal roula sur lui-même avant que le type ait eu le temps de le rattraper, puis fendit l'air d'un coup de pied qui toucha l'homme au genou. L'intrus se recroquevilla par terre.

*

Heures Sup observa la bagarre tout en vissant le silencieux de son pistolet et en enfilant sa cagoule. S'il était assez rapide, il pourrait exécuter son contrat ce soir.

Ni vu ni connu.

Il se mit à courir en direction de la maison.

*

Karen décrocha le téléphone à la quatrième sonnerie. C'était Brogan, il avait l'air d'avoir bu. Karen ne comprenait rien à ce qu'il racontait. Elle tendit le bras vers Neal et fut surprise de ne pas le sentir à ses côtés. Il était sans doute à la cuisine en train de se faire son habituel casse-croûte post-coïtal.

Elle retrouva son sweatshirt et son jean par terre, les enfila et alla à la cuisine.

*

Neal coinça la tête de son adversaire dans le creux de son bras et, l'instant d'après, vola dans les airs.

Il se redressa sur ses genoux et scruta l'obscurité pour distinguer le grand gaillard qui était lui aussi à genoux devant lui, le souffle coupé.

— Et si on faisait une trêve ? lui proposa-t-il.

*

Heures Sup monta en courant l'escalier de la véranda, s'accroupit en passant devant la fenêtre de la cuisine et longea le mur jusqu'à la porte vitrée.

Elle n'était pas fermée à clef. Il la fit coulisser et entra dans le salon. Les deux femmes assises sur le canapé tournèrent la tête vers lui.

C'est laquelle ? se demanda Heures Sup. C'est laquelle ?

— Oh, ben merdeeuuh, fit Polly.

Alors, il sut laquelle était Polly Paget.

La chance sourit toujours aux professionnels, décréta Heures Sup in petto.

Il leva son pistolet.

Neal entendit coulisser la porte vitrée. Il se releva d'un bond et piqua un sprint vers la maison.

Chuck Whiting lui emboîta le pas.

Tous deux entendirent le cri.

*

Nombre de puristes se plaignent du *ping* minable que fait une balle en touchant une batte en alu. Le *bang* sonore du cuir contre du bois leur manque. Mais Karen mit toute la gomme dans son swing et sa batte en alu émit un *crac* très respectable quand elle toucha les lombaires d'Heures Sup. Il y eut d'autres bruits en prime car, généralement, les balles de base-ball ne hurlent pas après avoir touché la batte et ne gémissent pas quand elles tombent par terre.

Heures Sup réussit tout de même à dégainer son arme. Il la pointa sur Karen tout en reculant vers la porte en se traînant par terre. Il était tenté de lui en tirer une dans le bide en la voyant, là, campée sur ses jambes, batte au-dessus de la tête, prête à lui défoncer le crâne.

On va voir si tu la ramènes encore avec tes boyaux à l'air et ta vie dégoulinant sur le sol, songea-t-il.

Puis, jetant un coup d'œil à l'extérieur pour évaluer son chemin d'évasion, il vit une paire d'yeux jaunes qui luisaient dans la nuit. C'est sur eux qu'il préféra tirer.

Et il rata son coup.

C'est ce qu'Heures Sup eut du mal à croire tandis que le chien le mordait au tendon au-dessus de la clavicule. C'était la première fois qu'il ratait sa cible et c'était la faute de cette salope.

Il voulut refaire feu mais ne sentit plus rien dans sa main droite.

Il entendit vaguement la porte d'entrée s'ouvrir tout grand au moment où, tendant le bras gauche, il prenait appui sur la rambarde de la véranda et se tirait jusqu'au bord. Se glissant au-dessous du dernier barreau, il amena la gueule du chien tout contre la rambarde jusqu'à ce que la sale bête soit obligée de lâcher prise. Puis, en une dernière poussée, il se laissa choir sur le sol.

Il eut le réflexe de rouler sur lui-même, réussit à se relever et n'avait qu'une idée en tête : retourne à la voiture. *Retourne à la voiture.* La confusion qui règne dans la maison devrait te laisser le temps d'y arriver.

Pendant qu'il courait, il entendait un bruit de course derrière lui.

Accompagné du halètement d'un chien.

— Ça va ? demanda Neal à Karen qui tremblait comme une feuille dans ses bras.

Elle acquiesça en tentant de réprimer ses larmes. Elle leva la tête

vers lui, gênée d'avoir les yeux rouges et dit :

— Excuse-moi, mais j'étais terrifiée.

— Tu as été super, dit Neal. C'est à toi de m'excuser.

Excuse-moi de t'avoir mise dans une situation pareille. Excuse-moi d'avoir accepté cette mission à la légère, d'avoir sous-estimé Withers – non pas une fois, mais deux –, d'avoir été dans le jardin à me rouler dans l'herbe avec celui qu'il ne fallait pas en te laissant seule avec un tueur sous notre toit. Excuse-moi d'être arrivé juste à temps pour voir la voiture de Withers s'éloigner pleins gaz. Accepte les plates excuses d'une enflure de première.

— Le chien va s'en sortir, dit Candy qui humectait le cou de Brejnev avec de l'antiseptique.

Le chien était couché par terre, langue pendante, avec, semblait-il, un sourire satisfait aux babines.

Karen se pencha et flatta l'animal.

— Je m'engage à te fournir une ration quotidienne de biscuits, à vie, *baby*, lui dit-elle.

Je l'ai mise dans une situation où c'est un vieux clebs qui lui a sauvé la peau, songea Neal. Rien que ça !

— Tu es sûre que tu vas bien ? lui redemanda-t-il.

— Oui, ça va. Je suis secouée... comme nous tous, je suppose... mais ça va.

Neal l'embrassa sur le front puis se tourna vers Polly qui était plantée au milieu de la pièce, avec son air débile qui ne fit qu'attiser sa colère. Il la saisit par le poignet et l'entraîna vers la chambre.

— Hé, mais qu'è-qu'tu faieeuuh ? demanda-t-elle.

Neal remarqua qu'elle n'opposait aucune résistance.

— Il faut qu'on parle, lui dit-il.

Et sans attendre de réponse, il la poussa à l'intérieur de la chambre et la fit asseoir sur le lit.

— Je veux que tu me dises la vérité maintenant.

— C'est-à-direeuuh ?

— C'est-à-dire qui est Gloria ?

— C'est ma meilleure amieeuuh... et ma chef au bouloeeuuh.

— En ce cas, ta meilleure amie t'a vendue.

— Elle f'rait jamais çoeuuh.

— Comment sait-elle où tu es ?

Polly se mordit la lèvre.

Il faut que je reste calme, se dit Neal, où ça ne nous mènerait nulle-part. Elle est parfaitement capable de tout foutre en l'air si je pique une crise de colère.

Il s'assit à côté d'elle.

— Il faut que tu m'aides, là, Polly, dit-il. Quelqu'un veut te tuer, et quelqu'un a bien failli tuer Karen, alors il faut que tu nous aides.

— J'y ai téléphoné.

Neal sentit le rouge de la colère lui monter aux joues.

— Pourquoi ? demanda-t-il en mettant dans sa voix un maximum de légèreté.

— Ben, c'est ma meilleure amieeuuh, répéta Polly. Pour parler, qua.

Plus maintenant. Fini, la parlotte.

— Est-ce qu'elle a un copain qui s'appelle Walter ?

— Elle en a po mal, de copain-eeuuh. Mais j'connais po d'Wolter.

— Tu connais un certain Walter Withers ?

— Nan.

Le téléphone sonna. Neal décrocha. Polly en profita pour s'éclipser.

— Je croyais que tu devais me rappeler, dit Graham. Il va peut-être y avoir des complications.

— Comme un tueur à gages me faisant une visite à domicile ? fit Neal.

— Oh, non, faut pas exagérer. Sois pas parano.

— O.K., fit Neal, il y en a un qui vient de nous rendre visite, mais je suppose qu'il a dû se tromper d'adresse.

— Que s'est-il passé ? demanda Graham.

— Presque rien. Quelqu'un a juste essayé de flinguer notre hôte.

— Tout le monde va bien ?

— Ouais, et je n'y suis pour rien, dit Neal. Karen lui a porté un coup à la Mickey Mantle sur les vertèbres lombaires. Tu m'avais dit que la mafia n'était pas impliquée, p'pa. C'est toujours d'actualité ?

Silence embarrassé de Graham.

— Non, finit-il par dire.

Il briefa Neal sur ce qu'il avait appris. De son côté, Neal le mit au courant pour Chuck Whiting, Gloria et Walter Withers.

— Walter n'est pas un tueur à gages, dit Graham. Il est tombé, c'est vrai, mais pas aussi bas.

— Assez bas pour servir de chauffeur ? demanda Neal. Le tueur s'est tiré dans la voiture de Withers.

Neal avait toutefois quelques doutes. Il avait laissé Withers à peine quelques heures plus tôt, ivre mort. Il était peu probable qu'il ait été en état de conduire, et encore moins de tenter de tuer quelqu'un.

— On va t'envoyer une équipe, dit Graham. Vous pouvez tenir le coup jusqu'à l'aube ?

Une équipe ? songea Neal. L'équipe actuelle n'a pas su protéger cette planque, a laissé au moins trois joueurs adverses y arriver et semble avoir donné à l'autre équipe des copies de la marche à suivre. Merci l'équipe ! De plus, il se posait un problème tactique. Avec une sécurité si gravement endommagée, il ne pouvait être certain qu'une

nouvelle équipe, quelle qu'elle soit, n'aurait pas un ou plusieurs joueurs de l'équipe adverse sur le dos.

— Je crois que je vais essayer de jouer en solo pendant un moment, répondit Neal.

— Ne fais pas ça.

— Je te signale que c'est ce que je suis déjà en train de faire.

Long silence. Neal voyait d'ici Graham en train de frotter sa main artificielle contre la paume de sa vraie main.

— Fiston, dit-il, chaque fois qu'il y a un os, tu pars de ton côté, et chaque fois, tu ne fais qu'empirer les choses. Ça ne peut pas durer. Il faut que tu arrêtes de prendre la tangente comme un fugueur de treize ans. Il faut que tu restes en contact maintenant, fiston. Je sais que tu es en colère, que tu as la trouille, mais il est temps que tu grandisses et que tu restes en contact.

— Va chier, Graham.

Mais il a raison, songea Neal. Je ne pourrai pas m'en sortir seul sur ce coup.

— Tu penses à quoi ? demanda Neal.

Graham le lui dit.

*

— Neal..., dit Karen du seuil de la chambre.

Voyant qu'il était au téléphone, elle s'assit sur le lit.

— Polly pense que tu la détestes et elle veut partir, dit-elle.

— Je vais la conduire à l'aéroport, proposa Neal.

— Quelqu'un a failli la tuer, Neal !

— Et a bien failli te tuer à sa place. Tout ça parce qu'il a fallu qu'elle appelle sa copine de régiment pour tailler une bavette !

— Elle lui a fait confiance, dit Karen. C'est un péché ?

— Tu vois où ça mène la confiance ?

— Neal...

— En ce qui me concerne, elle peut partir à pied. Elle ne mérite pas le mal qu'on se donne.

— Je ne sais pas... Une terrasse *et* un jacuzzi.

— On va devoir filer, tu sais, lui dit-il en l'attirant contre lui. J'ai failli te perdre. Je ne le supporterai pas.

— Ça ne me ferait pas trop plaisir non plus, répondit-elle en lui caressant la nuque. Pendant combien de temps ?

— Je ne sais pas, dit Neal. Mais il faut qu'on se tire.

— Je viens avec vous, dit Candy Landis en entrant dans la pièce.

— Depuis quand on ne frappe plus aux portes dans cette maison ? fit Neal. Non, vous ne venez pas avec nous !

Neal était en train de lancer des affaires dans un sac marin quand Chuck revint de chez Brogan.

— Il a un bleu maousse et, peut-être, une fracture de la mâchoire, dit-il. L'épicière l'emmène à Fallon d'un coup de bagnole pour vérifier ça. Ils vont passer pour récupérer le chien.

Je dois une fière chandelle à Brogan, songea Neal. Et au chien, n'en parlons pas.

Il sentit que Chuck le fixait du regard.

— Ouais, lui dit Neal.

Il ne portait pas ce bon vieux Chuck spécialement dans son cœur.

— Je dois éloigner M^{me} Landis d'ici, dit Chuck.

— Ben, Chuckie, on va tous s'éloigner d'ici. Et M^{me} Landis vient avec nous.

— C'est une option inenvisageable.

— Si tu veux des options, achète une Buick. Moi non plus, je ne trouve pas que ce soit une bonne idée, mais les femmes insistent et je n'ai pas le temps de discuter.

Et de moi à moi, jusqu'à ce que j'aie pu découvrir qui est du côté de qui, ça ne me gêne pas d'avoir dans ma manche un atout tel que M^{me} Jackson Landis.

— Vous saurez la protéger ? demanda Chuck.

Neal vit les mâchoires de Chuck se contracter, et il se demanda si ses inquiétudes pour Candy étaient strictement professionnelles.

— Je ne sais pas, dit-il. Et toi ?

— Évidemment.

— Ouais, fit Neal en tirant la fermeture Éclair du sac marin, il faut dire que tu y as pas mal réussi jusqu'à présent. Elle s'est retrouvée à... combien ?... trois mètres du canon d'un revolver, c'est ça ?

Le visage de Chuck se contracta au point que Neal eut l'impression que l'os de sa mâchoire allait lui percer la peau.

— Le danger provient précisément de sa proximité avec cette... traînée, dit Chuck.

— Accordé. Tu pourras toujours faire mettre ça sur sa couronne mortuaire. Bon, écoute, ce que t'éprouves pour M^{me} Landis ne me regarde pas, mais si tu tiens vraiment à l'aider, laisse-la débrouiller ça.

Chuck parut légitimement décontenancé.

— Débrouiller quoi ? fit-il.

— Justement, fit Neal. Tu n'en sais rien, je n'en sais rien, alors comment pourrions-nous l'aider ? Le mieux que nous puissions faire, c'est de prendre un peu de recul et de la laisser faire ce qu'elle doit faire.

En outre, elle est mon plus fort atout et il se pourrait que j'aie besoin de l'abattre à un moment ou à un autre.

— Je crois que le moment est mal choisi pour se lancer dans une discussion sur le féminisme, dit Chuck.

— Tout à fait d'accord, dit Neal. Alors, réfléchis à ça : si Candice était une enfoirée de première dans notre genre, elle serait venue ici, aurait appris ce qu'elle voulait savoir, serait retournée auprès de son cher et tendre, et aurait gardé tout ça pour elle en le laissant penser que tout baigne. Et si t'étais pas autant amoureux d'elle, tu n'aurais pas appelé Jack et gâché le super avantage qu'on avait. Seulement, elle n'est pas assez vacharde pour être une taupe enterrée dans sa chambre, et t'es si jaloux et t'en veux tellement à Jack que t'as pas pu t'empêcher de lui montrer l'avantage que t'avais sur lui. Du coup, Jack est en train de planifier sa prochaine manœuvre en sachant que Candy n'est plus dans son camp, mais dans le nôtre – une info que j'aurais préféré qu'il n'ait pas, mais tant pis, faut faire avec –, et nous, nous en sommes à tâtonner dans le brouillard en nous demandant quelles sont ses intentions.

Et je te fais grâce de la bonne nouvelle selon laquelle Jack serait cul et chemise avec un mafieux qui a pignon sur rue et qui a des caravanes de camions vides qui font des livraisons à Candyland, car je ne sais pas si M^{me} Landis et toi le savez, et je ne tiens pas à ce que vous sachiez que je le sais.

— Je ne suis pas amoureux de M^{me} Landis, dit Chuck.

— Si tu le dis, rétorqua Neal. En tout cas j'ai besoin de ton aide, et M^{me} Landis aussi. Alors, tu marches avec moi sur ce coup ?

*

Neal finit de charger la Jeep et rentra dans la maison. Il avait – non sans difficulté – mis au point un plan d'action avec Chuck, qui était parti avec Evelyn, Brogan et Brejnev tant il était impatient de faire avancer les choses.

Neal gagna le salon et lança à Karen :

— Si le M.L.F. est prêt à partir...

— Très drôle, répondit-elle. Tu sais que tu es un marrant, toi ?

— Est-s'que j'peux au min prendre mon... ? fit Polly.

— Non, lui répondit Neal pour la quinzième fois. On n'a pas beaucoup de place et on doit voyager léger.

— Ouaiieeeuh, mais...

— On pourra acheter des trucs en route ! dit Neal.

On ne manque pas d'espèces, songea-t-il.

Karen prit le volant car elle était une excellente conductrice et

ainsi, Neal put se concentrer sur l'extérieur. Les premières minutes seraient les pires. Si quelqu'un allait essayer de tirer sur Polly dans la Jeep, il allait devoir le faire avant la première bifurcation. Neal retint son souffle jusqu'à ce qu'ils soient sur la Route 50, en direction de l'ouest, et aient quitté la ville.

Karen s'engagea dans le chemin de terre qui descendait jusqu'au ranch des Milkowsky. De gros lièvres et de rares coyotes décampaient dans la lumière des phares. Le clair de lune argentait l'armoise. D'habitude, Neal adorait traverser ce paysage de nuit, mais en ces circonstances, il semblait irréel et dangereux.

— Tu nous emmènes où ? fit Polly. Sur la lune ?

Et elle ajouta, avec une inquiétude non feinte :

— On va pas faire du camping, j'espère ?

— Continue de baisser la tête comme je t'ai dit et tais-toi, lui ordonna Neal.

Polly, semblait-il, avait retrouvé la forme – ce qui n'était pas forcément un bien.

Arrivés à l'embranchement qui menait chez les Milkowsky, Neal demanda à Karen de s'arrêter. L'idée de faire escale au ranch le rendait un peu nerveux étant donné que Withers connaissait l'endroit et qu'il pourrait deviner qu'ils s'y étaient réfugiés.

— En passant devant le ranch le plus vite possible, tu peux atteindre les combien ? demanda-t-il à Karen.

Il était superflu d'avancer furtivement, et, s'il y avait quelqu'un à l'intérieur, il voulait lui laisser le moins de temps possible pour ajuster son tir.

— Oh, je t'en prie, fit Karen.

Elle mit le pied au plancher et la petite Jeep s'élança en avant, rebondit et fonça droit sur le ranch. Karen pila et la voiture fit une queue de poisson avant de s'arrêter dans l'allée gravillonnée.

— On est arrivés ? demanda Polly.

— La ferme ! souffla Neal.

— Faut qu'on aille pisser. Avec toutes ces bosches...

Neal la fusilla du regard et tendit l'oreille.

Aucun bruit. Ça ne voulait rien dire, mais il descendit tout de même de voiture et gagna la véranda. Il fit le tour de la maison jusqu'à la porte de la cuisine et entra. L'obscurité et le silence régnaient.

Neal ressentit dans les bras les picotements qui le parcouraient toujours quand il entrait dans une pièce noire et potentiellement dangereuse. Il se demanda s'il allait jamais dominer cette sensation. Selon Joe Graham, le jour où il s'en serait débarrassé, il devrait prendre sa retraite.

Il vaudrait mieux que je la prenne, de toute façon, songea Neal. Si

quelque chose doit se passer, c'est maintenant !

Il tendit le bras et appuya sur l'interrupteur.

Rien ne se passa.

Neal ouvrit un tiroir sous l'évier et y trouva deux clefs. Avec l'une, il ouvrit le râtelier d'armes de Steve. Il n'était pas très bien loti en revolvers, mais Neal dégota un .44 plus gros qu'il ne l'aurait voulu mais dont il allait devoir se contenter. Revolver au poing, il visita la maison. Vide. Il ressortit sur la véranda et cria :

— Si vous voulez utiliser la salle de bains, c'est le moment !

Laissant les femmes à leurs petites affaires, Neal retourna dans le salon, rouvrit le râtelier et prit une Winchester. 30-30, un fusil à pompe calibre 12 et des munitions adéquates.

— Tu crois que tu auras assez de puissance de feu ? lui demanda Karen.

— J'espère.

Cette fois, ce fut Neal qui prit le volant. Il partit vers le sud en direction d'un chemin accidenté d'une soixantaine de kilomètres de long qui traversait la partie la plus isolée du plateau des Hautes Solitudes. Il les mènerait tout droit dans la vallée de la Reese River, puis au sommet des Shoshone à l'ouest d'où ils redescendraient dans le désert. Il avait emprunté ce chemin des dizaines de fois dans la journée sans jamais croiser une autre voiture, et sûr qu'il n'avait pas envie d'en croiser une ce soir.

— On va oùeeuuh ? demanda Polly.

— Au diable vauvert, lui répondit Neal.

Polly réfléchit quelques secondes, puis demanda :

— C'est en Californieeuuh ?

Non, songea Neal.

À Las Vegas.

DEUXIÈME PARTIE

CANDYLAND

Marc Merolla ouvrit la porte avant même que la sonnette ait fini de tinter.

Ed aimait cette porte noire en bois verni ornée d'un heurtoir en laiton. Son style pseudo-nordiste était symptomatique de la colonisation du vieux quartier est de Providence par les derniers yuppies en date. Autrefois délabrée et bohème, cette partie de la ville était devenue l'adresse en vue des médecins, avocats et hommes d'affaires qui achetaient une vieille maison pour une bouchée de pain et investissaient dans les restaurations. La règle générale était, semblait-il, que tout nouveau propriétaire devait retaper l'extérieur dans l'esprit du XVIII^e siècle, et vider l'intérieur. Derrière les façades paisibles et pittoresques, les entrepreneurs abattaient les cloisons, exposaient les poutres, perçaient des canalisations et installaient des comptoirs de cuisine au-dessus desquels étaient accrochées des casseroles et des marmites en étain beaucoup trop chères pour les souiller de nourriture.

— Salut, Ed, fit Marc. Entre.

Marc Merolla était un homme petit, courtaud et tiré à quatre épingles. Ses cheveux bruns et épais étaient coupés court ; sa moustache, taillée à la perfection. Il avait des yeux en amande, marron foncé ; un regard doux et expressif qui trahissait d'emblée l'ingrédient de base de son caractère : la bonté.

Marc Merolla était d'une gentillesse indéfectible. Il s'exprimait d'une voix suave sans jamais hausser le ton. Cet actionnaire et agent de change heureux en affaires voulait réussir en faisant le bien et, jusqu'à présent, il y était parvenu. Jusqu'à ses vêtements qui semblaient avoir été choisis pour ne pas impressionner. En l'occurrence, il portait une chemisette prune sous un pull crème. Son pantalon en velours beige informe lui tombait en accordéon sur ses chaussures en daim.

— Excuse-moi de te déranger un samedi matin, lui dit Ed.

Ed avait pris le train de trois heures du matin à New York, était passé se doucher et se changer à la banque, puis était venu chez Merolla en taxi.

— Tu ne me déranges jamais, Ed, lui dit Marc en le faisant entrer. Je vais prévenir Thérèse que tu es là.

Il débarrassa Ed de sa veste et la suspendit au perroquet de l'entrée, lui fit signe d'attendre, puis revint quelques minutes plus tard

accompagné de son épouse et de leurs deux jeunes enfants.

Petite et mate, Thérèse était l'alter ego idéal de Marc.

Ses cheveux noirs encadraient un joli visage aux traits bien dessinés, et son regard brun vous jaugeait sans la moindre agressivité. Marc et elle s'étaient connus au lycée, étaient sortis ensemble, puis s'étaient mariés après la fac.

Thérèse passa un bras autour des épaules de ses enfants tout en leur murmurant à l'oreille d'aller serrer la main de leur visiteur.

Ed s'accroupit pour les saluer. Il échangea quelques mots avec Thérèse puis elle s'excusa et ramena les enfants à la cuisine où ils préparaient un gâteau.

— On passe à la bibliothèque ? suggéra Marc. Eh, veux-tu un cappuccino ? Une petite douceur de samedi matin.

— Super. Je te remercie.

Marc ouvrit la porte de la bibliothèque, qui donnait dans l'entrée, et invita Ed à s'asseoir sur une chaise genre Ikéa.

— J'en ai pour une minute, dit-il.

Ed fit le tour de la vaste pièce. Des étagères croulant sous des ouvrages classiques et de référence habillaient les murs du sol au plafond. Des albums de photos – des paysages d'Italie, pour la plupart – étaient posés, ouverts, sur des lutrins. Des affiches d'opéras, des souvenirs et des photos sous verre de Marc et de Thérèse, de leurs enfants, de leurs amis, ornaient les murs.

Tandis qu'Ed regardait ces photos, une musique douce s'égrena de haut-parleurs dissimulés sur les étagères. De l'opéra, constata Ed avec un sourire. Une attention qui ressemblait bien à Marc, car Ed et lui avaient fait connaissance à l'opéra – une soirée de bienfaisance à laquelle Kitteredge s'était dérobé en envoyant Ed à sa place. À son grand étonnement, Ed avait apprécié la musique et les Merolla.

Marc revint en portant deux grandes tasses de cappuccino. Il les posa sur son bureau, en tendit une à Ed puis s'assit. Ed prit place en face de lui.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, dit Marc.

Ce n'était pas une pique, mais une entrée en matière.

— Je ne serais pas venu te déranger pour ça, Marc, mais c'est une vraie crise.

— Nous sommes des Amis de la Famille, n'est-ce pas ?

Marc avait plusieurs très gros comptes à la banque.

— C'est gentil à toi de voir les choses comme ça, dit Ed.

— De quoi as-tu besoin ?

Ed poussa un soupir et cracha le morceau.

— Il faut que je parle à ton grand-père.

— Ne prends pas cet air gêné, dit Marc. Je vais le voir très souvent, mais je ne « travaille » pas avec lui.

Ed nota la prononciation appuyée du mot.

— Je veux le voir pour affaires, justement.

— Je ne sais rien de ses affaires, dit Marc. Tous les trois ou quatre ans, il semblerait que je doive en convaincre le FBI, mais je ne pensais pas avoir à t'en convaincre, toi.

— Ce n'est pas ça du tout, lui assura Ed.

Il savait bien que Marc ne s'était jamais impliqué dans les affaires de famille des Merolla. Il savait aussi combien il était difficile pour un Italo-Américain de se débarrasser de l'étiquette « père », surtout dans une filiale complètement noyautée par la mafia, tel que le Rhode Island.

— Je te connais, Marc.

— Alors, pourquoi tu me demandes ça ?

— Un de mes hommes a de gros ennuis. J'espérais que ton grand-père pourrait m'ouvrir une porte.

Marc pouffa.

— Il est en prison, Ed. S'il pouvait ouvrir des portes...

Ce n'était un secret pour personne que Dominic Merolla dirigeait la Nouvelle-Angleterre depuis sa suite du centre de détention pour adultes.

— Si je pouvais juste lui parler, insista Ed.

Marc, l'air serein, semblait écouter l'aria tout en sirotant son cappuccino. Il réfléchissait.

— Nous allons le voir tous les quinze jours, Thérèse, les enfants et moi, finit-il par dire. Les garçons me demandent si leur papi est un méchant homme, et je leur dis que non, mais qu'il avait une manière de faire qui lui a attiré des ennuis. Il a soixante-dix-huit ans et c'est un homme malade. Tu sais pourquoi l'État s'est porté partie civile ?

— Non.

— Pour prendre les fédés de vitesse et qu'il puisse être près de sa famille au lieu d'être à Leavenworth. Il est mon grand-père, Ed, et je l'aime, mais je ne me mêle pas de ses affaires. Navré.

Ed but une gorgée de café par politesse. Il n'en avait pas vraiment envie. Le jus de chaussettes qu'il avait bu à bord de l'Amtrak lui donnait des aigreurs d'estomac.

— Ça n'a rien à voir avec le fond de ses affaires, dit Ed. Ce dont j'ai besoin, en fait, c'est d'une recommandation.

— Auprès de...

— Ça ne t'intéresse pas, si j'ai bien compris ?

— De quelqu'un de sa carrure, en tout cas.

— Ouais.

Ed reposa sa tasse sur la soucoupe, et le tout sur le bureau. Il pencha la tête en avant au point de presque toucher ses genoux. Il se sentait épuisé.

— Marc, dit-il, j'ai peur. J'ai peur qu'un de mes hommes ne se fasse tuer. Il faut que je trouve un appui, mais je n'ai pas le bras assez long.

— Ça fait chier.

— Comme tu dis.

Ed releva la tête et vit le sourire de Marc.

— Je vais passer deux ou trois coups de fil, dit Marc. Mais je ne te promets rien. Il déteste le genre WASP.

— Je suis juif.

— Je parlais de la banque.

— Je sais. Merci, Marc.

— Tu restes déjeuner ?

Le déjeuner était dans trois heures de là. Même les italiens yuppies de la troisième génération insistent toujours pour que vous restiez manger, songea Ed. Ils cuisinent encore dans de grosses marmites.

— Il faut que je repasse au bureau, dit Ed en se levant. Une autre fois ?

— Tu restes en ville ?

— À côté de mon téléphone.

— Je t'appelle. Viens dire au revoir à Thérèse et aux enfants, sinon ça va être ma fête.

Ed alla à la cuisine où Johnny et Peter battaient les ingrédients d'un gâteau au chocolat, et fit ses adieux. Il lécha le glaçage à même le batteur, embrassa Thérèse sur la joue et réussit à partir sans rien manger d'autre. Marc lui serra la main et lui donna une petite accolade sur le seuil.

Ed décida de se rendre au bureau à pied. Tout en marchant, il se disait que ce serait peut-être une bonne chose de changer de branche, de faire un boulot qui ne rendrait pas aussi parano. Un job qui ne déclencherait pas des alarmes intérieures tout ça parce qu'on a vu une photo de Frat' de Marc Merolla bras dessus bras dessous avec Peter Hathaway.

*

Le réveil de Walter Withers fut duraille.

Une soif digne du Sahara lui brûlait la gorge, il était dans le cirage et il tremblait de tous ses membres. De plus, il ne savait pas où il était. Il roula hors du lit, gagna la salle de bains à pas traînants et dégobilla. Il se versa trois verres d'eau dans l'œsophage et redégobilla.

Il faut vraiment que je mette la pédale douce sur l'alcool, songea-t-il.

Il regagna la chambre et écarta un pan du double-rideau. Jusqu'au pâle soleil du matin qui lui faisait mal aux yeux tandis qu'il regardait la Route 50 déserte et se rappelait où il était.

Austin, Nevada.

Sa bouche avait un goût de serpillière qu'on viendrait de passer dans une salle d'attente de métro – du moins, il imaginait que ça devait avoir ce goût-là –, et il crevait d'envie de se brosser les dents. Le problème, c'est qu'il ne pouvait pas remettre la main sur son sac de voyage.

Se disant qu'il avait dû le laisser dans la voiture, il ouvrit la porte de la chambre du motel, ne vit aucun véhicule garé devant, regarda à droite et à gauche, et s'efforça de se souvenir de la dernière fois où il avait vu sa bagnole.

Devant le saloon miteux.

Il regarda de nouveau par la fenêtre et ne la vit toujours pas.

Il retrouva ses chaussures sous le lit, les enfila avec peine, sortit, regarda à droite et à gauche ; toujours rien.

Voilà qui ne devrait pas faciliter les choses au moment de la restitution à l'agence de location, songea-t-il.

Ce qui lui fit se rappeler une dispute au sujet des clefs de voiture, souvenir qui lui remémora le comportement inélégant de Neal Carey et le marathon en état d'ébriété du fin fond de la toundra. La porte du saloon n'était pas fermée à clef. Il y entra.

Désert. Ni le vieil homme puant ni son chien puant n'étaient visibles. Withers se rappela vaguement un épisode d'un vieux feuilleton télé – qui remontait à l'époque où les scénaristes se donnaient la peine d'écrire des scénarios – dans lequel un homme se réveillait dans un monde inhabité et finissait par se rendre compte qu'il était en enfer.

Withers passa derrière le bar, se servit un bourbon et réfléchit à l'éventualité qu'il soit mort. Ou endormi et en train de rêver qu'il était mort... ou en train de rêver qu'il était éveillé, assis dans un bar en train de réfléchir à l'éventualité qu'il soit mort ou endormi ou...

Tout ça ne le menait nulle part.

Arrière, démon, songea-t-il en poussant la bouteille de whisky le plus loin possible. J'ai du pain sur la planche : un compte à régler avec Neal Carey, une voiture à retrouver, des jeunes femmes à localiser et à corrompre...

L'attaché-case !

Oh ! bon Dieu, l'attaché-case !

Il fonça hors du bar, traversa la rue au pas de course et entra dans sa chambre. L'attaché-case n'était pas sur la chaise à côté du lit ; ni par terre sous le porte-bagages ; ni sous le lit. Il envisagea l'horrible éventualité que l'attaché-case soit parti avec la voiture, et il retourna

dans la salle de bains pour une autre séance de régurgitation.

Puis il vit le mot sur le lit.

Comme il n'y avait pas de téléphone dans la chambre, il dut aller à la cabine publique dans la rue. Il composa le numéro d'une main tremblante. Il laissa sonner une vingtaine de fois avant d'admettre que personne n'allait décrocher, puis il s'adossa à la vitre, nauséeux. Il laissa s'écouler cinq minutes et recomposa le numéro.

Pas la peine de demander pour qui sonne le glas, se dit Withers. Il sonne pour toi.

À la quarante-cinquième sonnerie, il décida que cette existence terrestre était un cycle ténébreux et interminable, d'un désespoir insensé.

En un peu moins de dix-huit heures, songea-t-il, j'ai paumé le sujet, une voiture, 20 000 dollars – à quelques billets près – et ma brosse à dents. Celui qui a dit que Dieu protégeait les fous et les ivrognes s'est doublement planté.

Il vérifia qu'il avait toujours son portefeuille et constata que Dieu l'avait protégé à hauteur de deux cents dollars.

Une petite mise, songea Walter. Il n'y avait qu'un seul endroit au monde où il pourrait se refaire. Si seulement Sa Dété avait bien voulu créer une ligne d'autocar entre ici et Las Vegas.

*

Heures Sup avait trop dormi.

Le soleil s'était levé bien avant lui, ce qui eut le don de le mettre de mauvais poil. Il aurait préféré pouvoir rouler encore quelques heures dans l'obscurité, mais l'épuisement avait eu raison de lui.

La soirée de la veille est encore trop proche, songea-t-il. Il avait atteint la voiture en échappant de justesse au chien enragé, puis avait récupéré son véhicule dans une telle précipitation qu'il n'avait pu se changer qu'une fois arrivé sur un chemin de terre à l'est de la ville.

La voiture était propre, ce n'était pas ça le problème. Le problème, c'étaient ses blessures caractéristiques. S'il était arrêté pour le moindre contrôle routier, les morsures du chien le désigneraient formellement comme l'auteur de la tentative de meurtre. Tentative de meurtre, songea Heures Sup. Vous parlez d'un chef d'accusation pour un pro. On se ficherait de lui.

Cette idée lui était aussi douloureuse que ses blessures – si ce n'est plus. Son dos lui faisait aussi mal que si on l'avait roué de coups de batte de base-ball. Salope. Salope de goudou d'Amazone à la con. Il s'étira dans l'espoir de détendre ses dorsaux, regrettant de ne pas l'avoir butée.

Il défit le bandage de fortune qu'il s'était fait la veille. Le sang coagulé s'attachait à la gaze, et la douleur cuisante qu'il avait ressenti en badigeonnant d'eau oxygénée ses chairs à vif était toujours aussi vivace. Le fait que beaucoup de pro ne fassent pas systématiquement suivre une trousse de premiers secours l'étonnait toujours. C'était une erreur grossière, car si on allait voir un médecin ou si on se présentait aux urgences, on était mis sur informatique, ce qui pouvait se révéler être un gros, un très gros désavantage.

Il ouvrit sa trousse et en sortit une paire de petits ciseaux. Prudemment – et ce n'était pas facile de la main gauche –, il réussit à détacher des lambeaux de peau morte. Puis il nettoya ses plaies à l'aide d'un coton imbibé d'eau oxygénée et y appliqua une pommade anti-bactérienne. Il enfila du fil chirurgical dans le chas d'une aiguille et, lentement, il recousit les plaies qui pouvaient l'être. La douleur fit perler la sueur à son front, mais il contrôla sa respiration, se détendit et se concentra sur sa tâche.

La douleur est éphémère, se dit-il. Une infection, permanente.

Une fois qu'il eut terminé, il enroula un nouveau bandage de gaze autour de son poignet, en déchira l'extrémité avec les dents et le noua.

Il désinfecta les morsures qu'il avait à l'épaule du mieux qu'il le put, mais il constata en s'aidant de son rétro que l'une d'elles était particulièrement profonde et devrait être examinée assez vite.

Il goba deux cachets de codéine et démarra. Il n'osa pas retraverser la ville. Le jeu n'en valait pas la chandelle.

Non, songea-t-il, l'oiseau a vu le chasseur, l'oiseau s'est envolé et le chien a attaqué le chasseur.

Il allait devoir contacter le client et lui annoncer que la cible lui avait échappé avant qu'il ait pu l'exécuter, et qu'il devait tout recommencer. Pas bon pour la réputation, ça.

La réputation, c'est comme le verre, se dit-il. Une fois qu'elle est ébréchée, elle se fracasse facilement.

Si cette histoire se sait, je suis fini. Personne ne me paie ce que je réclame pour autre chose que la réussite. Le légendaire Heures Sup, « Mort Subite » en personne, mordu par un clebs et bastonné par une gonzesse.

Problème : réputation entachée réduit valeur marchande.

Traitement des données : la vengeance, même si c'est une faiblesse personnelle, restaurera ladite réputation. Tout comme en exécuter deux pour le prix d'une.

Solution : localiser les cibles et les descendre toutes les deux. Polly Paget et la « base-ball girl ».

Pour l'heure, il lui fallait se réorganiser. Trouver un docteur digne de confiance et un endroit sûr où dormir. Il s'engagea sur la nationale 376, filant vers le sud, vers le seul endroit au monde qui

pouvait lui fournir ce dont il avait besoin : Vegas.

Le petit déjeuner avait un goût amer pour Jack Landis, même si c'était celui que Candice lui refusait toujours. Il avait profité de son absence pour demander à Pedro de lui préparer son « Spécial infarctus du myocarde anticipé », à savoir : trois œufs au plat servis avec du bacon, des saucisses, des tranches de pain de seigle grillées et dégoulinantes de beurre, un pot de café noir très fort, un petit pain à la cannelle et un bon vieux cigare des familles.

Sur le moment, Pedro avait rechigné et geint un truc du genre : « Madame Landis voudrait pas », mais Jack lui avait rappelé que M^{me} Landis n'était pas là pour sauver la peau de son mexicano de travailleur au noir si jamais Jack se sentait titillé par une envie irrépressible de venger ceux du fort Alamo, alors qu'il ferait mieux de la boucler et de préparer son petit déj' s'il ne voulait pas, d'ici la fin de la matinée, se retrouver à Nuevo Laredo en train de faire griller des tortillas.

L'argument porta. Jack eut droit à son bouche-artères, mais, bizarrement, il ne put l'apprécier. Il n'en laissa pas une miette, mais ce n'était pas aussi bon que d'habitude. Pedro suggéra qu'il était peut-être trop tendu.

Ben merde, alors, songea Jack, je ne vois pas pourquoi je serais tendu. Mon ex-maîtresse m'accuse de viol, ce connard d'Hathaway est sur le point de me rafler mon *network*, je suis enfoncé jusqu'au cou dans la construction d'un parc d'attractions qui nécessite plus d'ouvriers que la Grande Muraille de Chine, un truand déjanté me tape du fric, je n'ai pas plus de trois jours d'émissions dans la boîte avant que 50 millions de téléspectateurs ne commencent à se demander où est passée mon adorable épouse – adorable épouse qui s'apprête à me trancher les couilles en beauté, à me les fourrer dans la bouche et à m'exhiber cul-nu aux quatre coins de Broadway à titre d'exemple pour les maris qui pourraient être tentés d'aller traîner leurs guêtres hors des liens sacrés du mariage. Tendu ? Mais non, je suis aussi serein qu'un de ces moines zinzins qui s'arrosent d'essence avant de craquer une allumette.

Jack alluma son cigare et déambula dans la vaste demeure en soufflant le plus de fumée possible dans chaque pièce. Il fit un effort particulier dans le cabinet de toilette de Candy car, si par le plus grand des hasards, la statue de glace rentrait à la maison, ça la gonflerait un max. Elle garderait sans doute la maison, et les voitures,

la moitié des restaurants, et la moitié de ce qui resterait des chaînes de télé une fois qu'Hathaway aurait fini de leur sucer les os.

Le pire, le pire du pire, c'était que même libéré de ses boulets et de ses chaînes, Jack ne pouvait pas faire la seule chose qu'il avait vraiment envie de faire. Le petit déjeuner était O.K. ; de même que le whisky, les cigares et les matchs de boxe sur le câble – ceux où deux Mexicains maigres comme des coucous, et qu'on n'arrêtait pas de confondre, se tapent sur le chili. Tout était parfait. Mais, à cause du récent battage publicitaire, il ne pouvait pas faire la seule chose dont il avait vraiment envie.

Baiser.

Hé non, songea Jack. J'ai plus de fric que de matière grise, mon biscuit réclame de faire trempette et je ne peux absolument et définitivement pas lui accorder ce plaisir.

Pour la première fois d'une vie passée à courir infatigablement après les dollars, Jack Landis se demanda si l'argent faisait le bonheur. Il était riche, mais beaucoup moins libre qu'à l'époque où il faisait du porte à porte pour vendre des aspirateurs et des bas bon marché.

Il avait un max de blé à l'abri dans les îles Caïman, bien sûr... bon, de la roupie de sansonnet comparé à ses avoirs officiels dans ces bons vieux U.S., mais plus qu'assez pour lui assurer une longue retraite dans les Caraïbes. Il ne savait pas s'ils faisaient des escalopes de poulet par là-bas, mais en leur donnant assez de cash, on peut supposer qu'ils pourraient apprendre. Et lui-même apprendrait sans doute à aimer le rhum, les femmes... bah, il avait entendu dire que les femmes de là-bas n'avaient même jamais entendu parler de Gloria Germaine Greer Steinem ou quoi que soit le nom de cette pimbêche.

— Pedro ! cria-t-il.

Jorge ne s'appelait pas Pedro, mais c'était plus facile à prononcer.

— Oui, monsieur Landis ?

— Tout allait bien dans ce pays avant que les femmes commencent à porter des double-noms comme ces consanguins d'Anglais de mes deux !

Jorge jugea superflu de préciser que ni M^{me} Landis ni Polly Paget n'avaient un double nom, aussi se contenta-t-il de dire :

— Oui, monsieur Landis !

Jack crut toutefois déceler un soupçon d'ironie dans sa voix.

— Pedro ! rugit-il. Tu as entendu parler du massacre de Goliad ?

— Non, monsieur Landis ! répondit Jorge en se demandant pourquoi le mari de la patronne ramenait sur le tapis un malheureux incident qui remontait à cent cinquante ans : l'exécution de rebelles texans par les troupes de Santa Anna.

— Ben, je l'ai toujours en travers de la gorge !

— Oui, monsieur Landis !

— Alors, fais gaffe à toi !

— Oui, monsieur Landis ! lui assura Jorge.

Puis, décidant qu'il devait marquer le coup pour sauvegarder un minimum de dignité, il ajouta :

— Monsieur Landis, à quelle heure madame va-t-elle rentrer ?

Jack fit celui qui n'avait pas entendu et fonça hors de la pièce.

Bonne question, en fait, songea-t-il. Il décida d'aller voir Joey Foglio pour lui demander comment ça se passait dans le Nevada.

*

Le fait de conduire permit à Neal de réfléchir, une activité dont il n'avait pas abusé ces derniers temps.

Il savait que même s'il avait pris ses distances vis-à-vis des Amis de la Famille, les Amis n'avaient pas pris les leurs vis-à-vis de lui. Graham s'entêterait à découvrir si ce Joey con Carne avait lancé ou non un contrat sur Polly, et Levine remonterait la piste de la paperasse. Kitteredge piquerait une crise de colère distinguée car il n'aimait pas être mêlé aux affaires de la mafia.

Neal non plus, bien entendu, mais il n'était pas mécontent d'avoir exprimé son agacement envers les Amis. Dorénavant, il savait qu'il devait se concentrer sur un seul but : mettre hors de danger les trois femmes qu'il transportait. Ce qu'il devait faire, c'était se concentrer sur ce qu'il avait devant lui. Et la première étape de ce processus consistait à regarder en arrière.

Commence par ce que tu sais, se dit-il. Trois intrus ont localisé Polly à la maison. Le premier était Walter Withers ; le deuxième, le tandem Candy Landis et son boy, Chuckie ; et le troisième, un tueur soi-disant professionnel.

Withers, semblait-il, avait découvert la planque grâce aux confidences de Polly à son amie Gloria et avait été assez con pour conserver les coordonnées par écrit. Il craignait sans doute plus d'oublier les numéros de téléphone que de compromettre sa source.

Landis et Whiting prétendent qu'ils ont obtenu l'adresse de Neal en plaçant des micros dans le bureau de Peter Hathaway et dans la moitié d'Austin. A priori, ils n'ont aucune raison de mentir.

Le tueur soi-disant pro a eu l'adresse... comment ?

Par Candy Landis et Chuckie ? Non, à moins qu'ils soient les plus grands comédiens de toute l'histoire de la duperie, et ce n'est pas le cas. Ce qui laisse toujours la possibilité qu'ils l'aient révélée involontairement.

Par Withers ? Le tueur s'est tiré dans la bagnole de Withers, mais après avoir tabassé Brogan pour lui prendre les clefs de contact, bien

que ça ait pu être une altercation déclenchée par le chien. Et Withers avait un taux d'alcoolémie d'une beuverie de samedi soir à Moscou, à moins qu'il ne l'ait simulé pour se forger un alibi, mais je ne crois pas qu'on puisse simuler ça à ce point-là.

Withers avait un tas d'espèces sur lui, ce qui allait dans le sens de sa version *Hauts et Bas*, mais il a laissé tomber cette histoire en un dixième de seconde quand il a compris que je pensais qu'il travaillait avec Whiting. Le fric pouvait être l'avance du contrat, mais dans ce cas pourquoi le transbahuter avec soi ?

Quoi qu'il en soit, Walt Withers est au cœur de cette affaire, qu'il le sache ou non ; et les réponses sur la nature de son implication se trouvent en deux endroits : la revue *Hauts et Bas*, et la meilleure amie de Polly, Gloria.

Neal s'arrêta à une station-service à Luning, au croisement des routes secondaires du désert, riche en minerais, du Sud-Ouest du Nevada. La route de gauche menait à la Sierra Madré et à la Californie ; celle de droite, au désert avec, au bout, Las Vegas. Karen, assise à côté de lui, se réveilla quand il stoppa la voiture. Polly dormait à poings fermés, la tête sur l'épaule de Candy.

— J'en ai pour une seconde, dit Neal.

Il entra dans la cabine téléphonique, appela les renseignements et demanda le numéro de la revue *Hauts et Bas*, où une standardiste ennuyée lui répondit que personne, et surtout pas M. Scarpelli, n'était au bureau le samedi.

— Vous aimez votre travail ? lui demanda Neal.

La standardiste lui répondit qu'hormis quelques appels d'imbéciles, elle l'aimait beaucoup, oui.

— En ce cas, je vous suggère de trouver le moyen de contacter Ron Scarpelli tout de suite, de lui dire que Walter Withers est au 205-555-3446 et qu'il doit l'appeler dans une demi-heure au plus tard.

La standardiste lui demanda s'il était dingue.

Neal lui répondit que tel était peut-être le cas, mais que si elle voulait s'amuser à prendre le risque que ce ne le soit pas, grand bien lui fasse. Il raccrocha au moment où Karen sautait à terre.

— Je vais à l'intérieur, lui dit-elle. Tu veux quelque chose ?

— Un café, ce serait super. Et tu devrais peut-être nous acheter de quoi bouffer pour la route. Les sœurs Haynes vont avoir les crocs si elles se décident à se réveiller.

Noël blanc était un des films préférés de Karen. Elle pouvait le regarder un après-midi au mois d'août quand il faisait 40°C à l'ombre.

Elle lui rapporta un beignet nature et un café noir, et il fut surpris de les trouver si bons tandis qu'il poireautait dans la cabine téléphonique. Vingt minutes plus tard, le téléphone sonnait.

— Walter ? fit Ron Scarpelli. Où t'es, bordel ? Alors, t'as retrouvé

Polly ?

Neal raccrocha.

Soit Walter Withers avait une couverture extrêmement élaborée, soit le tueur à gages s'était servi de lui comme chien d'arrêt.

Neal avait entendu parler d'un tueur à gages qui aimait cette méthode de travail ; un type qui préférait rester dans l'ombre, laisser d'autres le soin de débayer le terrain, puis entrer en scène. Mais il avait toujours cru qu'il était une légende, un de ces super-tueurs apocryphes du milieu plus vrais que nature. On chuchotait même que ce type s'était donné un nom de guerre bidon, comme les boxeurs. C'était quoi, déjà ?

Neal remonta en voiture, redémarra et prit la route de droite.

— Neal, tu vas vers Las Vegas, dit Karen.

— Je sais.

— La moitié des mafieux du pays habitent Vegas et l'autre moitié y va en vacances ! Tu peux me dire pour quoi...

— On sera en terrain neutre. Vegas est une machine à sous tant que les touristes s'y sentent en sécurité. Les tueurs intelligents n'abattent personne à Las Vegas.

Il roulait depuis cinq minutes quand, tout à coup, il se souvint du nom de guerre de la légende. Heures Sup – alias Mort Subite.

Mort Subite, mon cul ! On va jouer les prolongations.

*

De la terrasse, Jack Landis contemplait la place de la Grande-Famille qui constituait le centre du Candyland. Les immeubles en multipropriété du Candy Club, du moins leurs carcasses, se dressaient d'un air fragile à l'autre bout du terrain.

— J'ai une vision, dit-il.

— C'est qui, qui déconne sur le Grand Splash ? demanda Joey.

La structure du gigantesque toboggan se trouvait à leur gauche.

Jack se tourna dans cette direction et leva les yeux. À trois cents mètres au-dessus du sol, un homme petit était debout sur la plateforme de départ.

— Ce n'est que le vieux Musashi, dit-il.

— C'est qui Musashi ? demanda Joey.

Il n'aimait pas que des gens qui ne travaillaient pas pour lui se baguenaudent sur le chantier, dans le cas où un barreau d'échelle céderait sous leur poids ou qu'un pan de mur s'écroulerait, entre autres.

— C'est l'ingénieur qui a conçu ce foutu machin, dit Jack. Selon Candice, il paraît que les Japs sont les meilleurs pour déplacer l'eau.

Ça a à voir avec le zen je crois.

— Oh !

— C'est un ex-kamikaze, ajouta Jack. Tu veux que je te dise la vision que j'ai ?

Joey n'avait rien à carrer de la vision de Jack Landis. Joey pensait que le rideau n'allait pas tarder à tomber sur Jack Landis et ses visions. À moins que Polly ne soit assez maligne pour fermer sa gueule, ce qui était peu probable, les journaux de l'après-midi allaient étaler la tentative de meurtre avortée à la une.

Jack serait le suspect numéro un – ce qui était O.K. pour Joey, sauf qu'il aurait préféré pouvoir lui pomper un max de blé tant qu'il y en avait à pomper.

— C'est quoi, ta vision ? demanda Joey en levant les yeux au ciel à l'intention d'Harold.

— Je vois cette immense place emplie de milliers de gens heureux, répondit Jack, le regard perdu sur la ligne bleue des Appalaches. Et chacun d'entre eux tient dans la main un souvenir « Jack et Candy ». Là-bas, je vois les immeubles finis de construire, un taux d'occupation de cent pour cent et une liste d'attente. Je vois des gens faire des queues interminables pour un tour de manège, un sandwich... et même pour pouvoir rentrer, merde !

Moi, je vois plein de gens faire la queue pour te bouffer la laine sur le dos, songea Joey, à moins qu'on arrive à coincer Polly.

— Moi aussi, j'ai une vision, dit-il.

— Hors de question de donner le surnom de ta poule à mon Grand Toboggan, dit Jack.

— Non, fit Joey. Je vois un incendie terrible, une nuit. Je vois le Grand Toboggan tombant en poussière. Je vois les carcasses des immeubles détruites par le feu. Je vois un vaste terrain vague calciné à la place de Candyland.

Jack se retourna vers lui.

— Ton plan n'a pas marché, hein ? demanda-t-il.

— L'assurance, Jack, rétorqua Joey. On vit dans un pays formidable.

— Un incendie volontaire ? !

— Appelons ça une auto-combustion non-spontanée.

— Mais c'est le plus grand parc d'attractions du monde ! s'écria Jack. Il te faudra tout un camion-citerne d'essence pour mettre le feu à tout ça !

— Ou deux types de la Louisiane, rétorqua Joey.

— Nous avons utilisé les matériaux ininflammables les plus performants...

Joey secoua la tête.

— Non, dit-il.

— Non ?

— Nous t'avons facturé les matériaux ininflammables les plus performants, expliqua Joey, mais nous avons utilisé les plus bas de gamme que nous avons trouvés.

— Et encore, on en a volé la moitié, ajouta Harold.

— T'as eu droit à un super discount, Jack, dit Joey.

— Je croyais que tu ne gonflais que la main-d'œuvre, grommela Jack.

— Naaaaan, fit Joey.

Jack détourna la tête et contempla la place de la Grande-Famille. Son rêve virait au cauchemar.

— Rien de tout ça n'est aux normes de sécurité, je suppose ? demanda-t-il.

Joey et Harold éclatèrent de rire.

— Merde, dit Jack entre ses dents.

Joey posa sa grosse paluche sur son épaule.

— Ne t'en fais pas, lui dit-il. On aura un gros chèque de l'assurance et on pourra tout recommencer.

Tout recommencer ? songea Jack.

Ce serait chouette de pouvoir tout recommencer.

Las Vegas, songeait Neal, est une ville conçue pour faire croire aux gens qu'ils sont gagnants, en recyclant l'argent des perdants.

Il franchit le viaduc surplombant la coulée de lave électrique, gravit la route serpentant entre les sources chaudes, doubla en douceur un trio de chars et trouva son chemin jusqu'au bureau d'inscription. Le hall d'entrée du Grand Hôtel des Derniers Jours de Pompéi et de son casino était bondé de touristes, de conférenciers et de flambeurs.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demanda le réceptionniste d'une voix qui pouvait laisser croire qu'il s'agissait d'une proposition malhonnête.

Le jeune homme n'était vêtu que d'une tunique blanche maintenue à la taille par une ceinture en tissu qui indiquait qu'il était un « esclave maison ».

— Je suis M. Heskins, lui dit Neal. J'ai réservé deux chambres contiguës.

L'esclave maison tapa sur le clavier de son ordinateur.

— Je ne vous vois pas, dit-il.

— Thomas Heskins. J'ai réservé depuis un mois.

L'esclave d'appuyer sur d'autres touches.

— Vous n'y êtes pas, confirma-t-il avec le plaisir à peine dissimulé d'un ado prenant le pouvoir. Et nous sommes archi-complets, j'en ai bien peur ! Les Assises, vous savez...

— Et comment. J'y participe.

Neal, Polly et Candy étaient restés dans un petit motel au nord de la ville pendant que Karen était partie en repérages. Elle était revenue en annonçant que l'Association des réalisateurs de films X organisait sa sauterie annuelle aux Derniers Jours de Pompéi.

Neal s'était dit que c'était une couverture aussi bonne qu'une autre pour un mec qui voyageait en compagnie de trois femmes. À Vegas, aucune couverture ne résiste très longtemps, mais Neal voulait gagner du temps, et chaque minute comptait.

— Vous devez bien avoir quelque chose pour moi, insista-t-il. Tommy Heskins ? Les Productions du Clair de Lune ?

L'esclave secoua la tête, perplexe.

— *Échange-mi, Échange-moi ?* fit Neal. *Échange standard, Libre échange à Libreville ?* C'est moi qui ai tourné toute la série.

— *Libre échange à Libreville, c'est vous ?* dit l'esclave, admiratif.

— Vous l'avez vu ?

— Ouaiiiiiis.

Ah ! oui ? Moi qui croyais l'avoir inventé.

— Je vous filerai des photos de plateau, lui promit Neal.

Il lut le badge nominatif de l'esclave : ATTICUS.

— Mon vrai nom, c'est Bobby, précisa Atticus.

Une grande sauterelle vêtue d'une toge qui révélait bien plus que ses épaules mit un plateau de boissons sous le nez de Neal.

— De l'ambrosie maison ? proposa-t-elle.

Neal prit un bloody-mary, la remercia et se retourna vers le réceptionniste.

— Bobby, fit-il, tu peux m'aider sur ce coup ?

— Nous avons bien des « dispo » pour les VIP, dit-il d'un air de doute.

— Une chambre pour ma femme et moi, et l'autre pour mes deux stars, fit Neal avec un clin d'œil.

— Celles qui jouaient dans la série des « Échange » ? demanda Bobby.

— Tu revois la scène sur le canot pneumatique ?

Bobby joua de l'ordinateur.

— Comment souhaitez-vous nous régler, monsieur ? demanda-t-il.

Neal posa le porte-documents de Withers sur le comptoir et l'ouvrit.

— En espèces, dit Bobby tout en tapant sur son clavier. Il me faut des noms pour l'autre chambre.

J'aurais dû y penser, songea Neal.

— Linda Lafauve et... Désir, dit-il, ne trouvant rien de mieux.

— Désir tout court ? fit Bobby d'une voix étranglée.

— Il est des fois où le désir suffit, répondit Neal avec un sourire qu'il voulut entendu.

Bobby termina la paperasserie et tendit à Neal quatre clefs magnétiques.

Maintenant, songea Neal, je n'ai plus qu'à faire monter Linda Lafauve et Désir en toute discrétion...

Bobby accueillait déjà le client suivant.

— Je peux vous être utile, monsieur ?

— Ron Scarpelli de la revue *Hauts et Bas*, dit l'homme.

Les oreilles de Neal se dressèrent et tournèrent à cent quatre-vingts degrés.

— J'ai bien le tarif colloque, hein ? demanda Scarpelli.

... ou qu'à sauter dans la coulée de lave, songea Neal.

Walter Withers avait vraiment la poisse.

Il se ramassa au vingt-et-un – « au XXI » tel qu'indiqué dans la salle du Vésuve –, se fit échauder par un vieux VII au jeu de dés dans le Puits de lave en fusion et fut vaincu au poker dans l'Arène du Colisée par la quinte flush d'un gladiateur au regard d'acier.

Il ne s'était pas refait les cinquante mille dollars de Ron Scarpelli. En fait, il avait claqué ce qui lui restait d'espèces, épuisé le crédit maximum de sa carte Visa et de sa MasterCard, et s'était pris dans le creux de l'oreille le rire moqueur de la télévendeuse d'American Express qui s'était fait un plaisir de lui dire que non seulement il n'avait pas le droit d'effectuer d'autres retraits, mais qu'en plus, il ne pouvait pas prendre une chambre à moins qu'elle n'ait reçu un chèque de banque avant midi.

Withers vivait son dernier jour à Pompéi.

Il trouva une cabine téléphonique dotée d'un tabouret et contempla les dernières parties. Puis il composa le numéro de Sammy Black. Sammy accepterait de lui avancer sa mise ; peut-être aurait-il plus de chance aux courses.

Une voix enregistrée lui annonça que la ligne de son correspondant était coupée.

Bizarre, se dit-il. J'espère que Sammy ne s'est pas fait arrêter.

Il appela au Blarney Stone et fut soulagé d'entendre la voix enjouée et familière d'Arthur.

— Walter ! Comment va ?

Comme cette bonhomie bon enfant était rafraîchissante.

— Bien, Arthur, très bien. Écoute, j'ai essayé de joindre Sammy, mais sa ligne est coupée.

Silence inhabituel d'Arthur à l'autre bout de la ligne.

— Heu, Walt, je pensais que tu savais, dit Arthur.

— Comment veux-tu que je le sache ?

Parce que c'est toi qui es à l'origine de la coupure, songea Arthur, qui se contenta de dire :

— Sammy est mort, Walter, tu t'en souviens pas ?

— Mort ! Dieu du ciel, mec, que s'est-il passé ?

Là, Arthur pigea et ce ne fut pas à son goût.

Withers appelait pour vérifier son alibi.

— Un type est entré dans le bar et les a butés, dit Arthur. Lui *et* Chick.

Walter Withers était abasourdi. New York avait atteint un degré de violence tout bonnement inacceptable.

— Qui a bien pu faire un truc pareil ? fit-il.

— Je ne sais pas, dit Arthur avec à-propos. J'étais aux chiottes.

— Ça a dû t'en foutre un sacré coup, Arthur.

Arthur raccrocha en se disant que Walter Withers ne manquait

pas de culot.

Walter raccrocha et appela Gloria. Peut-être avait-elle eu des nouvelles de Polly. S'il pouvait remonter jusqu'à Polly, il saurait sans doute convaincre Scarpelli de lui donner une autre avance sur les frais.

— Salut, fit Gloria d'une voix enjouée.

— Bonjour, dit Withers.

— Excusez-moi, mais je ne suis pas en mesure de vous parler, poursuivit la voix de Gloria, alors ça *me* ferait très plaisir d'avoir un message de v-o-u-s. Laissez-le après le bip !

— Gloria, c'est encore moi, Walter. Je voulais savoir si tu avais eu des nouvelles de ta copine. Appelle-moi, s'il te plaît. S'il te plaît.

Il raccrocha et erra dans le hall en quête d'un autre apéritif offert par la maison.

Il s'approcha d'une des somptueuses hôtesse en toge au décolleté vertigineux et lui demanda un verre tout en s'efforçant de ne pas trop reluquer ses seins.

Elle baissa sur lui un regard soupçonneux.

— Vous faites vraiment partie des Assises ? lui demanda-t-elle.

— Bien sûr.

— Les invités n'ont droit qu'à trois verres d'ambrosie par personne, dit-elle.

Puis, devant l'air malheureux et déçu de Withers, elle ajouta :

— Mais je peux vous servir une « ambrosie de vierge » – un jus de tomates, quoi.

Withers lorgna la concoction potagère d'un air morne.

— Qu'est-ce que je suis censé faire avec ça ? fit-il. L'offrir en sacrifice au volcan ?

— Quoi ? !

— Laissez tomber, soupira-t-il. Et non merci.

— J'aime beaucoup Bill [5], lui confia-t-elle.

Il plongea franchement le regard dans sa toge.

— Bill doit être un heureux homme, dit-il.

Elle lança un rapide coup d'œil à la ronde et lui tendit un verre d'alcool.

— Vous êtes une chic fille, Calpurnia, dit Withers.

— Il y a une réunion dans la salle des Spartiates, ce soir, chuchota-t-elle. Vous devriez y faire un saut.

— Vous y allez avec ou sans Bill ?

— Vous êtes un petit marrant, vous, lui dit-elle en s'éloignant pour imposer son hospitalité à d'autres invités.

— Tu es à pisser de rire, confirma Ron Scarpelli. Où est mon frig ?

— Ron ! s'exclama Withers.

— Tu peux m'appeler Monsieur Scarpelli, fit Ron d'une voix gutturale.

Il était habillé pour affaires : costume trois pièces blanc, chemise en soie blanche déboutonnée au col, chaîne en or, mocassins blancs – pas de chaussettes.

Miss Haber, en boléro et fuseau blancs colle-au-corps, se dressait derrière lui en toile de fond érotique.

— Qu'est-ce que vous fichez là ? demanda Withers.

— Ce que je fous là ? rugit Ron. Et toi ? T'es censé être en train de me retrouver Polly Paget !

Quelques têtes se tournèrent vers eux à la mention de ce nom. Miss Haber entraîna les deux hommes vers une banquette derrière un énorme palmier.

Ce qui donna à Withers quelques secondes de réflexion. Il n'y avait qu'une chose à faire : mentir.

— C'est exactement ce que je suis en train de faire, dit-il le plus calmement du monde.

Il se pencha vers Scarpelli et lui chuchota à l'oreille :

— Elle est ici.

— À Vegas ?

Continue de mentir.

— Ici même. Dans cet hôtel.

— C'est pour ça que tu m'as appelé ?

Pour ça que je l'ai appelé ?... Pour ça que je l'ai appelé ?... Parce que je l'ai appelé ?

— Oui, fit Withers.

Scarpelli se pencha encore plus vers lui. L'odeur de « Brut » était suffocante.

— Pourquoi tu m'as raccroché au nez ? demanda-t-il.

— J'étais sur le point de la perdre, répondit Withers. Il fallait que je la file. Je ne l'ai pas lâchée depuis, c'est pour ça que je n'ai pas pu vous rappeler. C'est pour ça que j'ai l'air d'avoir... d'avoir...

— La tête dans le cul ?

— Exactement.

— Tu me mènes en bateau, l'accusa Scarpelli.

— Certainement pas.

— Ron, intervint Miss Haber, si elle est dans cet hôtel, est-il possible qu'elle signe avec une prod' de cinéma ?

Scarpelli eut l'air réellement inquiet.

— Pour faire du hard ? fit-il. Ce serait une erreur terrible ! On va la payer davantage pour une séance de pose qu'elle ne se ferait en une dizaine de films !

— Toutes les revues importantes sont ici, l'avertit Miss Haber.

— Merde ! dit Scarpelli. Walt, il faut qu'on aille au charbon. Où

est-elle ?

Où est-elle ?... Où est-elle ?... Que je réfléchisse... Où est-elle ?

*

Polly Paget s'agenouilla sur le siège passager de la Laredo et appliqua les dernières touches de maquillage à Candy Landis.

Elle contempla son œuvre et dit :

— Ta propre mère te r'connaîtrait poeeuuh...

Candy se regarda dans le rétro.

— J'espère bien. Si elle me reconnaissait, elle ferait une crise cardiaque. J'ai l'air d'une poule !

— Pire que çoeuuuh, fit Polly.

Polly, quant à elle, ressemblait à une jeune prof de gym avec ses cheveux fraîchement coupés, pas maquillée, son sweatshirt Nevada-Reno, son pantalon de jogging et ses tennis.

Neal tapota à la vitre et Karen ouvrit la portière.

— C'est bon, dit-il. On est mariés, toi et moi.

— Neal, tu réserves une chambre dans un hôtel en disant qu'on est mariés ? Oh, comme c'est chou !

— Je suis censée être qui ? s'enquit Candy.

Neal contempla un petit moment la co-présentatrice de « À la bonne heure avec Jack et Candy » avant d'avoir le culot de lui dire :

— Désir.

— Je vous demande pardon ?

— Une actrice de porno, lui dit-il. Toi pareil, Polly.

— Ah ! ben, mercieeuuh...

— Une actrice de *por-no* ! répéta Candy, les yeux écarquillés. Neal, franchement, je ne sais pas si...

— C'est juste pour le registre de l'hôtel, lui assura-t-il.

— Je ne suis pas un peu vieille pour ça ?

— Bah, on n'a qu'l'âge qu'on veut bien s'donner, hein, fit Polly. Et moi, mon nom, c'est quaeuuuh ?

— Linda Lafauve.

— *Linda Lafauveeeuh... ?*

— Silence !

Neal commença à sortir les bagages du coffre.

— Polly, dit-il, laisse tomber tes lunettes de soleil. Les gens remarquent une femme qui porte des lunettes noires à l'intérieur, et on ne veut surtout pas de ça. On va rentrer, prendre l'ascenseur et monter dans nos chambres, point final. On n'en rajoute pas non plus côté « petites souris ». Des questions ?

— Pourquoi j'peux pos êt' Désir et elle Linda Lafauve ? demanda

Polly.

— Est-ce qu'elle est rousse ?

— Elle peut l'devenireeuuh.

— Non, elle ne le peut pas ! s'écria Candy. Les filles ne sont pas nues dans ces films ?

— Naan, elles gardent leurs chaussureeuuh, dit Polly.

— Tu en as vu ! s'égosilla Candy.

— Ben ouais, pas ta ?

— Non !

— Quelqu'un veut bien porter un sac ? demanda Neal.
M^{me} Heskins ? Linda ? Désir ?

— Où as-tu vu ces films-là ? demanda Candy à Polly tout en se dirigeant vers l'ascenseur.

— Ben, puisque tu veux savoir, ben c'est Jack qui m'demandait de louer des vidéoeeuuh. I'voulait pos y aller lui-même, pasqu'il avait peur qu'on l'reconnaisseeuuh...

— Tu ne te sentais pas gênée ?

— Quand j'les r'gardais ou quand j'les louaieeuuh ?

— En les louant.

— Non-eeuuh...

— Et en les regardant ?

— Heuuuu... non-eeuuh...

Candy enchaîna avec sa voix talk-show.

— Est-ce que tu trouves que ces films sont stimulants ? demandat-elle.

Polly cogita un petit moment.

— J'aime bien les fringueeuuh..., dit-elle.

Extraordinaire, songea Neal. Je me retrouve avec un réceptionniste fan numéro un de films de cul qui n'existent pas, un magnat de la presse porno dont le fric me sert à cacher la femme qu'il veut retrouver, et la femme en question qui regarde des films X pour y dénicher des tuyaux sur la mode.

— Désir et Linda Lafauve, dit Karen qui s'amusait comme une folle. Comment une montagnarde dans mon genre pourrait-elle imaginer ce qui se passe dans la tête de l'homme qui partage son lit ?

— J'ai dû inventer des noms sur-le-champ, dit Neal.

— Et ceux-là sont sortis tout droit de ton subconscient. Intéressant.

— Tais-toi.

— Dis-moi, tu as vraiment un plan ou tu improvises au fur et à mesure ?

— J'ai un plan, répondit Neal.

Que j'improvise au fur et à mesure, ajouta-t-il in petto.

— Elle a pris une chambre sous un faux nom, dit Withers.

— Quelle chambre ? Quel nom ? demanda vivement Ron Scarpelli.

On aurait dit un tamia en surdose de caféine.

Withers regarda passer trois gladiateurs body-buildés et attendit qu'ils ne soient plus à portée de voix. S'il n'en avait tenu qu'à lui, il aurait volontiers attendu qu'ils aient quitté la ville si ça avait pu lui permettre de se tirer de là, mais Scarpelli en était à mâchouiller sa chaîne en or.

— J'ai un rendez-vous téléphonique avec mon indic, dit-il. Elle aura le numéro de la chambre et le nom.

— C'est qui, ton indic ? demanda Ron.

Withers regarda l'amulette qui pendillait au bout de la chaîne coincée entre les lèvres de Scarpelli. On aurait dit une petite cuillère.

— Je ne peux pas révéler ma source, lui dit-il.

— Tu peux, vu que ta source, c'est avec mon fric que tu la paies, lui rétorqua Scarpelli.

— Et si vous vous faisiez arrêter ? fit Withers. Hein ? Alors ?

— Arrêter ? T'es bourré ou quoi ?

— C'est une « ambrosie de vierge », lui dit Withers. Je suis ici incognito, vous savez.

Miss Haber lui sauva la mise en se coulant sur la banquette pour chuchoter à l'oreille de Scarpelli :

— Le bruit court dans le hall que Tommy Heskins est ici et prépare un gros coup. Tout le monde ne parle que de ça.

— C'est qui ce mec ? demanda Scarpelli.

— La série des « Échange », Ron ? fit Miss Haber d'une voix pressante. C'est lui !

Elle ne connaissait cette « fameuse » série que depuis trois minutes, mais tout le monde ne parlait que de ça et être dans la mouvance faisait partie de son boulot.

— Merde, fit Ron.

Il n'avait jamais entendu parler d'Heskins, et encore moins de sa série « Échange », mais il ne voulait pas passer pour un ringard devant elle.

— C'est la thune, ce mec, dit-il.

Ce qui troubla Withers qui pensait que c'était Bill, la thune.

— C'est la méga thune, approuva Miss Haber.

— Ça, je vous en fiche mon billet, ajouta Withers, histoire de ne pas être en reste.

— Walt, bigophone à ton indic, ordonna Ron, qui se souvenait

même en ce moment critique, de parler avec autorité. Il nous faut le nom et le numéro de chambre tout de suite ! Haber, trouve-moi où est descendu Heskins pour qu'on l'ait à l'œil.

Miss Haber fila faire du charme à un réceptionniste.

Withers s'assit sur la banquette pour terminer son verre.

— Qu'est-ce que tu attends ? lui demanda Ron.

Je n'en suis pas sûr, songea-t-il, mais il est probable que j'attends que Gloria rentre en titubant dans son appartement pour un début de soirée en compagnie d'un homme qu'elle a levé dans un bar.

*

Dans la chambre, il y avait, bien entendu, des lampes magma – énormes –, d'épais double-rideaux rouge satiné et un dessus-de-lit rouge sur un grand lit ovale. La moquette était d'un gris pierraille moucheté de rouge, et le papier peint, noir tacheté de rouge et de gris.

La salle de bains était noire : lavabo noir, baignoire-jacuzzi noire encastrée, bac de douche noir. La robinetterie était dorée.

— Je pense que c'est censé suggérer qu'une mort imminente dans de la lave en fusion est aphrodisiaque, dit Karen. Ça te fait quelque chose ?

— Non, répondit Neal.

— À moi non plus.

Un coup fut frappé à la porte de communication entre les deux chambres.

— Entrez ! cria Karen.

— Notre piaule est supereeuuh, pépia Polly. Exactement pareille que la vôtreuuuh !

Dans son dos, Candy fit la moue.

— Bon, dit Neal, je vous explique les règles. En gros, vous êtes prisonnières, mesdames. Vous ne répondez pas au téléphone ; vous n'ouvrez la porte à personne. Vous ne passez aucun coup de fil !

Il lança un regard appuyé à Polly qui le regarda d'un air innocent.

— Tous les repas seront commandés au service des chambres par Karen ou par moi, poursuivit-il. Et nous les prendrons ici. Quand les femmes de chambre feront votre chambre, vous viendrez dans la nôtre. Quand elles feront la nôtre, nous viendrons dans la vôtre. Si jamais on frappe à votre porte, vous vous planquez dans la salle de bains. Des questions ?

— Quand cé qu'on va pouvar jouer ? demanda Polly.

— J'ai l'impression que je n'ai pas dû être assez clair, dit Neal. Vous ne sortez PAS de votre chambre.

— Pendant combin d'temps ?

— PLUS JA-MAIS. À partir d'aujourd'hui et jusqu'au jour de votre mort.

Ou jusqu'au jour où on se fera choper, c'est selon. Dans une ville où l'on sait qui mise combien sur quel numéro, dans quel hôtel les contrôles sont encore plus sévères que dans un avion de ligne israélien, et où aussi bien les mafieux que les fédés ont des équipes qui surveillent en permanence l'aéroport, on va forcément se faire repérer. Mais, avec de la chance, pas avant d'avoir eu le temps de négocier.

— Pendant toute la durée de cette épreuve, décréta Neal, nous poursuivrons l'éducation de Polly. Je dis « nous », car j'espère bien que vous deux, mesdames, ajouterez vos immenses talents à cet effort surhumain.

— Oh, i'm'tue sui-làeeuuuh..., fit Polly.

— Il vaut mieux que ce soit moi qu'un homme en cagoule, lui rétorqua Neal.

— J'ai une question, dit Candy, qui s'était démaquillée et avait retrouvé son air collet monté. Que comptez-vous faire, à supposer que vous y ayez pensé, en ce qui concerne mon mari ? Je trouve que cette histoire de tueur à gages nous a mis sur la défensive. Je ne sais pas pour vous, mais moi, j'aimerais passer à l'attaque. C'est prévu pour quand ?

Neal consulta sa montre.

— Pour tout de suite, je dirais, lui répondit-il. Polly, j'aimerais quand même que tu donnes un dernier coup de fil.

*

— Qu'est-ce que tu veux boire, mon chou ? demanda Gloria en se penchant en avant pour que son invité puisse admirer les attractions auxquelles il allait bientôt avoir droit.

— Un scotch, s'il te plaît, dit Joe Graham.

Il mata la naissance des seins de la dame tout en se demandant si ses verres étaient propres. Elle faisait un peu négligée. Faut dire que la plupart des nanas qui vous levaient au Blarney Stone à une heure et demie un samedi après-midi ne pouvaient pas avoir l'air de Loretta Young sortant du bain.

D'ailleurs, lui-même ne devait pas avoir l'air très frais, vu qu'il avait passé la moitié de la nuit en avion.

Ça laisse à désirer ici, songea Graham tandis que Gloria servait à boire dans le coin cuisine. La moquette a besoin d'un bon shampooing, la table basse d'un bon coup de chiffon et la photo jaunie de Bobby Kennedy d'être mise à l'index. En plus, c'est surchauffé et ça sent le tabac froid.

Graham regarda l'heure à sa montre. Un peu juste. Il faut dire que ça faisait un bail qu'il n'avait pas levé une nana dans un bar.

— Hé, Gloria, dit-il. Laisse tomber le verre.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Joe ? Tu es pressé ou tu as peur que ça te ramollisse le poireau ?

« Le poireau » ? Faut que je me tire d'ici, moi.

— Je me demandais si tu avais eu des nouvelles de Walter Withers récemment ?

Gloria arrêta son geste au-dessus du verre pendant quelques secondes, puis se décontracta. Elle servit à boire et sourit.

— Tu connais Walt ? demanda-t-elle.

— Par mon boulot dans les assurances, répondit Graham. Tu sais, des fois, quand on a une affaire qui ne nous paraît pas très « kachère », on fait appel à des types comme lui. Et je sais qu'il fréquente ce bar.

Elle revint vers lui, s'assit et croisa les jambes de façon à révéler un maximum de cuisses. Graham jugea ça plutôt ridicule pour une femme de son âge.

— Je ne pense pas qu'on ait beaucoup sollicité Walter ces derniers temps, dit-elle. Il fréquente un peu trop les bars.

— Ouais... bah...

— Quand tu sentiras que tu en arrives à ton point limite de tolérance de l'alcool..., dit Gloria, laissant sa phrase en suspens.

— Alors, tu as eu de ses nouvelles ? reprit Graham.

Elle ouvrit un étui à cigarettes en simili cuir, y prit une Winston filtre et attendit que Graham lui offre du feu. Voyant qu'il ne le faisait pas, elle haussa les épaules et chercha son briquet dans son sac. Joe voyait qu'elle sentait que quelque chose n'allait pas mais qu'elle s'efforçait de jouer le jeu.

— J'ai bu un verre avec lui il y a, quoi, une dizaine de jours, dit Gloria. Tu veux qu'on parle de Walter et moi ou de *toi* et moi ?

— Et quand tu l'as vu, il y a dix jours, fit Graham, tu lui as parlé de ton amie Polly ?

— Qui êtes-vous ?

— Oui ou non ?

— Peut-être.

Le téléphone sonna. Elle alluma sa cigarette et ne fit pas mine de décrocher.

Graham s'approcha de la fenêtre, l'entrebâilla et resta dans l'air frais. C'était un des trucs qu'il avait appris à Neal depuis toujours : quand on veut en imposer, on s'impose, on occupe tout l'espace ; c'est le genre de petits détails qui mènent aux grandes découvertes. Pareil pour les interrogatoires : le but étant que les gens ne se sentent pas à l'aise dans leurs baskets, il vaut mieux les leur lacer très serré.

— Pas de problème si tu ne veux pas décrocher, dit-il. Ton

répondeur est branché, on va pouvoir écouter le message ensemble.

Elle tendit le bras pour couper le répondeur, mais Graham lui saisit le poignet, lui posa la main sur le combiné et la força à décrocher.

— Allô ? dit-elle.

— Solut, c'est ma, fit Polly.

— Comment tu vas, *kid* ?

— Bien, mais j'ai la trouilleeuuh. Y a quèqu'un qu'à essayé d'me tuuéeuuuh...

— Oh, non !

Elle paraît sincèrement étonnée, songea Graham.

— Gloria, écoute, j'veux qu'tu saches où j'si au cas où i'm'arriverait quèqu'choseeuuh. J'si au Bluebird Motel, à Sparks, Nevadaeeuuh. Chamb' 103eeuuh...

— Noté, *kid*. Tu ferais peut-être mieux d'appeler les flics ?

— Non !

— D'accord, *kid*. On reste en contact, hein ?

Gloria raccrocha et regarda Graham.

— Je t'ai fait monter en pensant qu'on pourrait rigoler un peu, dit-elle. Il n'est pas trop tard...

Elle était pitoyable.

— Tu es une femme très attirante et tu m'attires, mentit Graham. Malheureusement, on a un problème qu'il nous faut solutionner...

— Lequel ?

Voilà qu'elle semblait avoir peur maintenant. Il s'assit à côté d'elle sur le canapé.

— Quelle est ta dette envers Joey con Carne ? lui demanda-t-il.

Ouais, c'est bien ça, songea Graham. Je vois la peur, là, dans tes yeux.

— Je ne savais pas qu'il voulait la descendre, dit Gloria.

— Tu pensais sans doute qu'il voulait lui faire envoyer des fleurs ? fit Graham. Et Walt, il était au courant du contrat ?

Gloria éclata de rire.

— Walt ! Il pense qu'il doit la retrouver pour lui proposer de poser pour une revue porno.

— Il sert de leurre.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis un ami de la famille, lui répondit Graham. Bon, est-ce que t'es prête à faire ce qu'il faut faire, Gloria ?

Elle tira une courte bouffée sur sa cigarette et répondit :

— Si je savais ce qu'il faut faire.

Graham lui tendit le combiné du téléphone.

— Appelle-le, lui dit-il.

— Tu veux rire.

— Ouais, je suis un comique-né. Appelle-le. Et souviens-toi que Joey con Carne ne peut pas te protéger ici.

Elle prit le combiné et composa un numéro.

— Allô, Harold ? fit-elle. Prends note.

Elle lui dicta l'adresse de la nouvelle planque de Polly et raccrocha.

— Quand même, fit Graham, je suis curieux de savoir combien tu dois à Joey con Carne. Quel est le prix de la vie d'une amie à notre époque ?

Le téléphone sonna.

— Sauvée par le gong, dit Gloria en tendant le bras vers l'appareil.

Graham lui fit non de la tête.

Après le bip, ils entendirent la voix geignarde de Walter Withers demander à Gloria de le rappeler.

— À partir de maintenant, tu n'es jamais là quand il appelle, dit Graham. Tu le laisses en dehors de tout ça.

— D'accord.

— Je ne plaisante pas.

— O.K.

Elle s'adossa contre le dossier de son canapé et scruta Graham.

— Et si jamais tu rappelais Joey, je le saurais, mentit Graham.

— Tu peux me faire confiance.

Pas tant que ton cœur bat dans ta poitrine, songea Graham.

Il se leva et partit sans se retourner.

Mon informatrice ne sait pas encore quelle est sa chambre, dit Withers à Scarpelli. Mais ça ne saurait tarder.

— Ouais, fit Scarpelli, et si les culs étaient en or, les babouins seraient multimilliardaires.

Withers se dit que Scarpelli avait glané cette analogie d'un goût douteux à l'un de ses séminaires de remotivation. Il se dit aussi que, pour lui, les carottes n'allaient pas tarder à être cuites, car s'il ne mettait pas très vite quelque chose sous la dent du directeur de la publication de *Hauts et Bas*, celui-ci ne manquerait pas de lui demander des comptes quant à ses cinquante mille dollars.

La charmante et efficace Miss Haber lui sauva une fois de plus la mise en revenant, porteuse, bien sûr, d'informations.

— Heskins a loué la 1238 et la 1239, annonça-t-elle de sa voix glacée que Withers, inexplicablement, trouvait érotique. J'ai promis un abonnement à vie au réceptionniste nommé Bobby.

— Deux chambres ? fit Scarpelli. Il voit grand.

— Il est avec sa femme et deux de ses actrices, dit Miss Haber. Une certaine Linda Lafauve et une certaine Désir.

Withers sauta sur cette occasion pour gagner du temps.

— Des noms de code, décréta-t-il de sa voix la plus pro.

Scarpelli secoua la tête.

— Des noms de hardeuses, dit-il.

Withers ne lâcha pas le morceau.

— Des noms de code, insista-t-il. En tout cas, ça vaut la peine de vérifier.

— Et t'as une idée géniale sur la façon de t'y prendre ? lui demanda Scarpelli.

— En l'occurrence, oui.

Et il disait vrai.

Deux minutes plus tard, Miss Haber allait retrouver Bobby à la réception pour lui demander si ça lui dirait de passer un petit moment en tête à tête avec Miss Juillet.

responsable du service des chambres prit enfin le téléphone.

— Oui, dit Karen en s'efforçant de parler d'une voix calme et posée. Nous avons commandé quatre Vésuve Burger, il y plus d'une heure. On nous avait dit qu'il n'y aurait pas plus d'une demi-heure d'attente. Quand j'ai rappelé, on m'a demandé de patienter vingt minutes. Maintenant, on me demande d'attendre encore une demi-heure.

Que faut-il faire pour avoir à manger dans cet hôtel ?

Le responsable poussa un soupir exaspéré.

— Vous voulez que je vous dise la vérité ? demanda-t-il.

— Au point où j'en suis.

— C'est à cause de ces Assises des films X, dit-il, semblant au bord des larmes. Les serveurs montent dans les chambres, et ils n'en redescendent pas.

— Vous plaisantez ?

— Si seulement. J'en ai déjà renvoyé deux, mais qu'est-ce que je peux faire ? Les licenciés tous ?

Karen entendait son estomac gargouiller, et Polly avait sérieusement ponctionné la réserve d'amuse-gueule du bar.

— Vous n'avez donc pas de serveuses ? s'enquit Karen.

— J'en avais. La moitié d'entre elles sont en train de signer des contrats en ce moment même. Bon, écoutez, je vais vous dire : je vais demander au cuisinier de refaire vos Burgers et je vous les monte moi-même. En fait, un petit break ne me fera pas de mal.

— Ah ! ça, c'est gentil.

— Je vous en prie.

À cet instant, un serveur franchit la porte des cuisines.

— Ah, attendez. Un de mes chauds lapins vient d'arriver. Je vous l'envoie.

— Ils viennent maintenant ! cria Karen par la porte de communication avec la chambre contiguë.

— Ouais, super ! fit Neal.

Il se retourna vers Polly.

— On recommence, fit-il. Le long truc que tu as au milieu du visage, c'est ton nez. Il te sert à respirer et à gérer des mucosités qui ne nous intéressent pas pour l'instant. Le truc ovale juste en dessous qui, en ce moment, est barbouillé de chocolat, c'est ta bouche. Elle te sert à parler et, comme tu sais, à manger. L'idée est d'inspirer de l'air par le nez et d'expirer des sons par la bouche. Avale d'abord.

Polly avala sa grosse bouchée de Toblerone, inspira profondément et dit :

— J'ai fait la connaissance de Jack Landis quand je travaillais comme dactylo à New Yorkeeuuh.

— Pas mal. Mais il n'y a pas de « eeuuh » à New York.

Recommence.

— J'ai fait la connaissance de Jack Landis quand je travaillais comme dactylo à New York.

— Bien. Respire profondément, ça adoucit ta voix, c'est plus joli. Sinon, elle est un peu... métallique.

— Une voix de casserole, suggéra Candy.

— Merci, madame Landis, dit Neal. On continue.

— J'l'ai trouvé...

— *Je l'ai trouvé*, la reprit Neal.

— Je l'ai trouvé beau, et je suppose que je ne lui ai pas déplu, p'sque d'fil en aiguilleeeuh...

— *Car de fil en aiguille*.

— Je suppose que je ne lui ai pas déplu, car de fil en aiguille, de jour en jour...

— Oh ! pas de « eeuuh », bravo ! fit Neal.

On frappa à la porte de la chambre contiguë.

Neal fit « chut » en portant le doigt à ses lèvres, changea de place avec Karen et ferma la porte de communication entre les deux chambres. Il coinça son pistolet dans sa ceinture à hauteur des reins et enfila sa veste.

— Service des chambres !

Neal ouvrit la porte et se trouva nez à nez avec Walter Withers en tunique et spartiates blanches, debout derrière un chariot.

Ils se regardèrent pendant un dixième de seconde, puis Neal attrapa Withers par le col de sa tunique, ferma la porte d'un coup de pied et le poussa dans le couloir jusque dans le recoin où se trouvait le distributeur de boissons. Se plaçant de telle sorte à avoir vue sur le couloir, il plaqua Withers contre le mur et lui colla le canon du pistolet contre la tempe.

— Espèce d'enfoiré d'alcool de mes deux, dit Neal. Je devrais vous buter sans discuter.

— Tu m'as volé mon fric, dit Withers d'un ton de reproche.

— Je vais vous buter, dit Neal.

Il aurait volontiers armé le chien pour impressionner Withers, mais les armes à feu le rendaient nerveux, ses mains tremblaient un max, et ce n'était qu'en fantasme qu'il avait envie de lui brûler la cervelle.

— Vous parlez de l'argent qui devait vous servir à piéger Polly ?

— C'est une avance, expliqua Withers. Neal, ils sont en bas, ils attendent.

— Et vous êtes monté pour me prévenir, c'est ça ? Comment nous avez-vous retrouvés ?

— Pur hasard, je te le jure.

Neal enfonça le canon de son pistolet dans la joue de Withers.

— Je sais, fit Withers. Je n'en reviens pas moi-même. Mais j'ai eu de la chance.

— Comment ça ?

— Tu as fais sensation en tant que réalisateur de films porno, mon garçon. J'ai bien peur que tu en aies trop fait pour te couvrir.

D'abord, je n'en fais pas assez, et maintenant, j'en fais trop, songea Neal. La prochaine fois sera la bonne.

— Vous travaillez pour qui ? demanda Neal.

— *Hauts et Bas* – Ron Scarpelli. C'est son fric que tu as pris, Neal. Je vais avoir de gros ennuis.

— Comme vous dites.

Mais je ne suis guère mieux loti, songea Neal, et Withers le sait aussi bien que moi. S'il vend la mèche, on a tous les médias sur le dos dans dix secondes. Et on n'est pas encore prêts pour ça.

Gagne du temps.

— Je vous donne dix mille maintenant pour que vous ne disiez rien. Vous recevrez le reste dans deux jours à New York si tout marche comme sur des roulettes.

— Je récupère juste mes billes. Il me faut quelque chose pour le dérangement.

— Fumier, va...

— Il me faut un petit supplément, mon garçon, dit Withers, le regard brillant de plaisir à ce combat. Ou je n'aurais d'autre choix que de vendre cette information aux médias.

Et tu le ferais, en plus, songea Neal. Sans état d'âme, si tu en avais une.

— O.K., fit-il. Dix mille de plus pour votre soi-disant dérangement. Dans huit jours, pas avant.

— Vingt mille dans trois jours.

— Quinze dans cinq.

— Marché conclu, dit Withers. C'est un plaisir de faire affaire avec toi, Neal.

Neal recoinça son revolver dans la ceinture de son pantalon et lâcha Withers.

— Je vais vous chercher votre putain de fric, dit-il.

— Formidable, mon garçon, formidable, dit Withers en rajustant sa tunique. Mais pourrais-tu m'avancer, disons, mille dollars ? Je suis fiscalement gêné aux entournures en ce moment.

— Je vous en donne déjà dix mille ! protesta Neal.

— Que je dois, malheureusement, restituer à mon futur ex-employeur, M. Scarpelli. Et merci de me permettre d'échapper aux griffes de cet indigne trafiquant de chair fraîche, mon garçon.

— Attendez-moi ici. Et arrêtez de m'appeler comme ça.

Neal regagna sa chambre, prit onze mille dollars dans l'attaché-

case, ressortit dans le couloir et les tendit à Withers.

— Si je vous revois fureter par ici... non, si je vois n'importe qui fureter par ici, je vous descends, Walter, dit-il.

— Tu es un gentleman et un érudit, lui dit Withers.

Et un crétin.

Il poussa le chariot dans la chambre, vérifia qu'il n'y avait pas de micros et annonça à ces dames que le dîner était servi.

*

Withers entra nonchalamment dans la suite de Scarpelli, fonça droit sur le bar et se servit un Martini. Puis il s'assit sur le canapé et posa les pieds sur la table basse.

— Je l'ai vue, annonça-t-il à Scarpelli et Haber qui firent des yeux ronds comme des soucoupes. Elle est dans la chambre d'Heskins.

— Génial ! fit Scarpelli. Super... Laquelle ?

— C'est formidable, Ron, dit Miss Haber, si nous arrivons à la contacter.

— La contacter, répéta Scarpelli.

Il était quasiment certain d'avoir assisté à un séminaire sur la prise de contact. Il n'arrivait pas à se rappeler ce qui en avait été dit, mais il était sûr que c'était important.

— Le problème maintenant, c'est la prise de contact, dit-il.

— On pourrait contacter Heskins, suggéra Miss Haber.

— On pourrait..., fit Scarpelli, songeur.

— Pourquoi ferions nous ça ? demanda Withers.

— Dis-le lui, Haber.

— Pour passer un marché. On peut l'acheter. Lui faire une offre qu'il ne pourra pas refuser.

— Pourquoi payer deux fois ? demanda Withers, remonté à bloc par ses tractations avec Neal. Pourquoi ne pas s'adresser directement à elle ?

— Comment on l'entre en contact ? demanda Miss Haber.

— Transitif indirect, ma chère, lui précisa Withers. Et pourquoi ne laissez-vous pas ce petit problème aux bons soins d'un professionnel tel que moi ? Je pense que vous serez d'accord avec moi si je vous dis que je m'en suis plutôt bien tiré jusqu'à présent. Oh, Ron, verriez-vous un inconvénient à ce que nous réglions mes notes de frais ? Je déteste laisser traîner ces choses-là en longueur.

Car, songea Withers, lorsque Dame la Chance a l'extrême bonté de vous prendre par la main, il faut la travailler au corps, cette perfide catin !

Heures Sup passa trois fois devant le Bluebird Motel avant d'engager la voiture dans le parking.

Il coupa le moteur, les phares et surveilla les alentours. Une voiture était garée devant la chambre 103 et un rai de lumière filtrait par l'interstice des double-rideaux. Il voyait même la lueur tressautante d'une télévision allumée.

Heures Sup n'avait pas envie d'attendre longtemps. Une douleur lancinante lui parcourait le bras droit jusqu'à l'épaule, et son dos était endolori ; mais il venait de se planter dans les grandes largeurs, et il ne tenait pas à faire deux fois la même erreur.

Quelqu'un finirait bien par sortir. Comme toujours. C'était un des signes du manque de discipline qui gangrène les sociétés occidentales. Même les gens en grand danger, par ennui ou inconscience, finissent par sacrifier leur vie pour aller chercher une boisson au distributeur ou un truc qu'ils ont oublié dans leur bagnole, ou juste pour prendre un bol d'air.

La plupart d'entre eux n'ont pas la patience de rester en planque, pas à long terme – surtout les femmes. En outre, ceux-là pensaient avoir échappé aux balles. Ils ne s'attendaient pas à une autre offensive aussi rapprochée.

Heures Sup s'était garé de telle sorte que la vitre côté chauffeur donne sur la chambre 103. Il ouvrit son attaché-case Haliburton et vissa un tube en alu à l'arrière du canon de sa carabine de sniper. Il envisagea de se servir de son viseur de nuit à infrarouge, mais décida que les lumières du motel seraient suffisantes.

Il goba deux amphétamines, baissa la vitre, s'enfonça dans son siège et attendit.

*

Chuck Whiting observait la scène de la chambre 120. Il devait reconnaître que Neal Carey avait bien choisi les chambres – le tueur s'était garé au parking face à la 103, et donc à proximité de la 120. Chuck avait vu que l'homme était seul, et distinguait nettement le haut de son crâne appuyé contre la vitre côté chauffeur.

Ça faisait un bail que Chuck n'avait pas planqué de la sorte. Il en

avait oublié à quel point c'était chiant et éprouvant pour les nerfs. En bon mormon, il ne buvait pas de café et ne fumait pas, alors tout ce qu'il pouvait faire pour s'occuper, c'était de penser à M^{me} Landis. Les heures qu'il avait passées à attendre de voir si un danger se pointait avaient mis son âme au supplice. Et durant ces longues heures d'introspection forcée, Charles Whiting avait bien été obligé de reconnaître que Neal Carey avait vu juste : il éprouvait des sentiments – et des sentiments forts – pour elle.

C'est vrai, se dit-il, je suis amoureux de Candy Landis.

Dans l'ancienne église mormone... Oh, aucune importance.

Il reporta son attention sur l'assassin en puissance assis dans sa voiture. Carey lui avait demandé de se contenter d'observer, mais Chuck n'était pas aux ordres de Neal Carey, même si celui-ci avait une influence certaine sur M^{me} Landis. Pour Carey, ce n'était qu'une opération destinée à réunir des informations, point final ; pour Chuck, c'était l'occasion de capturer l'assassin. Tout ce qu'il avait à faire, c'était sortir en catimini et l'attaquer par derrière.

*

Heures Sup sentit qu'on le regardait.

Paranoïa, se dit-il tandis que des images de chiens enragés et de battes de base-ball lui traversaient l'esprit.

Contrôle-toi. Respire. Concentre-toi sur ta cible.

Putain de Dieu, on me regarde. Je sens des yeux fixés sur ma nuque.

Pendant une seconde atroce, il visualisa la mire s'immobilisant sur sa nuque. Sa gorge se noua. Il avait envie de se laisser glisser dans son siège mais craignait que cela ne fasse partir le coup.

Pour le coup..., songea-t-il.

Bien. Tu n'as pas complètement perdu ton sens de l'humour.

Professionnel. Analyse la situation.

Hypothèse : ils t'ont tendu un piège.

Supposition : ils sont derrière toi.

Solution éventuelle : retourne-toi et tire.

Traitement des données : un, tu n'auras pas le temps de te retourner, de te positionner, de repérer la cible et de tirer. Deux, un tir croisé viendra de la chambre 103. Trois, ils viseront les pneus puis pourront prendre tout leur temps.

Il s'interrompt pour calmer sa terreur grandissante.

Respire.

Efface l'image de la balle trouant ta boîte crânienne.

Retour au traitement des données. Et fissa.

Solution éventuelle : fuir.

Traitement des données : un, tu es face au contact et au volant. Deux, tu peux démarrer sur les chapeaux de roues et offrir une cible réduite. Trois, tu seras très vite hors de portée de tir.

Heures Sup pensait que c'était la meilleure solution. Si seulement il pouvait se décider à bouger. Un sentiment nouveau pour lui se répandait dans son être : l'humiliation. Il souffrait du syndrome « lapin-dans-la-lumière-des-phares » et, pour la première fois de sa vie, il se sentait profondément diminué.

Heures Sup se fit le serment que s'il réussissait à se sortir de là, quelqu'un allait payer de sa vie pour ça.

*

Charles Whiting n'arrivait pas à se décider.

Il voyait bien où était le problème. Il n'avait pas assez d'expérience d'opérations en solo – on n'en faisait pas, au FBI. Si c'était une opé du Bureau, il y aurait une dizaine d'agents armés jusqu'aux dents répartis dans plusieurs chambres, sur le toit et dans la rue. Ils donneraient une sommation par haut-parleur puis ouvriraient le feu.

Et puis, il avait passé l'âge de ce genre de plans. Il avait une crampe dans les cuisses à force d'être resté accroupi, et il n'était pas sûr d'avoir l'agilité et la vitesse nécessaires pour exécuter les mouvements requis.

Et puis j'ai la trouille, se dit-il.

Cette découverte lui fut presque aussi douloureuse que la prise de conscience du fait qu'il était amoureux de M^{me} Landis. La vie était devenue bien incertaine depuis qu'il avait quitté le Bureau.

Maintenant ou jamais, songea-t-il.

Il tira son .38 du holster et marcha à croupetons jusqu'à la porte.

*

Heures Sup perçut un mouvement et bondit en avant. Sa tête cogna contre le volant et la crosse de son fusil lui rentra dans les côtes. Couché sur son siège, il mit le contact, appuya à fond sur l'accélérateur, serra le volant entre ses mains et braqua à fond vers la droite.

La voiture dessina un arc de cercle pratiquement sur deux roues et finit sur la route. Heures Sup mit le pied sur le frein, pila, redressa

le volant et reparti aussi sec. Une fois qu'il eut parcouru une dizaine de mètres, il se redressa sur son siège.

Sa vision était floue à cause du sang qui coulait dans son œil gauche. Il avait l'impression qu'on lui avait enfoncé une allumette allumée dans les côtes.

Je hais ces gens, songea-t-il.

*

Whiting se releva. Il avait trébuché sur le seuil et s'était étalé de tout son long. Soulagé et embarrassé – et embarrassé de se sentir soulagé –, il regarda la voiture s'éloigner pleins gaz.

C'était bientôt l'heure du coup de fil de Carey. Cette fois, au moins, il aurait quelque chose à lui dire.

Et il lui tardait de retourner à San Antonio, même si ça devait être synonyme de blasphème.

*

— Ça n'a pas de sens, dit Neal à Graham. Pourquoi Foglio lancerait-il un contrat sur Polly Paget ?

— Pour qu'elle ne parle pas, répondit Graham.

Il avait toutes les peines du monde à maintenir le combiné du téléphone coincé dans le creux de son épaule tout en faisant ses bagages d'une main.

— J'étais là, je te dis, reprit Graham. J'étais chez elle quand elle lui a téléphoné. Là-dessus, tu me dis qu'un tueur s'est pointé au Bluebird Motel. Pas besoin de mobile quand on a les preuves.

Neal se cala contre la tête de lit. Karen sommeillait à ses côtés.

— Mais pourquoi la faire taire ? insista Neal. Que pourrait-elle dire qu'elle n'a déjà dit ?

— On a remonté la filière, fiston : de Polly à Gloria, de Gloria à Harold, d'Harold à Foglio, de Foglio au tueur. Que veux-tu de plus ?

— Une certitude, dit Neal.

— Pas dans cette vie-là, gamin, dit Graham. Ne bouge plus. On arrive.

Que je ne bouge plus ? songea Neal. Je n'arrête pas de ne plus bouger.

Il frappa à la porte de communication et entra dans la chambre voisine pour annoncer la bonne nouvelle à ces dames.

— Gloria f'rait pas çaeeuuh, dit Polly quand Neal lui fit part du test auquel on l'avait soumise et qui s'était conclu au Bluebird Motel.

Elle était assise en tailleur sur son lit. Candy était assise dans le sien. Un vieux film en noir et blanc passait à la télé.

— Mais elle l'a fait, dit Neal. Joe Graham était présent.

— Vous êtes sûr que Chuck n'a rien ? demanda Candy.

Neal acquiesça.

— Pourquoi ce Joey con Carne voudrait-il tuer Polly ? demanda-t-elle.

C'était la question à laquelle Neal s'était attendu de la part de Polly, mais il se dit qu'elle devait être trop préoccupée par la trahison de Gloria.

— Vous n'allez pas apprécier, dit-il à Candy. Cette femme commençait tout juste à s'habituer à l'idée que son mari était un infidèle et un violeur, et maintenant elle allait apprendre qu'il était un escroc.

— Joey Foglio blanchit de l'argent grâce à votre projet de parc d'attractions, lui expliqua Neal. L'accusation de viol que Polly porte contre votre mari tue sa poule aux œufs d'or. S'il réussit à faire taire Polly, l'argent coulera de nouveau à flots dans Candyland... et dans ses poches.

Il vit Candy accuser le coup.

— Il est difficile de concevoir que tout cela puisse se passer sans l'accord de Jack.

— En effet.

— Voire sa complicité, poursuivit Candy. Vous croyez qu'il est impliqué dans la tentative de meurtre ?

Neal haussa les épaules.

— Je dirais que c'est possible.

— Dieu du ciel ! dit Candy. Que puis-je faire pour redresser la situation ?

— Rien pour le moment, lui répondit Neal. Pour le moment, il nous faut attendre que mon boss ait rendu visite à un vieux prisonnier.

Ethan Kitteredge patientait dans la salle d'attente des visiteurs du centre de détention pour adultes, serrant dans sa main un sac en papier kraft qui contenait d'onéreux poivrons jaunes.

Kitteredge était furieux. Il n'avait jamais rendu visite à aucun des quelques clients de la banque qui avaient séjourné dans une installation fédérale pour cols blancs – avec courts de tennis, pelouses entretenues et salles de repos tout confort –, aussi était-il fort mécontent de se retrouver dans ce dépotoir de l'humanité incroyablement sordide.

Pourquoi Dominic Merolla préférait cette bauge à, disons, Danbury, était un mystère pour Kitteredge. Mais Merolla avait dit au procureur et au juge que, si jamais il devait faire de la prison, il préférait que ce soit à Providence, poussant un plaisantin de la presse locale à écrire dans ses colonnes que vivre à Providence revenant, *de facto*, à être en prison, aller en prison à Providence était une aberration tautologique. Or, Merolla tenait le procureur et le juge qui, après vérification de leurs textes de loi, de leurs comptes en banque et de leurs police d'assurance-vie, convinrent que le tribunal devait demander que Dominic Morella soit incarcéré à la prison d'État de Providence pendant vingt ans ou le restant de ses jours s'il devait mourir avant.

Kitteredge se sentait atrocement déplacé dans cette salle d'attente, parmi la foule composée essentiellement de jeunes femmes en robes auréolées de sueur et cousues, semblait-il, dans de la toile de tente. Il avait l'impression que ces femmes avaient toutes le même visage las, inexpressif et, collés à leurs hanches, la copie conforme des trois mêmes marmots crasseux qui, eux-mêmes, paraissaient avoir le même état de santé dont le symptôme le plus visible consistait en des chandelles jaune moutarde qui avaient séché entre leurs narines et leur lèvre supérieure.

Ce week-end-là, Kitteredge avait eu l'intention de faire une croisière sur les eaux bleues au sud de Newport à bord de son bateau le *Haridan*. Il avait acheté plusieurs bouteilles d'excellent vin et commandé un très bon saumon fumé à son traiteur. Un week-end sensationnel en perspective. Au lieu de ça, il faisait antichambre dans une prison, se sentant vestimentairement déplacé en costume trois pièces marron en velours côtelé, chemise blanche au col boutonné et cravate, tout ça parce que Dominic Merolla ne voulait parler qu'au

« boss ».

Au bout d'une éternité dantesque, un gardien cria :

— Kitteredge !

Kitteredge fendit la foule jusqu'au seuil du sas d'accès. Le gardien jaugea sa mise d'un air soupçonneux.

— Vous êtes avocat ? lui demanda-t-il.

— Non.

Ethan Kitteredge ne perçut pas la signification de la question, ignorant que les matons méprisent les avocats et ont tendance à les soumettre à des fouilles au corps et autres tracasseries.

— Ligue des Droits de l'Homme ? demanda le gardien.

— Certainement pas, rétorqua Kitteredge qui pensait que le terme de « Droits de l'Homme » était un oxymoron et, de toute façon, un concept démagogique.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le sac ?

— Des poivrons.

— Des poivrons ?

— Des poivrons.

— Vous n'avez pas l'air d'un paysan, fit observer le gardien tout en farfouillant dans le sachet.

— Et je ne m'en sens pas l'âme, dit Kitteredge.

Un gardien plus âgé, dans un bureau vitré, se pencha vers l'extérieur et tapa sur l'épaule de son collègue.

— Il est venu voir Don Merolla, lui dit-il en lui montrant le clipboard qu'il tenait en main.

Le jeune gardien rougit, s'empessa de remettre les poivrons dans le sac et escorta Kitteredge le long d'un couloir.

— Excusez, lui dit-il. Heu... j'ai un beau-frère italien.

Arrivés devant une lourde porte métallique, le gardien frappa. Un type costaud aux cheveux blancs l'ouvrit, toisa Kitteredge et tendit un billet de vingt dollars au gardien qui partit.

— C'est vous le banquier ? demanda l'énergumène.

— Je suis Ethan Kitteredge.

— Ouais, c'est ça. Entrez donc.

Si Ethan Kitteredge avait déjà vu un club à l'italienne, il aurait tout de suite su de quoi s'inspirait cette vaste pièce du quartier haute-sécurité de la prison.

La salle de repos réaménagée était dotée d'un coin-cuisine équipé. Deux grosses marmites mijotaient sur la cuisinière. Un vieillard chenu en remuait le contenu à l'aide d'une spatule en bois. Kitteredge remarqua avec horreur un jeu de couverts complet ainsi que plusieurs planches à découper et un plot de boucher où un grand échalas s'acharnait au fendoir sur un gros morceau de veau.

Le centre de la pièce était occupé par une longue table flanquée

de chaises en métal.

Dans un autre coin, une dizaine d'hommes, répartis entre trois tables à jeu pliantes, jouaient au rami, tandis que trois ou quatre autres, vautrés dans des fauteuils ou sur un grand canapé, regardaient deux télévisions à écran géant.

Le détenu aux cheveux blancs surprit le regard étonné de Kitteredge et dit :

— Les gars de l'infirmerie s'engueulaient sans arrêt avec ceux de la tour de garde. Le dimanche, c'est les Géants *et* les Patriotes. C'était plus simple d'avoir deux télés. Attendez ici.

Kitteredge le regarda s'éloigner vers le vieil homme qui touillait la sauce et lui murmurer quelque chose à l'oreille. Le vieil homme posa sa spatule et s'approcha de Kitteredge à pas traînants.

Kitteredge fut secoué de voir que Dominic Merolla avait pris un sacré coup de vieux. Il s'était voûté et ses rares cheveux étaient d'un blanc cotonneux. Des taches de vieillesse marquaient sa peau mate, et ses yeux bleus étaient devenus chassieux. Il portait une chemise écossaise en laine, un pantalon kaki informe et de vieux chaussons.

— Vous avez apporté les poivrons ? demanda-t-il.

Kitteredge lui tendit le sac en papier kraft. Merolla le prit d'une main tremblante, l'ouvrit, sortit un légume, le tâta doucement, le huma et le tendit à l'homme aux cheveux blancs. Il paraissait satisfait.

— Vous connaissez mon petit-fils ? demanda-t-il.

Kitteredge acquiesça.

— Très bien, dit-il.

Merolla trébucha tout en se dirigeant vers la table centrale et s'assit. L'homme aux cheveux blancs fit signe à Kitteredge qu'il pouvait s'asseoir.

— On est dimanche, dit Merolla. On prépare un grand repas. Je voulais qu'on en ait terminé avant que les familles arrivent.

— Ce ne devrait pas être long, dit Kitteredge.

— Vous êtes des enfoirés, j'peux pas vous blairer, dit Merolla.

L'homme aux cheveux blancs posa un verre de gros rouge à côté de Merolla qui en but une gorgée et poursuivit :

— Vous savez pourquoi je suis ici ? Deux types m'ont piqué du fric, je les ai fait descendre. Si un flic bute un voleur, on lui file une médaille. Dominic Merolla, on lui en file pour vingt ans. Vous autres, là, les vieux richards de Yankees, vous vous croyez plus en sécurité parce que Dominic Merolla est en prison. Maintenant, il n'y a plus de jeux d'argent, plus de prêts à taux usuraires, plus aucune magouille en Nouvelle-Angleterre, c'est ça, hein ?

Kitteredge se souvenait vaguement avoir lu que deux frères s'étaient fait tuer pendant qu'ils mangeaient des pâtes fraîches dans une pizzeria de Fédéral Hill. Les photos publiées par le journal étaient,

si sa mémoire était bonne, plutôt sanglantes.

— J'ai soixante-dix-huit ans, dit Merolla. Qu'est-ce que je pourrais faire de plus dehors que dedans ? Courir les filles ? Si c'était toujours dans mes cordes, je pourrais en avoir une ici sans problème. Je mange, je dors, je regarde la télé, je fais la cuisine. Je gère mes affaires.

— Je suis venu...

— Vous êtes des enfoirés et je vous déteste, l'interrompt Merolla, parce que vous êtes une bande d'hypocrites. Je vous ai tous achetés, et puis vous allez dire à la télévision que je suis un danger pour la société. Vous m'accusez de corruption. O.K., je corromps. Je suis ici. Regardez autour de vous. Vous voyez des corrompus ? Non. Vous savez où vous en verrez ? À vos cocktails, à vos soirées de bienfaisance. Sur votre yacht. Ouais, je sais tout sur vous, espèce d'enfoiré.

Kitteredge comprenait pourquoi Merolla avait tenu à ce qu'il vienne en personne – pour incarner la vieille école de l'establishment WASP et en prendre plein la tête. Il se carra dans sa chaise et attendit la suite.

— J'ai connu votre père avant vous et son père avant lui, poursuivit Merolla. Tous des enfoirés. Votre grand-père et mon père ont fait des affaires ensemble. Je me souviens m'être promené en ville avec mon père et avoir rencontré votre grand-père avec sa famille... et il croisait mon père en faisant semblant de ne pas le voir... Votre grand-père a planqué de l'argent dans toute la Nouvelle-Angleterre. De l'argent gagné grâce à l'alcool de contrebande, aux jeux, aux trafics. Et il ne daignait même pas saluer mon père ! Alors, je suis content que vous soyez venu me demander un service aujourd'hui, comme ça, j'aurai le plaisir de vous dire non en face. Je dois vérifier ma sauce.

Merolla trotтина jusqu'au coin cuisine. Le grand échalas avait émincé les poivrons jaunes sur la planche à découper. Merolla les inspecta puis les mélangea à sa sauce.

Kitteredge se leva et alla le rejoindre à la cuisinière.

— Je ne vous demande un service que...

— Pour affaires, acheva Merolla. Vous êtes un enfoiré, comme votre père.

Merolla plongeait sa spatule dans la casserole et goûta la sauce.

— Quand j'ai commencé, on avait la roulette, fit-il, et c'était illégal. Maintenant, vous avez instauré le Loto. On a eu l'alcool. Illégal. Maintenant, on peut en acheter dans n'importe quelle épicerie. On a eu les bookmakers. C'est toujours illégal, mais les journaux qui me traitent de criminel impriment les résultats des courses. On a fait des films porno. Maintenant, on peut en acheter dans tous les sex-shops. La dope ? Les acteurs d'Hollywood balancent des vannes à la

télévision à propos de la cocaïne et tout le monde se marre. Mais Dominic Merolla est derrière les barreaux, alors tout baigne. Vous...

— J'ai assez entendu de votre lamento égocentrique, monsieur Merolla, l'interrompt Kitteredge. On ne peut pas à la fois créer la corruption et y trouver à redire. Vous êtes un assassin, un usurier, un maître-chanteur et un proxénète. Même s'il est peut-être exact que vous n'avez fait que tirer parti des faiblesses humaines, il est tout aussi exact que vous et vos semblables rongez la société comme autant de charognards, sauf que vous n'avez pas la décence d'attendre que les victimes de vos vices soient mortes pour les dépecer... Dans une société plus dure, vous seriez alignés dos au mur et fusillés, et si l'on me demandait de faire partie d'un tel peloton d'exécution, j'accepterais avec plaisir, puis j'irais faire un très bon déjeuner que je mangerais avec appétit. Quand aux relations entre nos deux familles, la triste réalité de ce monde veut que, parfois, l'on soit obligé d'être au contact d'excréments, mais on doit toujours se laver les mains après. Je suis heureux que mon grand-père ait snobé votre père, monsieur Merolla. Je ne peux que regretter que de tels critères fassent défaut de nos jours, et que nous vivions, semble-t-il, dans une société qui intègre les immondices. En ce qui me concerne, le fait que je doive faire affaire avec vous me donne la nausée. Oh, peut-être n'avez-vous pas saisi le sens général de l'interminable monologue que je viens de vous servir, monsieur Merolla, alors permettez-moi de vous le traduire en un langage concis à votre portée : Je vous emmerde.

Durant le silence tout aussi interminable qui s'ensuivit, Kitteredge écouta les échos intermittents des retransmissions télévisés des matchs de football en se demandant s'il ne venait pas de saboter la négociation. Il aurait mieux valu envoyer Ed Levine qui était bien meilleur que lui pour ce genre de choses.

Merolla recommença à touiller sa sauce.

— Vous êtes un enfoiré, dit-il, comme toute votre famille. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Un contact avec Carmine Bascaglia.

Le rire de Merolla résonna comme une quinte de toux sèche.

— Très drôle ! fit-il de sa voix cassée. Le banquier veut rencontrer Le Banquier ! Pourquoi venir me voir ? Carmine travaille à la Nouvelle-Orléans, et moi en Nouvelle-Angleterre.

— Parce qu'il n'acceptera jamais de me voir sans votre recommandation.

— C'est exact.

Merolla posa sa spatule et longea le comptoir pour aller vérifier le contenu d'un plat de hors-d'œuvre. Il prit une tranche de salami et la goba.

— T'as un problème à la Nouvelle-Orléans, l'enfoiré ? demanda-t-

il.

— C'est possible.

— C'est possible. Vous ne vous êtes pas abaissé à venir jusqu'ici pour une « possibilité ».

Merolla retourna s'asseoir à la longue table, obligeant Kitteredge à le suivre comme un soupirant mort d'amour.

— Nous pensons qu'il est dans l'intérêt de M. Bascaglia de nous parler, dit Kitteredge.

— Carmine est assez grand pour vous dire ce qui est dans son intérêt, dit Merolla. Je peux faire ça pour vous. Il me suffit de passer un coup de téléphone.

Kitteredge sentit le souffle frais du soulagement lui emplir la poitrine.

— Mais pourquoi le ferais-je ? reprit Merolla. Pourquoi vous rendrais-je ce service ?

— Vous pouvez peut-être me le dire.

— Vous dire quoi ?

— Ce que vous voulez en échange. Vous n'auriez pas demandé à me voir si vous ne pensiez pas que je puisse faire quelque chose pour vous.

Merolla se pencha en avant et, d'un geste, invita Kitteredge à faire de même. Les visages des deux hommes se touchaient presque. L'haleine du vieillard sentait l'ail et le vieux cigare.

— Nous, on est finis, dit Merolla, les yeux larmoyants. On se fait distancer par les Chinois, les Sud-Américains, et même les nègres. Je ne peux pas péter sans que le ministère de la Justice sache ce que j'ai bouffé au déjeuner, et chaque fois que j'allume la télé, je vois un associé se mettre à table devant un membre du Congrès... Mais j'ai des petits-enfants, des arrière-petits-enfants. Vous comprenez ?

— Je crois.

Merolla serra les mains de Kitteredge dans les siennes.

— Je vais vous mettre en contact avec Bascaglia, dit-il. Et je ne demande rien en échange, l'enfoiré. Mais peut-être qu'un jour, mes enfants, mes arrière-petits-enfants auront besoin d'un service...

Pour Kitteredge, les mains de Merolla avaient la consistance de vieux papier moisi. Il reprit les siennes, déglutit avec peine.

— Je serais heureux de les aider, dit-il.

Merolla s'essuya les mains sur son pantalon.

— Un prêté pour un rendu, dit-il. Comme dans le film.

— Pardon ?

— Le film. Celui avec Brando. *Le Parrain*.

— Ah ! oui, bien sûr.

Kitteredge nota mentalement de demander à Levine de regarder ce film et de lui faire une fiche. Kitteredge n'était allé au cinéma

qu'une fois dans sa vie, et n'avait pas aimé. Il avait eu toutes les peines du monde à entendre un dialogue d'une banalité affligeante par-dessus l'incessant bruit bovin de mastication de pop-corn, et les réactions intempestives d'un spectateur trop concerné pendant toute la durée de cette épreuve. Sans compter qu'il avait marché dans une flaque de Coca en sortant. C'était resté, pour lui, un quart d'heure abominable.

Merolla se releva, le corps tremblant, signifiant que l'entrevue était terminée.

— Vous aurez des nouvelles par Jimmy, dit-il en désignant du menton l'homme aux cheveux argentés. Partez avant l'arrivée des familles.

Il se détourna et s'éloigna cahin-caha vers le coin-cuisine.

Jimmy raccompagna Kitteredge à la porte.

— Je crains de ne pas être coutumier de l'étiquette carcérale, lui dit Kitteredge. Dois-je donner un pourboire au gardien ?

— On s'en est occupé, patron, lui répondit Jimmy.

Kitteredge demanda à son chauffeur de le déposer à la banque. Il fit une halte aux lavabos pour se laver les mains puis gagna son bureau. Ed Levine, assis à la table de conférence, était plongé dans des livres.

— Comment ça s'est passé ? demanda-t-il, inquiet devant l'air épuisé de Kitteredge.

— Il a accepté, dit Kitteredge.

Il s'installa à son bureau et caressa la coque de la maquette de son bateau le *Haridan*.

— Qu'est-ce que ça va nous coûter ? demanda Levine.

— Vous avez vu le film *Le Parrain* ?

— Oui, bien sûr.

— Dominic Merolla aussi. Il veut un service en retour pour ses petits-enfants ou arrière-petits-enfants. Pour un simple coup de fil, nous venons de signer une reconnaissance de dette envers la famille mafieuse des Merolla jusqu'à, en gros, la fin du prochain siècle.

Cette nouvelle ne surprit pas Levine, mais elle aviva le malaise qu'il ressentait depuis une petite heure, depuis le moment où il avait compris ce qui l'avait gêné sur la photographie de Frat' de Marc Merolla.

— J'ai fait des recherches, dit-il. Devinez avec qui Peter Hathaway partageait sa chambre d'étudiant ?

Kitteredge avait mal à la tête. Il n'avait pas envie de jouer aux devinettes.

— Avec qui ? demanda-t-il.

— Marc Merolla.

Kitteredge contempla les lignes effilées de son bateau. Il mourait

d'envie d'écumer les eaux bleues du vaste océan.

Au bout d'un moment, il sourit et dit :

— Nous nous sommes fait avoir, Edward.

— Ce n'est pas encore certain, monsieur, lui répondit Ed. C'est peut-être une coïncidence. J'ai mis des hommes dessus.

Kitteredge approuva du chef, mais son instinct lui soufflait la vérité : Dominic Merolla venait de l'impliquer dans la mainmise de la mafia sur l'empire télévisuel de Jack Landis.

— Voilà qui apporte un nouvel éclairage sur la chaîne câblée T.V. Famille, n'est-ce pas ? fit-il.

— Il y a autre chose.

— Oh, mon Dieu !

— Juste un détail un peu curieux, voilà tout, dit Ed vivement. Il avait un autre camarade de chambre.

— Martin Bormann ?

— Kenny Lafrenière.

Kitteredge le regarda sans réagir.

— Le docteur Kenny Lafrenière, précisa Levine. Il y a sept ans, il a découpé sa femme en morceaux et s'est suicidé en sautant du Newport Bridge. C'était dans tous les journaux.

Ed Kitteredge se rendit compte qu'il n'avait décidément pas su faire entendre à Levine que les seuls articles de presse qu'il ait lus étaient ceux que Levine découpait pour lui.

— Le monde est petit, dit Kitteredge. À Providence.

Il serait peut-être temps que je prenne ma retraite, songea-t-il. Que j'assiste aux réunions du conseil d'administration, que j'assure les mondanités et que je laisse à Ed le soin de diriger les Amis. Il allait lui falloir persuader les membres du conseil de nommer à ce poste un élément extérieur à la famille, mais peut-être pourrait-il les convaincre que les temps avaient changé.

Il soupira.

— Avez-vous, vous aussi, l'impression que le monde devient plus vulgaire de jour en jour ?

— J'habite à New York, lui répondit Ed. Kitteredge se leva.

— Je serai joignable à mon domicile, dit-il. Déterminez l'implication de Marc Merolla. Tenez-moi au courant dès que vous aurez des nouvelles de nos contacts auprès de la mafia.

— Bien, monsieur.

— Oh ! Ed, j'aimerais bien que vous alliez voir un agent immobilier, lança Kitteredge de la porte. Il est possible que je vous demande de vous installer à Providence. J'envisage de faire un long voyage une fois que cette histoire sera terminée.

— Où cela, monsieur ?

Sur les eaux bleues du vaste océan, songea Kitteredge, loin de

tout... ça.

— Dans le ^{xix}^e siècle, dit-il en sortant.

La loupiote s'alluma au-dessus du confessionnal, et Joey, galant, fit signe à la vieille dame devant lui que la place était libre. Elle lui sourit et s'éloigna en claudiquant pour avouer ses péchés.

Joey lui rendit son sourire. Il en avait rien à foutre de la vioque ; ce qu'il voulait, c'était passer avec l'autre confesseur. Joey préférait les prêtres mexicains : ils ne comprenaient rien à ce qu'on leur racontait. Ce truc catho, c'était un super deal si on se démerdait bien.

L'autre confessionnal se libéra et Joey s'y précipita. Il s'agenouilla, la grille s'ouvrit et il réprima une envie irrésistible de commander un double cheeseburger, un Coca et une grande part de frites. Il se contenta d'ânonner :

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché. Ça va faire une journée que je me suis pas confessé.

Il enchaîna en récitant son habituelle litanie de tromperies, vols, extorsions de fonds, chantages et autres fornications ; fut condamné à réciter trois Je vous salue, Marie et à faire acte de contrition ; ressortit, exécuta la sentence, puis rejoignit Harold qui poireautait au fond de l'église.

— Si je mourrais maintenant, lui dit-il, j'irais tout droit au paradis.

Joey essayait sans arrêt de convaincre Harold de se confesser, mais il insistait pour qu'il le fasse dans une autre juridiction, comme le Guatemala ou autre. Il n'était pas totalement sûr qu'Harold le tienne à l'écart de ses péchés, et les sœurs n'avaient jamais été très claires – en dépit des nombreuses questions de Joey – sur ce qui se passait si quelqu'un vous balançait à votre place.

— Que Dieu vous protège, patron, dit Harold.

Joey n'était pas ravi-ravi que son garde du corps semble laisser ce soin au Tout-Puissant, mais il avait, pour l'heure, d'autres chats à fouetter.

— Tu as localisé le nain manchot ?

— Tiens-toi bien, Joey. Hier, c'était comme s'il avait disparu de la surface de la Terre ; et aujourd'hui, il est assis en terrasse sur la Promenade en train de prendre un peti-déj' comme s'il en avait rien à battre.

— Je vais arranger ça, dit Joey en montant en voiture.

Ce qui inquiéta Harold.

— Joey, dit-il en prenant place au volant, souviens-toi que

Carmine a dit que tu devais te faire oublier ici. J crois pas qu'il apprécierait si tu passais un type à tabac sur la Promenade un dimanche matin.

— Je veux juste lui causer.

Ce qui n'apaisa pas les craintes d'Harold. Il avait déjà assisté à l'une des conversations de Joey au cours de laquelle son patron avait foutu un grand coup de tisonnier dans la tronche de son interlocuteur puis pissé dans la bouche fracassée du type. Bon, d'accord, cette conversation avait eu lieu au fond d'un entrepôt, mais Harold se souvenait aussi qu'il avait essayé de maîtriser Joey le soir où il avait obligé feu Sammy Black à se désaper et à déambuler dans Times Square, parmi une foule de badauds sous le choc, en répétant : « Je ne cacherai plus rien à Joey Foglio. Je ne cacherai plus rien à Joey Foglio ». Ces deux soirées-là avaient commencé par sa promesse qu'il voulait « juste lui causer ».

Harold pensa qu'il était de son devoir de refaire une tentative, car Carmine Bascaglia, dit Le Banquier, n'allait pas tolérer ce genre de bavures. Si Don Carmine avait été surnommé Le Banquier – non Le Boucher, ce lui serait allé comme un gant – c'est qu'avec lui, les affaires sont les affaires. Et il avait prévenu Joey en termes non voilés qu'il était là pour faire du fric, pas les gros titres.

Alors, Harold se lança.

— Joey, dit-il, tu sais que ça va se terminer par une baston. Laisse-moi faire, je te dis. J'amène le mec sous un pont, et je lui file deux ou trois mandates. Tu pourras regarder d'en haut.

Joey réfléchit à la question. En temps ordinaire, il aurait fait en sorte que ce fils de pute à la langue bien pendue le supplie de l'achever, mais les temps n'étaient pas ordinaires. Joey avait beau être allé se confesser, il y avait un truc qui le travaillait. Un petit malin avait failli coincer Heures Sup la veille au soir – ce qui voulait dire qu'ils étaient sur le dos de Gloria – et le tueur en avait gros sur la patate. Il avait fallu une bonne heure pour le calmer, et, de toute façon, ça signifiait qu'il allait y avoir des dégâts à New York. Dommage pour Gloria, mais elle l'avait cherché.

Il avait besoin de marquer le coup pour se calmer.

— Hein, qu'est-ce que t'en dis, Joey ? demanda Harold.

— O.K., fit Joey, mais faudra que tu le balances à la rivière.

— Ho ! Joey !

— Si tu le fais pas, je m'en chargerai moi-même.

— Allez, Joey.

— À la rivière, je te dis !

Arrache-lui son bras artificiel, jette-le à la bâille et ne lui rends son bras qu'une fois qu'il aura répété cent fois : « Monsieur Foglio, Monsieur Foglio, Monsieur Foglio ».

Harold vit que l'imagination de Joey passait à la vitesse supérieure, aussi s'empessa-t-il de dire :

— O.K. Je le jetterai à la rivière.

Satisfait, Joey recommença à se faire du mouron en se demandant ce qui se passait dans le Nevada.

*

Joe Graham se demandait la même chose tout en finissant son petit déjeuner en terrasse sur la Promenade de la Rivière.

L'opération Polly Paget avait été montée à la hâte et exécutée dans l'ignorance. Les Amis n'auraient jamais dû se charger de Polly sans avoir complètement sondé l'adversaire. Et qu'Eddie et Kitteredge n'aient pas pu verrouiller une planque sûre, ça dépassait l'entendement. Celle de Neal, en plus. Le gamin s'était enfin trouvé un toit, on s'arrangeait pour lui casser sa baraque.

On baisse, songea Graham. On réussit quelques coups et on se croit meilleurs qu'on ne l'est.

Il se carra dans sa chaise et tourna la tête vers le soleil du matin. Il jeta un coup d'œil sur sa droite, vers la passerelle, pour voir si le gorille était toujours là. En effet. Graham se demanda ce qui pouvait bien retenir Joey con Carne.

C'est le type du service des chambres qui a dû me balancer, songea Graham, parce que le gorille de Joey me suit depuis l'hôtel. Peut-être qu'il m'en voulait d'avoir piqué des petites cuillères en argent. Et ça fait une heure et demie que je suis planté là comme une borne kilométrique. Si Joey con Carne veut me coincer, il prend tout son temps.

Peut-être qu'il est très malin. Pas trop, j'espère.

Graham ouvrit son journal à la rubrique sportive et fut déçu de voir le peu d'intérêt que soulevait la venue des Giants à San Antonio. On devait s'y attendre, cela dit, d'une ville où la bouffe vous gicle à la gueule.

Le gorille en chef de Foglio, Harold, s'engagea sur la passerelle.

T'en va pas, songea Graham. C'est l'heure de jouer. Il reposa le journal, signa la note, se leva et s'éloigna dans la même direction. Il leva la tête, fit celui qui voyait les deux zozos pour la première fois, puis continua à marcher d'un pas plus hésitant.

Voyons voir ce que vous voulez me faire faire, songea-t-il. Si vous voulez que je continue vers le sud, vous me laisserez emprunter le pont et vous me suivrez. Si vous voulez que je me dirige vers le nord, vous me barrerez la route pour me forcer à faire demi-tour. Si vous voulez vous payer ma sale petite gueule d'irlandais tout de suite, vous

me coïncerez au pied du pont.

Graham vit Harold descendre et se planter au beau milieu du trottoir. Donc, « repérant » Harold, il fit demi-tour et se dirigea vers le nord.

Donc, Joey con Carne est quelque part devant moi, songea Graham. S'ils voulaient juste me foutre sur la gueule, les deux me seraient déjà tombés dessus. Mais c'est du sérieux, car Harold me rabat vers son patron, et les chefs mafieux ne se salissent jamais les mains tout seuls. Donc je vais avoir droit à Harold et Joey. Et ça va être un passage à tabac, car même Joe con Carne n'est pas assez barje pour descendre quelqu'un en plein San Antonio, un dimanche matin. Ce qui n'est pas plus mal.

Joe Graham s'était donné pour but de modérer les ardeurs de Joey con Carne.

Il avait exploré la Promenade de la Rivière une bonne dizaine de fois, alors il connaissait bien le terrain. Environ trois pâtés de maisons plus loin, la rivière dessinait un large coude sous le pont de Convent Street. Le coin idéal pour passer à l'action.

Graham se dit qu'il n'avait aucune inquiétude à avoir avant Convent Street.

Il lança un regard par-dessus son épaule, puis accéléra le pas histoire de faire croire au garde du corps que c'était lui qui menait le jeu. Harold régla son allure sur celle de Graham, ce qui donna à penser à Graham qu'il avait raison, que Joey était quelque part devant eux, car Harold n'essayait pas de le rattraper, mais simplement de ne pas laisser l'écart se creuser.

Graham testa sa théorie en s'arrêtant brusquement. Harold pila.

Graham repartit en se demandant quand Harold allait se décider à gagner du terrain. Ça ne devrait pas tarder, si c'était bien sous le pont qu'il était censé y avoir du grabuge, car alors, Harold ne devrait pas lui laisser trop d'espace de manœuvre une fois qu'il aurait repéré Joey.

Et, comme de bien entendu, Harold accéléra le pas. Graham fit semblant de s'efforcer de marcher un peu plus vite, juste pour continuer le numéro.

Stimulant de bosser contre un pro, songea Graham. Ça lui rappelait Walter Withers à la grande époque – le plus rusé des rats des villes. Il chassa cette pensée, un : parce qu'elle lui était trop douloureuse ; deux : parce qu'il venait d'apercevoir Joey con Carne qui, du haut du pont de Convent Street, lui souriait de toutes ses dents en lui faisant signe d'approcher.

— Salut, Manchot le Clown ! brailla-t-il.

C'est là qu'Harold entre en scène et que je fais un effort désespéré pour m'enfuir, songea Graham en sentant la main d'Harold se poser

sur son épaule.

Il tenta de s'esquiver mais, ainsi qu'il s'y attendait, Harold lui fit faire volte-face et le plaqua face contre la paroi du pont.

Ils ont choisi un bon coin, songea Graham. Le pont en béton était large et la courbure de la rivière faisait qu'on ne pouvait voir d'en haut ce qui se passait au-dessous.

— Rends-toi service, saute à la baille, lui chuchota Harold. Je suis censé te foutre quelques mandales, mais ça me plaît pas de frapper un mec avec un bras.

— Alors, frappe-moi avec les deux, lui suggéra Graham qui, même s'il ignorait le sens du mot syntaxe, remarquait quand on ne la respectait pas.

— Tu disais ? fit Harold qui gémit en voyant Joey descendre du pont.

— Ouais, tu disais ? fit ce dernier.

— Retourne sur le pont, lui dit Harold.

— C'est toi qui donnes les ordres maintenant ? fit Joey. Retourne-moi ce chimpanzé, que je voie sa sale petite gueule.

— En parlant de sale gueule, dit Graham tandis qu'Harold le forçait à se retourner, t'as l'air d'aller à une soirée « Déguisez-vous en Roy Rogers », avec tes bottes en serpent, ton chapeau de cow-boy et ton gros bide qui pendouille par-dessus la boucle de ton ceinturon. Vous autres, vous feriez mieux de vous limiter aux chemises ouvertes, chaînes en or et boots noirs. Ça fait con, mais un peu moins que ça.

— Je vois qu'tu donnes toujours dans l'humour, fit Joey.

— T'as un truc qui me fait marrer, lui rétorqua Graham. J'sais pas ce que c'est. Peut-être l'image de Don Annunzio te forçant à bouffer des tas de détritrus. Ça devait être poilant, je dois dire.

Graham n'attendit pas de recevoir le coup de poing qu'il avait cherché. Harold le maintenait par les épaules, mais trop haut. Il eut donc tout le loisir d'abaisser son bras artificiel mastoc en demi-cercle, l'investissant de la même fonction qu'un maillet de croquet frappant une boule – sauf que le poing de Graham frappa les deux boules d'Harold, les lui remontant aux alentours de son menton.

Ce qui donna à Harold l'idée de le lâcher illico et de se plier en deux. Foglio tenta de saisir Graham à la gorge, mais s'arrêta net quand il sentit la lame du couteau à viande contre son scrotum.

— T'as déjà eu envie de chanter dans le chœur des enfants de l'orchestre de Vienne ? lui demanda Graham en faisant pression sur la lame et en s'avancant, ce qui obligea Joey à reculer à petits pas vers le bord de la rivière. Ou de surveiller les gentes dames d'un harem en Turquie ? Ou de troquer ton surnom contre Joey le Châtré ? Si la réponse à l'une de ces questions est « oui », ou si t'as envie que ta boussole ne pointe plus vers le nord, alors c'est le moment de jouer au

con, Joey con Carne.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Joey d'une voix plus que cassée.

— Tu sais ce que c'est que la *famiglia*, hein, Joey ?

— Ouais, la famille, je connais.

— Tu magouilles dans le Nevada en ce moment. Ben, il se trouve que t'as failli faire du tort à quelqu'un de ma *famiglia*. *Capisce* ?

— J'comprends pas de quoi...

Un regain de pression de la lame lui coupa le sifflet.

— Inutile, fit Graham. Contente-toi de m'écouter. Il y a eu maldonne. On va arranger ça. Ça va peut-être nous prendre quelques jours. Entretemps, tu rappelles tes chiens. Pigé ?

— Tu sais pas à qui tu te frottes.

— En ce moment, à toi, Joey.

Il vit qu'Harold commençait à récupérer et que Joey l'avait remarqué lui aussi.

— Si tu veux que je t'amoche définitivement, Joey, demande donc à Harold de faire un geste.

Joey regarda Harold et fit non de la tête.

— Tu as raison, cela dit, reprit Graham. Je ne sais pas à qui je me frotte, mais ça va s'arranger. Mais qu'il n'arrive rien aux membres de ma famille.

Graham pressa le couteau à un poil de l'exécution de sa menace.

— O.K. ! fit Foglio. T'as fini ?

Graham entendit un bateau à touristes venir vers eux, en amont.

— Pas tout à fait, dit-il. Il reste encore la question de « Manchot le Clown ».

Il leva son bras en caoutchouc et en flanqua un grand coup dans la poitrine de Foglio. Ce dernier battit des bras pour garder l'équilibre mais finit par s'écraser dans l'eau boueuse. On avait pied à cet endroit – l'eau arrivait un peu au-dessus de la taille – et Foglio fut vite debout, mais ça amusa tout de même les touristes.

Graham vit Harold plonger la main dans la poche intérieure de son veston.

— Ouais, fit-il, vas-y, ducon, tire. Sauf si tu trouves qu'il n'y a pas assez de témoins ?

Il bouscula Harold et remonta vers le pont au petit trot. Il ne s'arrêta que le temps de jouir du spectacle d'Harold allant repêcher Joey con Carne trempé jusqu'aux os, maculé de boue, sous les rires des touristes. Puis il alla récupérer ses affaires à l'hôtel et fila à l'aéroport en taxi.

Ed Levine se rendit à College Hill en taxi. Il aurait pu y aller à pied, mais il voulait en finir le plus vite possible.

Marc attendait certainement derrière la porte car il l'ouvrit sans laisser à Ed le temps de sonner. Il mesura l'air grave de Levine et lui dit :

— Tu sais, hein ?

— Oui. Mais je ne sais pas pourquoi.

— Entre.

Cette fois, Marc le conduisit au salon et s'assit à côté de lui sur le canapé. Il coupa le son d'un match de foot retransmis de la Côte ouest, mais n'éteignit pas la télé.

— Thérèse est chez sa mère avec les garçons, dit-il.

— Je regrette de ne pas les voir.

— Être associé avec Peter Hathaway n'est pas un crime, Ed.

— En ce cas, pourquoi me l'avoir caché ?

Le sourire de Marc se fit amer.

— Parce que je suis le petit-fils de Dominic Merolla et le fils de Salvatore Merolla.

— Ça veut dire quoi au juste ? fit Ed, agacé.

Il était venu parler en ami.

— Entre autres choses que la FCC[6] ne m'accorderait jamais de licence, dit Marc. Que je dois me contenter d'être un commanditaire. Que je dois avoir un homme de paille comme Peter si je veux pouvoir saisir certaines opportunités.

— Tes affaires marchent, Marc ! s'écria Ed. Bien plus que je ne le croyais. Tu possèdes presque cinquante pour cent de T.V. Famille.

— Peter a une grosse part du gâteau, dit Marc, stoïque.

— C'est de l'argent sale ? Tu blanchis le fric de ton grand-père ?

Marc haussa les épaules.

— Tu poses deux questions en une, dit-il. J'ai un compte sous tutelle, diverses sommes d'argent me venant de mon père et de mon grand-père, que j'ai investies. La plus grosse partie des fonds que j'ai mis dans le réseau câblé vient de bons placements que j'ai faits. Donc, y a-t-il de l'argent de Dominic dans T.V. Famille ? Dans la mesure où il m'en a donné, oui. Est-ce que je blanchis ses bénéfices ? Bien sûr que non, et ta question m'offense.

— Tu veux dire que Dominic n'est pas impliqué ? demanda Ed.

— Ce que je veux dire, c'est ça : je suis encore obligé de répondre

à une question pareille. Dans ce pays, tout homme d'affaires italien doit vivre avec le présupposé, voire le soupçon, qu'il doit sa réussite à ses contacts avec la pègre – moi, plus qu'un autre. Tu dis que je suis plus riche que tu ne le pensais. Je suis encore plus riche que tu ne le crois. Nous vivons modestement. Si je me faisais construire un grand manoir, tout le monde dirait : « Bah, c'est le petit-fils de Dominic Merolla, il vit sur de l'argent sale. » Si je possédais des chevaux de course, des yachts ou des voitures de luxe, même chose. Si j'essayais d'acheter un réseau de diffusion, j'aurais la FCC, le FBI, l'IRS [7] et tout l'alphabet sur le dos. C'est déjà le cas, tu me diras. Je ne peux pas organiser une soirée d'anniversaire pour un de mes fils sans que la DEA n'essaie de mettre un micro dans le gâteau... Je vais te le dire une bonne fois, Ed, parce que tu es mon ami : je ne traficote pas avec le milieu. Je suis un homme d'affaires qui n'a rien à se reprocher.

Ed vit la colère briller dans les yeux de Marc Merolla et il sut qu'ils ne seraient plus amis très longtemps.

— Tu as accepté son argent, dit-il.

— Il est mon grand-père.

Leur regard fut attiré par un regain d'activité sur le petit écran. Un joueur de l'équipe venait de réussir un *touchdown* [8].

— Il nous a rendu un service, dit Ed.

— C'est toi qui fais affaire avec lui, pas moi.

— Pourquoi a-t-il tenu à ce qu'on soit ton débiteur ?

— Tu me l'apprends. Demande-le-lui.

— Marc...

— Je suis son petit-fils. Il veut protéger mes intérêts.

— Et c'est tout.

— J'en ai assez d'être interrogé par toi, dit Marc en se levant. Si tu veux nous dénoncer à la FCC, vas-y. Et oublie la reconnaissance de dette, je n'ai pas besoin de toi.

Ed resta assis. La télévision repassa le *touchdown* au ralenti tandis qu'une main invisible traçait un embrouillamini de lignes blanches sur l'écran.

— C'est ça qui est drôle, dit-il. Moi, je crois que oui.

— Que veux-tu dire ?

— Tu as entendu parler de Carmine Bascaglia ?

— Je lis les journaux.

— Un de ses lieutenants a ferré Jack Landis. Il te saigne à blanc.

Sur le petit écran, deux nanas à forte poitrine simulaient l'orgasme en tétant une bière sans alcool.

— J'appelle la police, dit Marc.

— Non.

— Pourquoi ?

Une camionnette gravissait en cahotant une route boueuse

jusqu'au sommet d'une montagne. Un homme et une femme en descendirent et s'enlacèrent tout en admirant le panorama sublime au-dessous d'eux.

— Certaines personnes vont mal le prendre et tu perdras ton fric, dit Ed.

Long silence.

Le soleil de fin d'après-midi se couchait ; l'obscurité gagnait du terrain dans le bureau. Marc alluma une lampe, se rassit et augmenta le volume de la télévision.

Pittsburgh avait trois buts d'avance sur San Diego.

Ils regardèrent le match pendant quelques minutes, puis Marc demanda :

— Vous allez lui proposer un marché, c'est ça ?

— On va essayer.

— Et la bande à Bascaglia va hériter d'une part de l'affaire, sinon il n'y aura pas d'accord possible.

— Exact.

— Ça craint.

— Je suis d'accord.

Ed regarda le match pendant quelques minutes encore, puis se leva et partit. Marc ne le raccompagna pas à la porte.

*

— Qu'est-ce que je te sers, mon chou ? demanda Gloria.

— Je ne bois pas, lui répondit son invité.

Elle se pencha vers lui pour lui offrir un avant-goût des distractions à venir.

— Tu as d'autres vices, j'espère ? fit-elle.

Qu'est-ce qui se passait avec les membres supérieurs, ce week-end ? D'abord, elle faisait monter un manchot ; maintenant, c'était au tour d'un mec à la main bandée.

— Ben, lui répondit-il, pas plus tard qu'hier soir, je me suis fait baiser au Bluebird Motel.

Il lui fourra le revolver sous le nez avant qu'elle ait eu le temps de faire ouf.

— Vas-y, finis ton verre, lui dit-il.

*

Ils ne sortiront donc jamais ? se demanda Withers, allongé par

terre au pied de la porte de sa chambre d'hôtel. Ça faisait plus de vingt-quatre heures qu'il écoutait, ce qui dépassait largement son plan initial.

Un plan du tonnerre, en plus. L'invincible Miss Haber avait soudoyé le perpétuellement tumescent Bobby – qui avait d'ores et déjà pour des mois de rendez-vous avec des jeunes femmes à fortes tendances exhib' – pour qu'il fasse libérer la chambre juste en face de celle de ce judas de Neal et de la précieuse Polly Paget.

Withers avait été monté dans la chambre, caché au fond d'une pаниère à linge – trajet ô combien inconfortable, mais non sans un arrière-goût de fantaisie, car le plan impliquait qu'il écoute attentivement les bruits du couloir, à l'affût de celui de l'ouverture de la porte d'en face et regarde par l'œilleton en attendant l'occasion de parler à Miss Paget.

Un plan impec, songea Withers, toujours allongé par terre, mais c'était compter sans l'entêtement déraisonnable des cibles à rester retranchées dans leur forteresse, et sans la perfide présence d'un petit meuble plein à craquer de boissons alcoolisées.

Le bar faisait de l'œil à Withers.

Encore ce sale ennui, songea-t-il. Le fléau des surveillances. La lassitude abêtissante, démoralisante, engourdissante de ces attentes qui n'en finissent pas. Un état qu'on peut améliorer grâce au contenu du bar. Oui, l'alcool adoucit la souffrance, émousse la lame de l'ennui, reconforte avec autant de chaleur que l'étreinte d'un vieil ami.

Pense à l'argent, se dit-il. Tu n'es plus tout jeune. Il est grand temps que tu songes à faire un placement pour ta retraite, un placement dont l'apport initial pourrait t'être fourni par la reproduction photographique du corps nubile de Miss Paget qui est couchée de l'autre côté du couloir, objet de ta vigilance.

Résiste au doux chant du bar au profit de la logique froide et dure des espèces.

Quand même, il doit bien y avoir un meilleur moyen.

Si seulement Gloria voulait bien le rappeler, peut-être qu'elle pourrait persuader Polly de traverser le couloir.

Si je pouvais au moins lui mettre le marché en main, songea-t-il.

Il retéléphona à Gloria. Et de nouveau, le message enjoué résonna à son oreille.

« Gloria », dit-il, « c'est encore moi. J'aimerais vraiment que tu me rappelles. J'ai localisé Polly – grâce à toi, je dois dire. En fait, j'occupe la chambre juste en face de la sienne. Rappelle-moi, s'il te plaît. Chambre 1240. Grand Hôtel des Derniers Jours de Pompéi : 0 255 546 663 ».

J'ai un tel mal de crâne, songea Withers. Peut-être qu'un petit verre...

Il trouva la clef du bar et l'ouvrit.

*

Gloria n'entendit pas le téléphone.

Elle gisait dans sa baignoire pleine d'eau chaude et de sang.

Elle avait parlé, bien sûr, tandis qu'il la forçait à boire verre de scotch sur verre de scotch. Elle avait parlé du manchot et du coup de téléphone bien avant qu'il lui fasse avaler les comprimés.

Heures Sup, par contre, entendit le message de Withers. Il venait de finir d'essuyer le manche du couteau et d'y appliquer les empreintes de la morte.

Pauvre vieille salope éthylique, songea-t-il. Victime du triste mais banal mélange d'alcool, de somnifères et de culpabilité.

Il effaça le message et partit pour l'aéroport.

À peu près au moment où Gloria mourait, une limousine noire s'arrêtait devant les grilles d'une vaste propriété à la sortie de St. Claude Street, dans le quartier français de la Nouvelle-Orléans. La vitre côté chauffeur descendit ; le garde en uniforme vérifia l'identité du chauffeur et des trois passagers, puis fit signe que la limousine pouvait entrer.

Le chauffeur remonta l'allée et se gara sur un terre-plein ovale devant une bâtisse à deux étages de style néo-classique espagnol : toit de tuiles, balcons en fer forgé, vigne vierge. Deux gardes du corps escortèrent Joe Graham jusqu'en haut de l'escalier et dans le hall d'entrée.

Le damier noir et blanc du sol était ciré à l'extrême. Les murs, peints à la chaux, étaient ornés d'huiles sur toile dans des cadres dorés représentant des scènes de rue à la Nouvelle-Orléans. Sur la droite, un escalier en marbre doté d'une rampe en fer forgé montait en s'incurvant. Les gardes du corps invitèrent Graham à l'emprunter. Des caméras vidéo étaient montées sur des pivots fixés au plafond.

En haut de l'escalier, un garde était assis à une table ancienne. Le renflement d'un pistolet déformait l'intérieur de son veston. Il adressa un signe de tête aux deux gardes du corps, appuya sur le bouton de son interphone et prévint que le rendez-vous de deux heures de M. Bascaglia était arrivé. Une voix féminine lui répondit de le faire entrer tout de suite.

Ils longèrent le couloir jusqu'à une double porte en acajou. Le premier garde du corps frappa. Il y eut un bourdonnement électrique, la serrure cliqueta et ils se retrouvèrent dans une petite antichambre de style Empire, décorée dans les tons bleus.

Une femme entre deux âges, encore belle, vêtue d'un tailleur bleu, était assise à un bureau d'époque. Elle leur sourit, se leva, frappa à la porte derrière elle, passa la tête par l'entrebâillement et les annonça.

— Vous pouvez entrer, dit-elle.

Carmine Bascaglia trônait à un imposant bureau. Derrière lui, une haute fenêtre à l'épaisse vitre pare-balles offrait une vue splendide sur la vieille ville de la Nouvelle-Orléans, du jardin privatif juste en dessous aux vieux immeubles décatés mais raffinés du quartier français.

Le plateau du bureau était vide hormis deux piles de papiers –

une à la gauche de Bascaglia, une à sa droite –, un stylo-plume, une carafe d'eau et un seul verre.

Une chaise en bois, plus petite et plus simple que celle du XVIII^e siècle sur laquelle Bascaglia était assis, avait été placée juste devant le bureau. Les murs de la pièce étaient tapissés d'un épais papier peint bleu et or, et ornés de portraits de Sud-Américaines, eux aussi dans des cadres dorés.

Même assis, Bascaglia paraissait très grand. Il portait un élégant costume gris ardoise aux fines rayures blanches, une chemise blanc cassé et des boutons de manchette, une cravate rouge sang. Ses cheveux gris et clairsemés étaient lissés en arrière ; des lunettes à monture en or ornaient son nez aquilin.

Les gardes du corps accompagnèrent Graham jusqu'à la chaise puis allèrent se placer dans les coins.

— Je peux vous accorder un quart d'heure, monsieur Graham, dit Bascaglia sans autre préambule. Je vais commencer. Un : vous êtes un petit fumier qui se croit très drôle, mais vous n'êtes pas drôle du tout.

Il ménagea un silence pour permettre à Graham de confirmer.

Graham acquiesça.

— Deux : quand on veut des comiques, on en engage et on les fait passer dans des night-clubs. Ils font des sketches, on se marre, point final. Ils ne nous racontent pas des histoires allégoriques dans des restos et ne nous poussent pas dans des rivières.

Il s'interrompit une nouvelle fois, le regard fixé sur Graham.

Qui acquiesça.

— Trois : je n'ai aucun sens de l'humour. Je n'ai pas le temps de rire. Et vous non plus. On est d'accord ?

— Oui, monsieur Bascaglia, répondit Graham.

— Parfait. Si j'ai accepté de vous recevoir, c'est uniquement parce que Dominic Merolla me l'a demandé. J'ai voulu que ce soit vous qui représentiez votre organisation, car je voulais vous dire en personne que le cirque à San Antonio doit cesser immédiatement.

— Il n'y en aura plus, monsieur Bascaglia.

— Alors, quel serait le problème, monsieur Graham ?

Graham commença à ressentir des crampes d'estomac, comme quand il était convoqué au bureau de la Mère Supérieure quand il était gosse, mais en pire. La sœur pouvait te donner un coup de règle, songea-t-il ; Carmine Bascaglia pourrait bien te transformer en nain de jardin pour décorer le fond du Mississippi, Graham se lança.

— Un de vos représentants au Texas, un certain M. Foglio, est engagé dans des tractations commerciales qui portent tort aux intérêts que nous représentons.

— Le travail de M. Foglio consiste à faire des profits, répondit Bascaglia. Je suppose que vous voulez parler du parc d'attractions ?

Graham toussota et dit :

— En l'occurrence, monsieur, il y a pas mal de... de malversations.

— Parlons peu, parlons bien, fit Bascaglia. Ces dernières années, nous avons, avec succès, fait de gros efforts pour placer nos fonds dans des affaires honnêtes, comme le bâtiment, le transport, le show-business, entre autres. Si Joey Foglio soustraite certains postes...

Bascaglia ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

— Notre client est ravi que M. Foglio puisse faire travailler ses diverses sociétés, dit Graham. Et ces sociétés le seraient encore plus s'il arrêta de les entuber à mort.

— Il n'est pas dans mes habitudes de mettre mon nez dans les détails de la gestion des affaires de mes associés, et les marges bénéficiaires de M. Foglio, c'est un détail qui ne regarde que lui.

Graham frotta sa main artificielle contre la paume de sa vraie main. Il réfléchit un petit moment, puis dit :

— Il y a quelques années, j'ai travaillé pour un propriétaire de salles de cinéma. Il m'avait embauché pour savoir combien son personnel lui volait. Et il m'a dit : « Joe, s'ils volent juste de quoi se payer à dîner, laisse-les faire. Je ne veux même pas le savoir. » Il s'est trouvé que c'était le cas. Ils étaient contents, il était content, tout le monde était content. Mais Joey Foglio vole l'argent du dîner, du déjeuner, du petit déjeuner, du goûter, la table, les chaises, les placards et le lino de la cuisine... Monsieur, quand les anciens ont jeté Joey de New York, vous l'avez récupéré parce que vous avez pensé qu'il pourrait faire de l'argent, je le sais. Seulement maintenant, il est en train d'étrangler la poule aux œufs d'or. Et comme si ça ne suffisait pas, il a aussi engagé un tueur pour qu'il descende une jeune femme qui n'a rien à voir avec tout cela, et, par là même, il va à l'encontre – et donc, vous aussi, je suppose – des intérêts des Merolla.

Une lueur froide et redoutable luisait dans le regard de Bascaglia.

— Qu'est-ce que les Merolla ont à voir là-dedans ? demanda-t-il.

— Le petit-fils est l'associé de Jack Landis.

— Le petit-fils n'a pas repris les affaires de la famille, que je sache.

— Ça n'empêche que son grand-père a beaucoup d'affection pour lui.

Bascaglia prit son temps pour réfléchir à tout ça tandis que Graham se voyait déjà en train de flotter en pièces détachées dans le Golfe du Mexique.

— J'ai toujours pensé, dit enfin Bascaglia, que la violence est le premier recours des fous et le dernier recours des sages.

Graham fut soulagé d'entendre ça.

— Je ne veux pas d'une guerre contre les Merolla, conclut

Bascaglia.

— Personne n'a parlé de guerre, monsieur.

— Mais, fit Bascaglia comme pour lui-même, je ne peux pas empêcher Joey Foglio de faire des affaires.

Graham se dit qu'un homme qu'on soupçonnait d'avoir fomenté l'assassinat d'un président des États-Unis ne devrait avoir aucune difficulté à se débarrasser d'un petit branleur dans le genre de Foglio, mais il jugea préférable ne pas exprimer son opinion.

— Nous pensons qu'il y a une marge de négociation très large, dit-il. Marrant, comme tout semble tourner autour de cette femme qui prétend que Landis l'a violée.

— Paula quelque-chose...

— Polly Paget, ouais.

— Comment se fait-il qu'elle soit au centre de cette affaire ?

— Elle tient la chaîne T.V. Famille par la peau des couilles. Si elle fait couler la boîte, tout le monde coule. Donc, Joey essaie de la faire buter ; on essaie de la protéger ; Merolla et Hathaway essaient de l'utiliser...

— Vous pouvez la faire céder ?

J'espère, songea Joe.

— Nous avons de l'influence sur elle, dit-il. En négociant bien...

— Oui ou non, monsieur Graham.

Le tout sur un ton qui indique que soit je lui fais accepter les termes d'une négociation, soit tu la livres à la morgue, et je n'imaginais pas Neal se contenter de crier *olé* ! au moment du coup de feu.

— Oui, dit Graham, mais...

— Il n'y a pas de *mais*.

— Mais il me faut la garantie absolue qu'une trêve sera respectée pendant que nous négocions, insista Graham. Vous allez devoir réfréner les ardeurs combatives de Joey con Carne... monsieur.

— Je crois que vous vous en êtes déjà chargé, dit Bascaglia. Vous serez notre invité à la Nouvelle-Orléans pendant toute la durée des négociations. Ma secrétaire va vous réserver une chambre d'hôtel et vous aurez un bureau à votre disposition, ici même. Je lui demanderai de contacter votre M. Kitteredge le moment venu.

— Monsieur Bascaglia, sauf votre respect, je pense que le moment est venu. C'est le genre de choses qui ne gagne rien à être remise au lendemain.

— Oh ?

— M. Kitteredge attend en ce moment même à côté de son téléphone, dit Graham.

Bascaglia se fendit d'un sourire !

— Vous êtes un homme extraordinaire, monsieur Graham, dit-il.

— C'est vous l'homme extraordinaire. Je ne suis qu'un modeste

artisan.

— Si un jour vous avez envie de changer d'employeur, j'aurai un job pour vous, dit Bascaglia.

Il prit une feuille de papier sur la pile de gauche, y jeta un coup d'œil, la parapha et la posa sur la pile de droite. Puis il décrocha son téléphone.

Il y a intérêt à ce que cette négociation se passe sans accroc, songea Graham.

— Non, dit Polly.

— Comment ça, non ? fit Neal.

— Tu connais « non », non ? N-O-N.

Polly était assise sur le lit de la chambre de Neal, l'air buté, sur la défensive. Neal était assis à côté d'elle, Candy était assise sur une chaise, et Karen était debout près du poste de télévision où Jack et Candy vendaient à la criée les appartements en multipropriété de Candyland.

— Non, ça veut dire non-eeuuh, insista Polly.

— On avait bien commencé par là, non ? lança Karen.

— J'ai pas raison ? demanda Polly.

Candy acquiesça vigoureusement.

— Si la réunion du MLF est terminée..., dit Neal.

— C'est quoi le MLFeeuuh ?

— Le Mouvement de libération des femmes, lui expliqua Karen.

— C'est une bonne idée, çaeeuuh.

— Je pense bien.

L'échange fut interrompu par le bruit que faisait Neal en se frappant la tête dans les mains.

— Polly, dit-il. Deux millions de dollars. Deux... millions... de... dollars !

L'un dans l'autre, c'est un bon accord, songea Neal.

L'aboutissement d'une longue nuit de dures négociations. Polly toucherait deux millions de dollars, en échange de quoi elle s'engageait à abandonner ses poursuites. Ni Jack ni elle ne devaient discuter de l'affaire, de la paternité ou du viol présumé avec les médias.

Sur le plan commercial, Jack vendrait assez d'actions à un cours raisonnable pour que Peter Hathaway devienne actionnaire majoritaire de T.V. Famille, mais Jack et Candy resteraient producteurs de leur talk-show et le vendraient à la chaîne au prix fort.

Quant à Candyland, Hathaway donnerait son accord pour la poursuite du projet. Foglio conserverait le marché mais en s'engageant à faire de vrais travaux aux tarifs en vigueur. Il hériterait aussi des contrats de maintenance sur les mêmes bases. Un contrôleur financier, embauché d'un commun accord par Kitteredge et Bascaglia, surveillerait la gestion.

C'était un bon accord et Neal y voyait la marque d'Ethan

Kitteredge.

— Tu parles qu'de friqueeuuh, dit Polly.

— Tu demandais des dommages et intérêts, lui rappela Neal.

— Parce qu'i'doit payer pour s'qu'il a faieeuuh.

— Deux millions de dollars, putain ! s'écria Neal. Et il perd le contrôle de sa société ! Moi, j'appelle ça « payer » !

Polly réfléchit en se mordillant la lèvre inférieure.

Je t'en prie, accepte, songeait Neal. Que je puisse reprendre le cours normal de mon existence. Que Carmine Bascaglia ne nous descende pas tous.

Son regard croisa celui de Candy.

Il se demanda ce qu'elle pouvait bien penser, ayant accepté un marché qui la renvoyait pour deux ans auprès de son nullos de mari. Apparemment, elle était prête à sacrifier deux années de sa vie pour sauver sa carrière. On n'a rien sans rien.

Il n'avait pas à se demander ce que Karen pensait, elle le lui rappelait dès qu'ils étaient en tête à tête. Elle était écœurée. Elle trouvait que ça craignait un max. En bonne cow-girl qu'elle était, elle pensait qu'ils devraient en découdre, au tribunal ou ailleurs ; tenter leur chance. Il l'aimait à la folie, mais elle ne se rendait pas compte qu'ils n'avaient justement aucune chance face à Bascaglia.

Polly semblait hésiter.

— Je vais essayer de t'avoir deux mille cinq cents, dit Neal, espérant la faire flancher.

Karen poussa un soupir dégoûté.

— J'accepte, dit Polly.

Merci, mon Dieu.

— S'i'dit qu'i'm'a violéeeuuh.

Karen applaudit.

— Bien fait pour toi, dit-elle.

— Polly, reprit Neal, s'il reconnaît t'avoir violée, « À la bonne heure, avec Jack et Candy » ne sera plus programmé. La chaîne va perdre des millions de dollars et Candyland ne sera jamais construit. Il n'y aura pas assez d'argent pour financer le deal. Jack aura tout intérêt à tenter sa chance devant des jurés.

Et nous, devant un peloton d'exécution.

— Ça m'convient tout à faieeuuh. C'est sque j'voulais d'toute façon. Et c'est à ça qu'tu devais m'aidéeeuuh, non ?

— On ne savait pas que la mafia était dans le coup, dit Neal.

— Ah ! ouais, d'accoreeuuh. Alors, pasque la mafia est dans l'coueeuuh, on peut m'violier sans problèmeeuuh.

— Et continuer à le faire, tant qu'on y est, intervint Karen.

Un point pour vous, songea Neal.

— Le moment est mal choisi pour sortir ce genre de

considérations féministes rebattues, dit-il. Le fait est que...

— Attention, les filles, s'écria Karen. Neal va au fait !

— Le fait est, reprit Neal, qu'on peut parler de ce qui est bien et mal, juste et injuste jusqu'au coucher du soleil, mais il arrive un moment où on doit regarder ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Et c'est le meilleur accord qu'on aurait pu souhaiter !

— Qu'esse t'en penses ? demanda Polly à Candy.

Super, songea Neal. Elle commence par se taper le mari, et ensuite, elle fait jouer à l'épouse le rôle de sa grande sœur.

— Ce n'est pas moi qui me suis fait violer, dit Candy.

— Ça, on n'en sait rien, dit Karen.

— Tu arrêtes une minute ? lui dit Neal.

Karen haussa les épaules.

— Je ne sais pas, dit Candy.

Elle se regarda préparer vite-fait un « dîner sans matières grasses et anti-cholestérol spécial sortie d'hôpital premier soir à la maison » tandis que Jack faisait des grimaces en regardant l'objectif.

— J'en ai marre de faire la cuisine pour cette enflure, dit-elle.

— Tu veux bien leur parler ? demanda Neal à Karen. Leur dire que c'est un bon deal.

Karen leur parla.

— Ça craint, ce deal, dit Neal quelques minutes plus tard, au téléphone.

— Non, ça ne craint pas, lui répondit Levine pète-sec, tout en regardant Kitteredge prendre un air interrogateur et Hathaway devenir blanc comme un linge.

— Ça craint ! répéta Neal. Deux malheureux millions de dollars ! Il fait le fond de ses poches et on passe l'éponge sur le viol ? C'est un super deal, ça oui – mais pour Jack ! Comment veux-tu que je lui explique ça ?

Je t'en prie, dis-le-moi, Ed. Parce que j'ai tout essayé et rien n'a marché.

— Je branche le haut-parleur, dit Ed, espérant que Neal se calmerait, sachant qu'il parlait directement à Kitteredge. Tu peux résumer ses objections à cette proposition pour M. Kitteredge et M. Hathaway ?

— Ouais, fit Neal. Ça craint !

Il répéta le pourquoi du comment.

— Neal, ici Ethan Kitteredge ! cria ce dernier, qui pensait qu'un haut-parleur sur un téléphone était un autre symptôme du déclin de la société. Comment allez-vous ?

Oh ! je suis coincé dans une chambre d'hôtel dans la capitale mondiale de la mafia en compagnie de trois femmes qui veulent défier à la fois les Merolla, les Bascaglia, la chaîne T.V. Famille et vous. La

première est enceinte, la deuxième en pleine prise de conscience, et la troisième tout simplement à côté de ses pompes.

— Très bien, monsieur. Et vous-même ?

— Je suis un peu perplexe. Peut-être pourriez-vous m'aider à comprendre pourquoi Miss Paget a le sentiment que cet accord... voyons, comment dit-elle, déjà ?

— « Craint », monsieur.

— Oui... craint.

— Va te faire ! brailla Polly.

— C'était Miss Paget ? s'enquit Kitteredge.

— Oui, c'était bien elle.

— Vos cours d'expression orale ne semblent pas avoir porté leurs fruits, dit Kitteredge.

Neal l'informa que Polly exigeait que Jack reconnaisse l'avoir violée.

Kitteredge écouta ses arguments, puis dit :

— J'ai peur que ce ne soit pas possible, Neal. Peut-être pourrait-on compenser ce fait par un million de dollars supplémentaire ?

Vous avez peur ? Ce n'est pas vous qui êtes ici à jouer la cible humaine ! Et vous nous bradez ? !

— Trois millions et pas d'aveux, dit-il à Polly.

— Va t'faire.

— Elle décline votre offre, monsieur.

— J'avais compris, Neal.

— C'est parce qu'elle n'a pas rajouté de « eeuuh » à la fin, dit Neal, bien décidé à réhabiliter ses cours. La semaine dernière, elle vous aurait dit « vo' t'faireeeuuh ».

— Demandez à ce glandeur pour qui il se prend, dit Hathaway.

— Il vous entend, dit Ed.

— Vous vous prenez pour qui ? fit Hathaway.

— Il y a des jours où je me le demande, admit Neal.

— Je veux dire, vous êtes devenu son agent ? demanda Hathaway.

Maintenant que Polly avait joué son rôle, il voulait que le problème se règle en douceur. Le scandale qui avait été un tel moyen de pression devenait un handicap.

— Vous lui prenez un pourcentage ?

— Non, monsieur Hathaway, répondit Neal. La seule personne à qui le viol de Miss Paget rapporte, c'est vous. Et, à ce propos...

Ed coupa le haut-parleur.

— ... va te faire ! acheva Neal. Salut, Ed !

— Salut, Neal, dit Ed d'un ton léger. Neal, beaucoup de gens très haut placés ont travaillé d'arrache-pied pour aboutir à cet arrangement. Juste au cas où tu l'aurais oublié, nous ne défendons pas

les intérêts de Miss Paget, mais ceux de M. Hathaway. Et M. Hathaway approuve les termes de l'accord. Si Miss Paget s'entête, nous serons obligés de la laisser se débrouiller seule. Elle pourra faire appel à l'avocat, au professeur d'expression orale et au garde du corps de son choix. Et tu pourras retourner vaquer à tes occupations, quelles qu'elles soient. Pigé ?

— Pigé, dit Neal.

Kitteredge avait un plan de repli, bien sûr.

— Trois millions, dit Ed, et pas d'aveu. Dernière offre.

Neal coinça le combiné du téléphone dans le creux de son cou et se tourna vers Polly.

— C'est à prendre ou à laisser, lui dit-il. Si tu ne prends pas, on te lâche. Tu continues en solo.

Karen leva la tête, rouge de colère.

— Neal, dit-elle, on ne peut pas...

— J'prends pas, dit Polly.

Neal dit à Ed que c'était non.

— Fais tes bagages et casse-toi, lui dit Ed. Tant que la trêve n'est pas rompue.

Neal raccrocha.

Karen le foudroya du regard et dit :

— Je ne pars pas. Et...

— J'essaie de réfléchir, l'interrompit Neal.

Et tu es bien placée pour savoir à quel point c'est difficile pour moi.

Putain, mais qu'est-ce qu'on va faire ?

*

— Ils veulent que je fasse quoi ? ! brailla Jack dont le cri se répercuta jusqu'aux vieilles murailles du fort Alamo.

Joey Foglio lui répéta calmement ce qu'ils voulaient qu'il fasse.

Il pensait que l'Alamo était un bon endroit pour la réunion. En général, la cour était vide le lundi matin. Les seuls à y traîner étaient des employés de maintenance mexicains, et si jamais ils parlaient assez bien anglais pour comprendre ce qui se disait, ils n'en auraient de toute façon rien à foutre. Tout de même, il était inutile de prendre le risque que Jack pique une gueulante.

— Et pourquoi je n'y vais pas avec un couteau pour me faire hara-kiri pendant qu'on y est ? hurla Jack. Ça devrait leur plaire, ça aussi, non ?

Joey se dit qu'il y aurait là de quoi demander un supplément aux touristes japonais.

— Non, non, non, poursuivit Jack. J'ai mieux. Je regarde la caméra en souriant, je prends une hache et je me coupe la bite ! Puis Candy la fait revenir dans une poêlée d'oignons, avec des poivrons rouges et un peu de sauce piquante, et elle me la fait bouffer pendant l'émission ! Voilà une idée qu'elle est bonne !

Harold rota.

— 'scusez-moi, dit-il.

Jack s'éloigna, furibard, vers la chapelle.

Joey lui emboîta le pas.

— Ta petite amie refuse le deal, lui dit-il. Il faut faire quelque chose.

En fait, Joey n'était pas mécontent que Polly ait refusé. Ça lui laissait une plus grande marge de manœuvre. Jack ne semblait pas écouter, perdu dans la contemplation du vieux fort Alamo.

— Tu sais qui s'est battu ici ? demanda Jack, le regard étincelant.

— O.K., fit Joey. Qui ça ?

Il était déjà en retard pour sa confession. Si jamais il se faisait écraser par un bus...

— John Wayne, lui dit Jack. John Wayne s'est battu ici. Jusqu'à la mort.

— John Wayne est mort ici ? demanda Harold.

— Pour la liberté, dit Jack avec respect. John s'est battu ici jusqu'à la mort pour ma liberté.

Joey doutait sérieusement que Duke ait sacrifié sa vie pour que Jack Landis puisse sauter une pétasse, mais Jack était du coin, alors il devait connaître l'histoire.

— C'est sympa de sa part, dit Joey. Mais quel rapport avec...

— Et vous voudriez que je me présente devant le peuple de notre grande nation, dit Jack, la voix tremblante d'émotion, et que je... dépose les armes ? Vous voudriez qu'à l'ombre de l'Alamo, je salisse la mémoire de John Wayne ?

Il pète les plombs, songea Joey. Il a un pied fermement planté dans le Pays des Songes.

— Vous pouvez pas lui demander de faire ça, patron, dit Harold, des larmes dans la voix. Vous pouvez pas. C'est vrai, quoi... John Wayne, merde !

Ils sont aussi barjes l'un que l'autre. Je suis le seul mec normal, moi.

— J'ai bien connu John Wayne, dit-il en prenant Jack par les épaules. À... Iwô-Jima. On était dans une cagna ensemble, cernés par l'ennemi. C'est moi qui te le dis, Jack, des Mexicains de tous les côtés. Et Duke m'a dit : « Big Joe, y a des fois où un homme doit se conduire en homme et faire ce qui doit être fait. Comme un homme. » Tu piges, Jack ? Tu piges ce que j'essaie de te dire, là ?

Jack se libéra de l'étreinte de Joey.

— Tu veux que je bouffe une tortilla à la merde en gardant le sourire, dit-il.

— Exactement, dit Joey, soulagé de pouvoir enfin aller se confesser.

Il fit bien attention en traversant la rue.

*

Agenouillé sur le banc, Charles Whiting avait l'impression d'être à l'étranger. La plupart des fidèles étaient des femmes d'Amérique Latine à la tête couverte d'une mantille, et les statues des saints peints à divers stades de leur martyre, des larmes roulant sur leurs joues et du sang gouttant de leurs mains, conféraient au lieu l'atmosphère d'une autre culture.

Whiting se dit qu'il serait sans doute condamné à passer l'éternité en enfer rien que pour avoir mis les pieds dans cette église – sans parler du terrible péché qu'il s'apprêtait à commettre.

L'idée de se confesser à un prêtre catholique le mettait mal à l'aise, non seulement à cause du blasphème que cela représentait envers sa foi, mais aussi parce que – eût-il été catholique – il avait beaucoup de péchés à confesser.

Les sentiments qu'il éprouvait pour M^{me} Landis pesaient lourd sur son âme. Il pensa à la trahison que cela représentait envers sa femme, leurs neuf enfants, puis à la sagesse des anciens mormons qui savaient que la monogamie n'était pas naturelle pour l'homme.

Il pensa à l'admiration qu'il avait pour elle, à l'engagement de cette femme dans la défense des valeurs familiales, à la façon dont elle parlait de morale, d'éthique, dont ses cheveux dorés effleuraient la peau douce de son cou, de ce dont ils auraient l'air, déployés sur un oreiller en satin tandis qu'elle tendrait les bras vers lui – et il espérait que Foglio ne tarde pas à rentrer dans cette foutue église. Il avait envie d'en finir, et vite.

Une vieille dame sortit du confessionnal qu'il surveillait. Il fit le signe de la croix en imitant les femmes voilées, quitta le banc, écarta le rideau du confessionnal et s'agenouilla.

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché, ânonna-t-il tout en se disant que ses ancêtres mormons devaient se retourner dans leurs tombes.

Il sortit le petit micro adhésif de sa poche.

— Cela va faire... heu... dix ans que je ne me suis pas confessé, dit-il en se jurant de ne plus jamais, au grand jamais, reparticiper à ce genre de mission de sa vie.

Et pourquoi le prêtre ne disait rien ?

— Heu..., fit Chuck, si ça fait si longtemps, c'est parce que... j'étais dans le coma.

Le prêtre marmonna des paroles incompréhensibles.

Chuck appliqua le micro sous une moulure et s'assura qu'il était bien fixé.

Il crut entendre le prêtre dire le mot « péché ».

— Je... je suis amoureux... d'une femme qui n'est pas la mienne, confessa Chuck car il sentait qu'il fallait qu'il dise quelque chose.

Et puis, tout sortit d'une traite : comment il en était arrivé à travailler pour cette femme et son mari, que son mari la trompait, qu'il avait fini par se rendre compte qu'elle n'était pas aussi dure qu'elle le paraissait, que...

Le prêtre l'interrompait de temps à autre par des baragouins, mais Charles continuait de vomir sa culpabilité : qu'il avait constamment à l'esprit des visions charnelles et qu'il ne pouvait pas s'en empêcher ; qu'il souhaitait que son mari meure, et que sa propre épouse le quitte pour un non mormon, et qu'il puisse convaincre l'autre femme de se convertir, et cætera, et cætera, jusqu'à ce qu'à bout de souffle, il entende le prêtre dire quelque chose comme : « Marmon ? »

Whiting se sentait mieux tout en regagnant la vieille camionnette garée au coin de la rue.

— Ça a marché ? demanda-t-il à Culver.

Culver ôta son casque et demanda :

— T'as la trique pour Candy Landis ?

Apparemment, ça a marché, songea Chuck.

*

Joey Foglio retourna à sa voiture avec une âme flambant neuve et la résolution renouvelée de tirer le meilleur parti de l'empire vacillant de Jack Landis. Il avait poussé Jack le plus loin qu'il avait pu. Il était temps de changer de canasson.

— Tu as réussi à avoir un téléphone « clean » ? demanda-t-il à Harold.

— Joey, tu crois pas que...

— Non, je crois pas, l'interrompit Joey sans ironie aucune. À force de jouer au banquier, Carmine a fini par croire qu'il en était un. C'est la grosse différence entre lui et moi. Je sais qui je suis. Je vis dans le crime. J'en commets.

La grosse différence entre vous, songea Harold, c'est que Carmine a des centaines de lieutenants pour exécuter ses ordres, et toi, seulement quelques-uns.

— Carmine va pas apprécier que tu foutes ta merde dans un deal, dit Harold.

— C'est lui qui fout sa merde.

— Tu pourras continuer à te faire du fric.

— Si je voulais faire du fric, je bosserais dans les assurances, rétorqua : Joey. Je ne veux pas « faire » du fric, je veux « piquer » du fric. Nuance. Voilà qui je suis. C'est moi avec un grand M.

Harold l'emmena à une cabine téléphonique dans Flores Street et lui tendit le numéro dans le Rhode Island.

— C'est quoi ce numéro ? demanda Joey.

— Celui d'une autre cabine.

— *Clean* ?

— Le type me l'a assuré, répondit Harold qui était au courant de la parano de Joey concernant les écoutes téléphoniques.

Le type décrocha à la troisième sonnerie.

— Allô ? fit Joey.

— Allô ? répondit Hathaway. Pourquoi m'appellez-vous ?

— Parce que vous aimez faire du fric, répondit Joey. Parce que vous en avez marre de vous taper tout le boulot et de filer le blé à Marc Merolla.

Il fit sa proposition à Hathaway.

Hathaway fut tout à fait intéressé quand il entendit les marges bénéficiaires. Joey le fit baver pendant une petite minute sur les richesses potentielles, puis dit :

— Y a quand même un problème.

— Lequel ?

— Cette nana qui dit qu'elle s'est fait violer ? C'est moi qui l'ai payée pour qu'elle baise avec Jack.

Long silence au bout du fil. Si long que Joey craignit d'avoir tout fait foirer.

— Nom de Dieu, dit Hathaway. Vous aussi ?

— Tu as vraiment peur de ces gens ? demanda Karen à Neal qui faisait les bagages.

— Par « vraiment », tu entends « réellement » ou « vraiment » dans le sens de « très » ? demanda Neal.

Karen semblait perdue.

— Les deux, dit-elle.

— O.K. J'ai réellement très peur de ces gens. Vraiment.

Elle s'assit sur le lit.

— Je pensais qu'ils ne se tuaient qu'entre eux, dit-elle.

— Tu as posé la question au mec en cagoule avant de lui foutre un coup de batte ?

— Non.

Neal se tourna vers elle.

— Tu voudrais qu'on...

Polly fit irruption dans la chambre.

— Hé, faut vraiment qu'vous v'niez voireeuuh...

— Quoi ? lui demanda Neal.

— Jack !

Ils la suivirent dans sa chambre où Candy, assise devant la télévision, pétrifiée, regardait Jack qui se tenait, tout seul, au milieu de leur plateau.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Neal.

Candy fit un geste d'ignorance.

*

Jack Landis, raide comme un piquet, regarda son public qui faisait silence et dit :

— Vous vous demandez sans doute où est Candy.

Murmures de confirmation dans la salle.

— Moi aussi, dit-il.

Quelques rires nerveux résonnèrent dans le public.

— Un peu plus tôt dans la journée, reprit Jack, je me suis promené à l'ombre de l'Alamo et j'ai pensé à ces hommes courageux qui se sont battus pour défendre leurs convictions – jusqu'à la mort. Eh bien, j'avoue que je préférerais mourir plutôt que de vous dire ce

que j'ai à vous dire, mais ce serait de la lâcheté, et je ne veux pas être un lâche. Les fantômes de Travis, de Bowie, de Crockett me poursuivraient jusqu'à mon dernier souffle...

— Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? demanda Karen.

— Ils abattent leur dernière carte, lui répondit Neal.

— Quoi ?

— Écoute.

Jack regarda la caméra.

— Ma bataille à moi, c'est que je dois vous dire que j'ai eu une liaison avec Polly Paget.

Le public en eut le souffle coupé.

— Putain de merde ! s'exclama Karen.

— Miss Paget m'a séduit à mon bureau de New York...

— Oh, l'ordureeuh, geignit Polly.

— ... et j'ai le regret de dire que je n'ai pas su résister à la tentation. Notre liaison a été brève, mais elle a eu lieu, et je le regrette sincèrement, profondément...

— Il est bon, commenta Neal.

— Il vendait des voitures d'occasion à Beaumont, précisa Candy.

La caméra fit un zoom avant pour cadrer Jack, au bord des larmes, en gros plan.

— Je vous ai trompés, reprit-il d'une voix étranglée. Je vous ai trompés. J'ai trompé ma femme... mon public... et mon Dieu.

Sa voix se brisa et il se mit à sangloter, la tête dans les mains. Ses épaules se soulevaient et s'affaissaient. Il hoquetait. Des membres du public pleuraient et criaient : « Non ! » Au premier rang, une femme se trouva mal et dut être évacuée.

La caméra fit un zoom arrière pour recadrer Jack en plan moyen, tandis qu'il prenait sur lui, se maîtrisait et poursuivait :

— J'ai décidé de prendre un congé sabbatique...

Autres « Non ! » dans l'assistance.

— ... que je veux mettre à profit, poursuivit Jack, pour faire un travail spirituel afin de découvrir qui est réellement l'homme qui s'appelle Jackson Hood Landis.

Il inclina la tête.

Quand il la releva, il serra les mâchoires, regarda droit dans l'objectif de la caméra et dit :

— Il y a au moins une chose que je sais déjà sur Jack Landis, et c'est...

— Qu'il n'est pas un violeur, acheva Neal.

— Qu'il n'est pas un violeur, dit Jack. Cette accusation est purement et simplement complètement fausse. Miss Paget me pardonnera de dire qu'elle est bien plus malade que je ne le pensais. Quand je lui ai dit que j'avais décidé de rompre, elle a inventé cette

histoire horrible pour se venger. Elle m'a prévenu que c'est ce qu'elle allait faire, et elle l'a fait.

— I's'la raconteeuuh ! fit Polly.

Gros plan du visage, baigné de larmes, de Jack.

— Un dernier mot, dit-il. À mon épouse bien-aimée, Candice.

Les larmes ruisselaient sur ses joues et de petites bulles éclataient au bord de ses narines tandis que, le regard toujours fixé sur la caméra, il crachotait :

— Candy chérie... je t'ai blessée, je sais... mais je t'aime... et si... si tu pouvais trouver dans ton cœur la force de... de me pardonner...

Sa voix se brisa. Il secoua la tête. Quitta le plateau.

Une voix de stentor annonça :

— Et maintenant, sur T.V. Famille, nous retrouvons « Skippy ! » pour de nouvelles aventures !

*

Jack Landis déboula en coulisses. Une stagiaire éplorée lui tendit une serviette en disant :

— C'était très beau, monsieur Landis. Extrêmement émouvant.

— Oh ! ta gueule, lui répondit Jack.

Il s'épongea le visage et quitta le studio.

*

— Wouah ! s'exclama Karen sur le début de la chanson du générique de « Skippy le Kangourou ».

— On s'est fait avoir, dit Neal.

Le numéro de virtuose de Jack avait coupé l'herbe sous le pied de Polly.

— Pourquoi il a féssa ? demanda Polly.

— Ils vont faire un sondage à chaud, dit Neal, pour voir comment c'est passé auprès du public. S'il a gobé, ils peuvent rebâtir T.V. Famille sans conclure d'accord avec toi.

Toi qui, en gros, as dit à Carmine Bascaglia qu'il pouvait se carrer son accord dans le cul.

— Et aloreeuuh ?

Neal n'avait pas le cœur de lui dire toute la vérité. Ça ne ferait pas avancer le schmilblick. Ça ne se passerait peut-être pas tout de suite, il le savait ; mais ça finirait par arriver. Une fois que Polly ne ferait plus les gros titres, une fois qu'elle aurait refait sa vie, quelqu'un

viendrait la liquider.

Skippy, Skippy, venez tous voir avec nous, Skippy Skippy, notre ami le kangourou !

Neal décrocha le téléphone qui s'était mis à sonner.

— Il était super, hein ? exulta Ed.

— Génial, lui confirma Neal.

— Bon, écoute, dit Ed. Notre client a conclu un accord avec M. Landis, et il ne pense pas pouvoir poursuivre les discussions avec Miss Paget en toute confiance.

— En toute confiance, Ed ? ironisa Neal. Tu es en train de me lire un prospectus, là ?

— Si Miss Paget décide d'aller jusqu'au procès – ce qui bien sûr, est son droit le plus strict –, nos avocats ne pourraient plus, pour cause de conflit d'intérêts, assurer sa défense.

Maintenant, il y a conflits d'intérêts ?

— Donc, poursuivit Ed, l'intervention des Amis s'arrête là. M. Kitteredge me prie de te remercier pour ton excellent travail, de nous excuser pour les désagréments que cela a pu te causer et de t'ordonner d'arrêter les frais.

— Et les pas frais ?

— Tu ne m'écoutes pas, Neal. Mission accomplie. Rentre chez toi.

— Je te résume pour voir si j'ai bien compris, dit Neal. On récupère Polly parce qu'on pense qu'elle peut nous être utile, puis quand elle a servi ses buts, on la donne à bouffer aux requins. C'est ça ?

— Elle aurait dû être moins cupide, répondit Ed.

— Ouais, et se foutre de la vérité.

— Tu crois qu'on pourrait la protéger même si on le voulait ? Quand est-ce que tu vas te décider à grandir ?

— J'ai grandi. Je fais mes bagages. On se tire. Mission accomplie, comme tu disais.

Il raccrocha et considéra les trois femmes qui le regardaient.

— Hé, fit-il en haussant les épaules. Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour-même.

Alors autant le faire tout de suite.

*

À l'heure du J.T. du soir, Jack était devenu une victime et Polly s'attirait les foudres médiatiques, dégringolant, en l'espace d'un après-midi, du statut de sex-symbol en cavale à celui de nymphomane hystérique.

Les émissions de radio donnèrent le *la*. Elles furent submergées

d'appels téléphoniques à raison de trois sur quatre en faveur de Jack, pour passer à un sur deux quand les hommes sautèrent sur leur téléphone de voiture à l'heure de la sortie des bureaux.

Les journaux de l'après-midi firent paraître le texte intégral de la confession de Jack surmonté de la question « OÙ EST CANDY ? » Les présentateurs des journaux télévisés ouvrirent leur édition du soir par : « “Je vous ai trompés”, a déclaré le magnat de la restauration et de l'audiovisuel Jack Landis en reconnaissant avoir eu une liaison avec Polly Paget qui chercherait à se venger. Landis a toutefois fermement nié l'accusation de viol », avant d'enchaîner par un montage des moments les plus larmoyants des aveux télévisuels de Jack.

En soirée, des raouts « Confession de Jack » furent organisés sur les campus universitaires dans tout le pays. Les étudiants qui avaient l'habitude de magnétoscooper « À la bonne heure, avec Jack et Candy » invitèrent des amis, firent griller du pop-corn, consommèrent des quantités astronomiques de bière tout en braillant à tue-tête pendant la rediffusion en boucle du fameux « Je vous ai trompés », jusqu'à ce que l'hystérie et l'épuisement collectifs aient raison d'eux, les forçant à mettre un terme aux festivités.

Au dernier journal, les sondages penchaient lourdement en faveur de Jack sur la question du viol présumé ; des journalistes avaient déniché des hommes qui s'étaient retrouvés « exactement dans la même situation que Jack Landis », et interrogé des Américaines « moyennes » qui pensaient que Candy devait redonner une chance à Jack.

L'animateur d'un talk-show de fin de soirée fit sciemment un mauvais jeu de mots qui ne fit rire personne, s'interrompit, puis dit, des larmes dans la voix : « Oh, je *me* suis trompé ! », ce qui déclencha un tonnerre d'applaudissements. Sur une autre chaîne, une émission-débat très sérieuse avait invité un panel de psys qui donnèrent leurs points de vue sur « les retrouvailles du couple après l'adultère », deux amies de Candy qui estimaient que Jack et elle – avec du temps et des prières – pourraient rebâtir leur couple, et un monsieur du Front de libération des hommes qui mettait en garde contre la rancune des femmes et les fausses accusations de viol.

Lors d'un talk-show en toute fin de soirée, deux comédiennes déguisées en Polly et Candy firent semblant de se reconnaître dans le public, puis allèrent se taper dessus en coulisses, et tous les invités tentaient désespérément de donner à leur dernier livre ou film un « côté Landissien ».

Au moment où cette émission était diffusée sur la Côte ouest, Polly passait pour l'abominable maîtresse qui cherchait à se venger par les moyens les plus vils, et dont la rouerie était prouvée par le fait qu'elle – contrairement à Jack – ne se présentait pas devant le peuple

américain pour dire la vérité. Elle avait, dixit l'opinion publique, peur de se montrer à visage découvert. « En tout cas », déclara une auditrice par téléphone lors d'une émission de radio de nuit, « elle sait au moins ce que c'est que la honte. »

Au même moment, la soirée « Jack à Confesse » organisée par Joey Foglio se terminait pour lui dans une chambre d'hôtel en compagnie de trois jeunes demoiselles.

Au même moment, Candy téléphonait à Jack pour lui dire qu'elle l'aimait, qu'elle lui pardonnait et qu'elle rentrait le lendemain pour qu'ils commencent à tenter de trouver une solution à leurs problèmes.

Au même moment, Walter Withers, inconscient, n'entendait pas l'équipe de télévision s'introduire en catimini dans la chambre d'en face.

Ce fut la télévision qui réveilla Withers.

Il ouvrit les yeux d'un coup quand il entendit les mots « interview exclusive de Polly Paget ». Il se redressa et, au bout de quelques minutes, se souvint où il était.

La dizaine de mignonnettes qui gisaient, vides, autour de lui sur le sol, lui fournirent un premier indice. Au moment où il dégobillait le contenu de ces diverses bouteilles, il avait rassemblé tous les morceaux du puzzle.

Oh ! mon Dieu, songea-t-il. J'ai succombé.

Au moins, j'ai ma brosse à dents, songea-t-il, guilleret et décidé à effacer de sa bouche pâteuse sa soirée de la veille, quand, les mots « interview exclusive de Polly Paget » lui revenant en mémoire, il se précipita devant la télévision.

Une jeune femme à l'air concerné, dont le visage lui disait vaguement quelque chose, s'exprimait à voix basse et sur un ton pressant en s'adressant à la caméra.

— Hier soir, disait-elle, j'ai pris l'avion en grand secret pour une destination que j'ai promis de ne pas révéler, dans le but d'interviewer... Miss Polly Paget. Alors, je vous donne rendez-vous après la pub pour écouter l'intégralité de cette interview exclusive.

Withers regarda une pub vantant les hauts faits d'une marque de fibres végétales, tout en essayant de comprendre ce qui s'était passé.

Qui avait appelé la télé ?

N'avais-je pas menacé de le faire ?

Oh ! bon Dieu, l'aurais-je fait ?

Il regarda sous le lit. L'argent y était toujours, donc il se dit que ça ne devait pas être lui.

Le téléphone fit un bruit de casserole.

— Tu vois ce que je vois ? demanda Scarpelli.

Withers crut déceler une pointe de hargne dans sa voix.

— Miss Paget est interviewée à la télé, dit Withers.

— Sans blague ? fit Scarpelli. Je croyais que t'étais censé surveiller leur chambre ?

— J'ai pensé que le moment était mal choisi pour intervenir.

Étant dans les vapes..., songea-t-il.

— Ben, il est grand temps de le faire maintenant, dit Scarpelli. Je veux Polly Paget TOUT DE SUITE ou mon fric. Sinon, tu vas avoir de très gros ennuis. Compris ?

— Oui, je crois.

— Je n'aime pas qu'on m'arnaque.

— Oui, je comprends ça.

— J'ai de bons amis dans cette ville, tu vois ce que je veux dire ?

Withers avait du mal à imaginer que Scarpelli puisse avoir des amis où que ce soit, a fortiori des gangsters à Vegas, mais il garda ses réflexions pour lui.

— Je vais vous amener Polly Paget, lui dit-il.

Pas la peine de me menacer pour ça.

*

Jack Landis demanda à Pedro de lui servir le petit déjeuner dans le bureau de façon qu'il puisse le prendre tout en admirant sa performance aux rediff' des J.T. du matin. Il avait tiré les épaisses tentures pour ne pas voir les nombreux journalistes qui s'étaient agglutinés devant le portail. La sécurité avait voulu les faire déguerpir, mais Jack tenait à ce qu'ils prennent de jolies photos de Candy rentrant au domicile conjugal – des tas de clichés d'elle et lui s'enlaçant, et toutes ces conneries. Il avait déjà demandé à l'équipe de bosser sur le script de l'émission des grandes retrouvailles.

Les choses vont changer, se dit-il en coupant l'extrémité de son cigare. Je me ferai petit pendant un moment, puis j'expliquerai à La Glacière qu'elle doit y mettre du sien. Merde, elle a plein de fric, de belles toilettes, de jolis meubles... peut-être que je mettrai les points sur les i à coups de ceinturon, après tout.

Histoire d'apprendre à ces salopes qu'on ne la fait pas à Jackson Hood Landis.

Il planta sa fourchette dans une tranche de bacon puis dans un morceau de *huevos rancheros*, et alluma la télévision.

— J'ai fait la connaissance de Jack Landis quand je travaillais comme dactylo à New York, disait Polly. Je l'ai trouvé beau... et je suppose que je ne lui ai pas déplu, car de fil en aiguille, de jour en jour...

Oh ! c'est pas vrai, songea Jack.

*

— Elle passe très bien, reconnut Ed Levine qui regardait la télévision en location qu'ils avaient fait installer dans le bureau de Kitteredge afin de pouvoir suivre la déclaration de Jack.

— Elle me paraît tout à fait sympathique, approuva Kitteredge. Licenciez Neal la prochaine fois que vous lui parlerez, voulez-vous, Ed ? Coupez tout contact avec lui.

— Bien, monsieur, répondit Levine en se disant que c'était plus facile à dire qu'à faire – aucun risque que Joe Graham accepte de couper les ponts avec Neal.

Mais si cette interview continue sur ce mode, Jack Landis sera cuit avant la fin de l'après-midi. « À la bonne heure, avec Jack et Candy » sera de l'histoire ancienne. Candyland sera le terrain vague le plus cher du monde. Et il y aura pas mal de gens en colère à Providence, à San Antonio et à la Nouvelle-Orléans.

Les crampes d'estomac de Levine se firent plus vives tandis que l'accord si minutieusement élaboré tournait en eau de boudin sous ses yeux.

Car Polly leur portait un coup fatal. En contraste avec la prestation lacrymo-pathétique de Jack, Polly paraissait sobre, naturelle et... bordel de merde... sincère. Connie Kelly, une présentatrice adorée par l'Amérique, la croyait, c'était sûr. Elle approuvait chacune de ses réponses, et d'une voix sourde, les larmes aux yeux, elle finit par lui demander :

— Polly, voulez-vous... si vous pouvez... nous parler du... viol ?

Le viol, songea Ed. Pas le viol « présumé ». Non, le viol.

— Jack est venu me voir, un soir, commença Polly, et je lui ai dit que je souhaitais mettre un terme à notre relation.

— Ah, donc, c'est *vous* qui aviez pris la décision de rompre ?

— Oui. Et Jack s'est mis très en colère. Il m'a attrapée, et...

Le récit que Polly fit de l'agression fut accablant.

— Autant éteindre, dit Kitteredge.

— Ce n'est pas fini, fit Levine. Neal ne va pas s'arrêter en si bon chemin. Il va monter d'un cran.

— Que pourrait-il faire de plus ? demanda Kitteredge.

Un morceau de pain de seigle grillé tomba de la bouche de Jack quand il vit Candy apparaître sur l'écran, s'asseoir à côté de Polly et lui passer un bras autour des épaules.

Debout derrière Jack, Jorge s'écria :

— Hé, mais c'est madame Landis !

— Je le sais bien, aboya Jack. Putain, je suis marié avec, non ?

Plus pour très longtemps, songea Jorge.

— Connie, dit Candy, je pense qu'il est important que les téléspectateurs comprennent qu'un viol n'est pas toujours commis par des inconnus dans des ruelles obscures. Parfois, c'est par un proche...

Jorge tendit le téléphone à Jack.

— Quoi ! ? brailla ce dernier.

— T'as vu ça ? lui hurla Joey dans l'oreille. C'est ta femme.

— Je l'avais reconnue.

— Qu'est-ce qu'elle fout là ?

— Elle me scie les couilles, lui répondit Jack.

Le monde se refermait sur lui – aussi noir, aussi moite, aussi suffocant qu'une nuit d'été dans l'est du Texas. On veut partir, échapper à la chaleur environnante, mais où qu'on aille, elle est toujours là.

— Elle m'a menti, la salope..., marmonna Jack pour lui-même. Elle disait qu'elle m'avait pardonné... qu'elle rentrait à la maison...

— Je trouve absolument incroyable que vous soyez devenues amies, disait Connie. Comment cela a-t-il pu se produire ?

— Nous avons un point commun, répondit Candy.

Tandis que Connie riait aux éclats en hochant la tête, Jack rendit le téléphone à Jorge.

— Dis à ce fumier que je me tire aux îles Caïmans, dit-il entre ses dents. Et qu'il peut se garder ce putain de Candyland.

L'univers basculait.

— Monsieur Landis me prie de vous dire que vous êtes un fumier et qu'il va dans le Grand Canyon, répéta Jorge. Et que vous pouvez vous faire vos putains à Candyland.

Des visions de plages des Caraïbes, de femmes à la peau douce et d'herbe tendre étincelèrent devant les yeux de Jack tandis que son bras s'engourdisait, que ses brûlures d'estomac le reprenaient, et qu'il avait l'impression qu'on lui enroulait du fil de fer barbelé autour de la poitrine.

— C'est alors, dit Candy d'une voix sombre, que quelqu'un a tenté de l'assassiner...

*

Joey en était encore à essayer de comprendre pourquoi Jack partait dans le Grand Canyon, quand il entendit Candy raconter que quelqu'un avait essayé de descendre Polly.

— Hé, minute ! s'écria-t-il, indigné. Mais c'est de moi qu'elle cause, là ! Pourquoi elle me mêle à cette histoire, d'abord ? Qu'est-ce que je lui ai fait ?

— Vous lui avait chourré un max de blé, suggéra Harold.

— Ouais, fit Joey d'une voix geignarde. Mais elle en sait rien. C'est pas réglo, ça, bordel !

— Pourquoi voudrait-on vous tuer ? demanda Connie, le souffle court. Et qui ?

— Je t'en prie, je t'en prie, je t'en prie, je t'en prie, implora Harold. Le dis pas.

— Je t'en prie, je t'en prie, je t'en prie, je t'en prie, implora Joey. Le dis pas. Sinon, Carmine me transformera en bougie et me fera brûler un centimètre par jour.

— Je ne sais pas, répondit Polly. Il y a pas mal de fous en liberté.

Merci, mon Dieu, songea Harold.

Merci, mon Dieu, songea Joey.

— Elle est bien, c'te fille, dit Harold quand il eut retrouvé son souffle.

— Ouais, elle est O.K., dit Joey quand il se rendit compte qu'il n'était pas trop tard pour la buter.

Si cet emmanché d'Heures Sup se démerdait bien pour une fois.

*

Heures Sup longea le couloir à pas de loup et frappa doucement à la porte de la chambre de Withers.

— Qui est là ? demanda Withers.

— Ouvre avant qu'on me voie, chuinta Heures Sup.

Walter entrebâilla la porte, Heures Sup l'ouvrit d'une poussée, la referma derrière lui et attrapa Withers par le revers de son veston.

— Écoute-moi bien, bouffon alcoololo, lui dit-il. Tu vas nous livrer la cible comme c'était convenu pour que je puisse faire mon boulot.

— Qui êtes-vous ? demanda Withers. Vous travaillez pour Scarpelli ?

— C'est ça, ouais...

Encore une épave dans ce paradis d'imbéciles heureux, songea-t-il.

*

Pourquoi voudraient-ils la tuer ? songeait Neal tout en regardant l'interview à la télévision. Que pourrait-elle dire qu'elle n'a déjà dit ?

— Elle s'en est tiré à merveille, dit Karen.

— Ouais, fit Neal.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Karen, intriguée par le ton de sa voix.

Neal était un tel perfectionniste. Si Polly était du genre à prolonger les finales d'un « eeuuh » superfétatoire, Neal n'avait pas pour habitude de mettre une diphtongue là où il n'en fallait pas.

Que pourrait-elle dire qu'elle n'a déjà dit ?

Elle a parlé de sa liaison, songea-t-il. Elle a parlé du viol. Quels

sont les autres éléments du Pollygate ? Joey Foglio, bien sûr, mais elle n'avait jamais entendu parler de lui avant qu'on découvre que sa grande copine Gloria la balançait...

Évangile selon saint Graham, livre 1, chapitre 1, verset 1 : ne regarde pas de trop près ce que tu as sous les yeux de peur de ne pas voir ce qu'il manque.

Donc, quand tu lui as appris que Gloria avait bavé, elle n'a jamais demandé : « Qui est Joey Foglio ? Comment se fait-il que Gloria le connaisse ? Qu'est-ce que Gloria a à voir avec la mafia ? » Rien. Juste le constat stupide et sexiste que tous les mecs sont des salauds, et donc, que ce n'était pas étonnant que Joey en ait après elle.

— Quelle dette a Gloria envers Joey con Carne ? demanda Neal.

Polly, sans détourner le regard de la télévision, répondit :

— J'savais même pas que Gloria lui devait quelque chose, à Joey con Carne.

« Joey con Carne », comme ça. Ni « Joey qui ? » ni « Drôle de nom ». Rien. Bizarre, je ne me souviens pas avoir déjà mentionné Joey con Carne en sa présence. Neal regarda l'image séduisante, sincère de Polly sur le petit écran – celle qu'il s'était donné tant de mal à façonner –, et il eut la nausée.

« Je pensais qu'ils ne se tuaient qu'entre eux », avait dit Karen.

J'ai bien peur que tu aies vu juste.

Ce qu'elle pourrait dire qu'elle n'a déjà dit ? Qu'elle travaille pour Joey con Carne – l'hameçon avec lequel Joey a ferré Landis, c'est elle ; qu'elle a voulu retirer son épingle du jeu trop tôt, que Joey con Carne a vu rouge et a eu la trouille au point qu'il a lancé un contrat sur elle.

— Ooooooooooh ! gémit Neal.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda Karen.

— Il t'a payée combien ? demanda Neal à Polly.

— Quieeuh ?

— « Quieeuh », la singea Neal. Tu veux dire qu'ils sont plusieurs ?

Encore cet air méfiant dans ses yeux, cet air qu'il ne lui avait pas vu depuis... depuis la tentative de meurtre.

— J'comprends rien à s'que tu racontes, dit-elle.

— Moi non plus, dit Karen. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Oh, fait chier, gémit à nouveau Neal. Elle mène un double jeu.

— Comment ça ? demanda Karen.

— Pasque j'ai couché avec Jack Landis ? fit Polly.

— Parce que Joey con Carne t'a payée pour que tu couches avec Jack Landis, dit Neal.

— S'pas vrai ! brailla Polly en se levant d'un bond.

Si, c'est vrai, songea Neal. Je le lis dans tes yeux. Je l'entends dans ta voix.

— Comment ça s'est passé ? lui demanda Neal.

— Exactement comme je l'ai dit à Connie...

— Écoute-moi bien : j'ai raconté plus de contes que les frères Grimm, putain ! Alors te fatigue pas.

— Je...

— Je suis sérieux, fit Neal. J'ai été assez bête pour te croire, c'est ma faute. Joey et toi, vous avez voulu arnaquer Jack. Hathaway t'a fait une meilleure offre. Tu as tenté le tout pour le tout... J'espère que ça a marché pour toi. Non, ne dis rien !

Parce qu'il faut que je réfléchisse à comment nous sortir de ce merdier.

— I'm'a violée !

— Ouais, c'est ça, fit Neal. En attendant, tu aurais dû accepter les trois millions de dollars. Qu'est-ce que tu espérais ? Que ton passage à la télé allait faire monter la mise ? Qu'ils allaient te téléphoner tout de suite après pour t'offrir cinq millions ? Ce que Joey con Carne va t'offrir, c'est une concession à perpétuité. Mais là, tu y vas sans moi, Polly, et sans Karen.

— Il m'a violée ! hurla Polly.

— Et ce n'était pas prévu au contrat, c'est ça ?

— Non, c'est pas ça !

Neal s'assit sur le lit.

— Déçue, hein ? lança-t-il à Karen.

— Polly, dit Karen, comment as-tu pu nous mettre en danger à ce point sans...

Polly se rua vers la porte.

— Laisse-la partir, dit Neal.

— Mais on ne peut pas...

Ils entendirent la porte claquer derrière elle.

*

Walter Withers vit Polly sortir de la chambre.

Qui ne risque rien n'a rien, se dit-il. Walter, ton heure a sonné : celle de bien faire et de te racheter ; celle de ton nouveau départ.

Il rajusta son nœud de cravate, ouvrit sa porte et sortit dans le couloir.

Miss Paget était en larmes.

L'approche galante, peut-être ?

— Excusez-moi, ma chère, dit Withers. Je ne peux m'empêcher de remarquer que vous êtes en détresse. Puis-je vous aider ?

— J'sis toute seule, dit Polly entre deux sanglots.

— Ah, la solitude, soupira Withers. Il se trouve que c'est ma spécialité.

Ce jeune filou de Neal va sortir d'une seconde à l'autre.

— Ce n'est pas vous que je viens de voir à la télé ? demanda-t-il.

— Nan.

— Mais si, vous êtes bien Polly Paget ? Je comprends maintenant pourquoi vous pleurez. Vous avez subi une dure épreuve. Permettez-moi de vous aider, je vous en supplie.

— Comment vous pourriez m'aidéeeuuh ?

Nous y voilà, songea Withers. Ça passe ou ça casse.

— Je suis en mesure de vous offrir un demi-million de dollars, lui dit-il.

Polly essuya ses larmes et le regarda. Elle avait besoin de fric pour échapper à Joey con Carne.

— Qu'éssque j'devrai faire ? demanda-t-elle.

— Rien de plus que poser pour quelques photographies.

Il chercha une formulation délicate, puis ajouta d'un air contrit :

— *En tenue d'Ève*[9], comme disent les Français.

— Qua ? !

— Nue, dit Withers, allant droit au but. Pour la revue *Hauts et Bas*.

Seuleeuuh, songea Polly. Personne vers qui m'tourner, nulle part où aller, j'si livrée à ma-même.

— Fichez-ma lo pé, dit-elle.

— Je peux vous donner tout de suite vingt-cinq mille dollars en espèces, dit Withers. Un acompte.

Mais j'ai besoin de fric, songea Polly.

— Elles s'raient... de bon goûeeuuh, les photos ? demanda-t-elle.

— Votre mère les montrerait à ses amies sans la moindre hésitation, lui assura Withers.

Et, galamment, il s'effaça pour la laisser entrer dans sa chambre.

*

Carmine Bascaglia regardait l'interview télévisée de sa maison à Chalmette Oaks. Lorsque Candy Landis révéla la tentative de meurtre et que Polly tenta de la faire passer pour l'acte d'un déséquilibré, il fit appeler un numéro à San Antonio, sans se soucier le moins du monde de la phobie de Joey Foglio envers les téléphones.

— Joseph, dit-il quand son impulsif associé prit l'appareil. J'espère que tu n'as pas agi à la hâte ?

— Bien sûr que non, Carmine, lui répondit Joey. Tu penses à quoi, au juste ?

— À Polly Paget. Elle vient de s'offrir un super racket.

— Elle joue avec nos nerfs, Carmine. C'est de l'extorsion de fonds

pure et simple. Je ne pense pas qu'on devrait marcher.

Carmine poussa un soupir.

— Ne pense pas, Joseph. Je m'en charge. Je pense et *tu* suis. Et là, je pense que nous ne devons pas nous précipiter et agir avec grande prudence. Tu ne fais rien. Compris ?

— Ouais, bien sûr.

Carmine ménagea un long silence avant d'ajouter :

— Joseph, dis-moi que tu n'as pas fait de connerie, car s'il devait arriver malheur à Miss Paget maintenant, nous ferions l'objet d'attentions non souhaitables.

Joey eut l'impression d'être à genoux dans la rue en train de manger des ordures.

— Elle court aussi peu de danger que si elle était dans les bras de sa mère, dit-il.

— Fais en sorte que ça dure, dit Carmine. Pour le moment, en tout cas.

Joey raccrocha et se tourna vers Harold.

— On a un moyen de contacter Heures Sup ? lui demanda-t-il.

— Non. Tu connais sa parano.

— Ouais, fit Joey en priant le ciel que cet ahuri d'Heures Sup ne réussisse pas son coup cette fois.

*

— Et vous, vous êtes quieeuuh ? demanda Polly à Heures Sup. L'photographeeuuh ?

— Exact, lui répondit Heures Sup pour qui la tentation fut trop forte. On m'a engagé pour te mitrailler.

Pas trop tôt, songea-t-il.

Polly regarda autour d'elle.

— On fait ça icieeuuh ? demanda-t-elle. Y a pos d'décor ? Pos d'éclairage ?

— C'est vous le photographe ? demanda Withers. Pourquoi ne me l'avez-vous pas...

Le pistolet d'Heures Sup fendit l'air et s'abattit à deux reprises contre la tempe de Withers qui s'écroula par terre.

Heures Sup appuya le canon du pistolet contre la tête de Polly.

Bizarre, songea-t-il. Elle est en train de parler à la télévision et elle est là, devant moi, bien vivante. Plus pour très longtemps, cela dit.

*

— Malin, le salaud, dit Ed Levine. Il grille Jack grâce au numéro de Polly, il nous fait voir que Candy est dans son camp, il menace de révéler le contrat passé sur Polly mais ménage le flou pour laisser la porte ouverte à un nouvel accord.

— Il n'en est pas moins renvoyé, dit Kitteredge. À votre avis, comment M. Bascaglia va-t-il réagir ?

— Le Banquier va vouloir renégocier, mais avec M^{me} Landis cette fois, et non Jack qui est foutu. Il voudra aussi faire griller Neal à petit feu.

Vraiment malin, l'enfoiré, songea Ed. Et foutu de réussir son coup. Mais, que puis-je faire pour l'aider ?

— Voulez-vous que je téléphone aux hommes de Bascaglia ? demanda-t-il. Pour leur proposer trois millions de dollars, plus les aveux de Jack.

— Peut-être...

Connie bouclait son interview.

— Vous m'avez dit que vous aviez une déclaration à faire, dit-elle à Polly.

Génial, songea Ed. On va avoir droit à quoi maintenant ?

*

Jack Landis s'efforçait de retrouver assez de souffle pour se relever.

Tout ce fric, songea-t-il, qui m'attend aux îles Caïmans... une plage ensoleillée... des femmes à la peau veloutée... et je ne peux même pas décrocher mon cul de ce putain de canapé.

Il regarda l'image floue de sa femme et de sa maîtresse sur l'écran de télévision. Il avait du mal à entendre ce que disait Polly...

— Je vais avoir un bébé, disait-elle. De Jack Landis.

Un bébé, songea Jack. De Jack Landis...

Alors, quelque chose se brisa dans sa poitrine. Il bascula en avant et tomba la tête la première dans son guacamole.

*

— Tu es enceinte ? demanda Heures Sup.

Il menaçait Polly de son revolver. Elle était assise sur le lit. Comme elle avait trop peur pour parler, elle fit simplement oui de la tête.

— Ça complique les choses, dit Heures Sup.

La tenant toujours en joue, il composa un numéro de téléphone.

— Hors de question que je bute une femme enceinte, dit-il à Harold d'une voix indignée.

Polly sentit l'air circuler à nouveau dans ses poumons.

— À moins que vous me payiez le double, acheva Heures Sup.

Walter Withers distinguait tout juste le dos de l'homme. Il avait un œil plein de sang, et voyait flou de l'autre. Il avait l'impression d'être sous l'eau et d'entendre parler à la surface.

Il me semble, songea-t-il, que cet homme a l'intention de tuer cette jeune femme. Et c'est moi qui l'ai entraînée ici.

— Faut compter comme pour deux personnes, insista l'homme. Putain, je croyais que vous étiez catholiques, les gars. Comment ça, « plus d'actualité » ?

Walter tenta de se mettre à quatre pattes et eut la sensation qu'une rivière glacée lui traversait le cerveau. L'homme lui lança un regard par-dessus son épaule.

C'est sympa, songea Withers, d'entendre jouer un air de Hart sans qu'il soit massacré, mais ce jeune homme antipathique et amoral a besoin d'une leçon – et cette jeune femme d'un sauveur.

— C'est bien beau de vouloir annuler, mais elle m'a vu maintenant, dit Heures Sup. Je vais la tuer et vous allez me payer.

Tandis qu'Heures Sup visait Polly, Withers, en un ultime effort, réussit à se mettre debout.

— Hé, là ! fit-il en plongeant la main dans sa veste pour y prendre le revolver qu'il avait oublié à New York. Assez ri !

Heures Sup fit volte-face et lui tira dans la poitrine.

Oh, mon Dieu, songea Withers. Me voilà bien.

Le dernier acte temporel de Walter Withers fut de s'élancer en avant vers Heures Sup et de s'écrouler sur son bras pour l'empêcher de lever son arme sur Polly Paget qui en profita pour bondir sur ses pieds et s'enfuir hors de la chambre.

Heures Sup jeta Withers par terre, lui tira une balle dans la tête et dit dans le combiné du téléphone :

— Bravo, elle vient de s'échapper... Comment ça « Dieu soit loué » ?

Heures Sup avait déjà filé quand Polly tambourina à la porte de la chambre de Neal, lui raconta son histoire en sanglotant et le conduisit dans la chambre d'en face.

— Oh ! mon Dieu, dit Neal en voyant le corps.

Polly s'agenouilla près de Withers et le prit dans ses bras.

— Ne le touche pas, lui dit Neal. Ne touche à rien. Tu vas embrouiller les flics.

— I'm'a sauvé la vieeuuh, s'écria Polly.

Neal considéra le cadavre roulé en boule de ce pauvre Walter

Withers.

— Eh ouais, fit-il. C'était un gentleman.

Puis il se hâta de ramener Polly dans sa chambre pour passer un coup de fil anonyme à la police.

L'après-midi de ce même jour, la cour suprême de l'opinion publique jugeait que Jack avait fait preuve d'une grande élégance en choisissant de mourir d'un infarctus au bon moment. Ce faisant, il parachevait la victoire de Polly Paget, épargnait au public l'épreuve de voir « À la bonne heure, avec Jack et Candy » se conclure par un divorce, et partait en beauté sur son numéro de virtuose « Je vous ai trompés ».

En soirée, plusieurs grandes émissions de radio lancèrent un grand concours « Trouvez le prénom du bébé », en offrant toutes le même prix aux gagnants, à savoir un week-end tous frais payés à Candyland.

Jorge devint une célébrité aux journaux du soir grâce à son récit imagé du moment où il avait trouvé Jack Landis plongé dans son grand sommeil, la tête dans son petit déjeuner – narration qui fournissait un contrepoint comique aux images de Candy arrivant en grand deuil à l'aéroport, protégée des hordes de journalistes par de patibulaires gardes du corps.

Dans le même temps, Polly Paget avait, une fois de plus, opéré une transmutation, passant du statut de dangereuse psychotique assoiffée de vengeance à celui de madone héroïque, sans avoir à se montrer pour autant. Des bruits couraient selon lesquels elle aurait signé un contrat pour tourner dans un film porno, aurait accepté de poser pour le poster central d'une revue érotique et aurait été mêlée à un règlement de compte bizarre dans un hôtel de Las Vegas, mais personne n'ajouta foi à ces racontars dénués de tout fondement et jugés de très mauvais goût. Les producteurs d'Hollywood se tiraient dans les pattes pour être celui qui ferait Polly, le film, ou Polly, la série T.V. On disait que certaines actrices avaient déjà signé pour le rôle.

Candy Landis, elle aussi, avait subi une métamorphose dans l'opinion publique. De reine de la recette ringardo-givrée, elle était devenue le symbole du néo-féminisme branché. Une multitude d'extaulardes vinrent témoigner sur de nombreux plateaux de télévision pour rendre hommage à la sagesse de Candy grâce à laquelle elles avaient pu prendre un nouveau départ dans la vie. Une foule de sociologues expliquèrent que les origines rurales de M^{me} Landis, alliées à son sens des affaires et à son intégrité sans faille faisaient d'elle un modèle pour des milliers d'Américaines.

À l'heure où les présentateurs vedettes des chaînes de télé faisaient leur laïus de fin d'émission, Heures Sup avait récité à Carmine Bascaglia la litanie de doléances qu'il avait à l'encontre de Joey Foglio ; Joey avait une fois de plus purifié son âme ; et la police de Las Vegas enquêtait sur le meurtre d'un privé fauché de New York qui avait passé son dernier jour à Pompéi.

Et à l'heure où commençait le dernier journal, un nouvel accord était en cours d'élaboration.

*

— Alors, tout est O.K. maintenant ? demanda Polly au groupe réuni dans le salon de Candy Landis.

— Non, lui répondit Neal froidement. Tout n'est pas O.K., petite fiancée de l'Amérique. Un homme est mort.

— Deux, rectifia Candy.

— Exact, dit Graham. Un homme est mort, l'autre a été tué.

— Et on a toujours la mafia sur le dos, ajouta Whiting.

— Et on en a *plein* le dos, soupira Karen.

— J'suis vraiment désolée, dit Polly. J'pensais pas qu'ça tournerait comme ça.

Neal la dévisagea pour voir si elle jouait le personnage qu'il lui avait inculqué ou si elle était sincère.

Il voulait bien être pendu si elle ne l'était pas.

— Bascaglia a gagné, Hathaway a gagné, Joey con Carne a gagné..., énuméra Karen.

— Ce n'est pas juste, dit Candy.

— Bah, fit Neal. On fait ce qu'on peut.

— Et tu veux bien le faire ? lui demanda Graham.

Neal pesa le pour et le contre. Il pouvait reprendre ses billes maintenant, rentrer au Nevada avec Karen et oublier toutes ces bêtises, ou bien...

— Ouais, je veux bien le faire, dit-il.

— Je pense qu'on en a pris plein la tête et qu'il est temps de leur rendre la monnaie de leur pièce, dit Karen.

Chuck acquiesça.

Culver sourit.

— On fait ce qu'on peut, en effet, dit Candy. Et moi, je ne peux pas accepter de m'associer avec des criminels.

Tout le monde se tourna vers Polly.

— J'vais demander à Sainantoine d'nous aider à redresser ce... ce... ce pénis !

— Elle a encore des progrès à faire, dit Graham à Neal.

— Je sais.
N'en sommes-nous pas tous là ?

*

Aux bureaux des Transports routiers AAA, Harold éloigna le combiné de sa bouche et dit :

— Joey, tu devineras jamais qui est au téléphone.

Harold avait contracté un tic à l'œil gauche. Sa paupière inférieure n'arrêtait pas de tressauter. Ça avait commencé peu après que Carmine Bascaglia les eut appelés pour les prévenir qu'il y avait intérêt à ce qu'il n'arrive pas malheur à Polly Paget, empiré après la nouvelle que Jack était en route pour le grand appartement en multipropriété de l'au-delà, et ça se réveillait au gré des hauts et des bas de ces montagnes russes qu'était la vie avec Joey Foglio.

— J'sais rien, moi, répondit Joey avec l'air de s'en foutre comme de sa première chemise. C'est qui ?

— La femme de Jack. Heuuu, enfin, sa veuve.

Joey sourit et écarta les bras, genre « je te l'avais dit ».

— Tu vois ? claironna-t-il. Qu'est-ce que je t'avais dit ? Jack est encore chaud qu'elle accourt déjà pour faire un deal. J'espère que dame-salope pense pas que ça va être du tout cuit. Branche le haut-parleur qu'on se marre.

C'était sa ligne pour affaires propres, alors il n'y avait aucun problème tant qu'on parlait affaires propres.

— Allô, madame Landis ? fit Joey. Sincères condoléances rapport à Jack. Il était si jeune, si dynamique.

Si con.

— Monsieur Foglio ? s'enquit Candy sur un ton qui justifiait pleinement son surnom de La Glacière.

— On prononce pas le « g », la reprit Joey.

— Ah ! bon ? dit Candice. Oh, peu importe la prononciation de votre nom. Je voulais juste vous dire que vous étiez licencié. J'annule tous les contrats à dater d'aujourd'hui. Je vous prie de bien vouloir retirer tout votre matériel de Candyland sous quarante-huit heures. Je vous remercie.

Joey ravala son sourire, mais comme il avait un public, il se donna un air narquois et dit :

— Vous pouvez pas annuler nos contrats comme ça, m'dame Landis. Je vais devoir vous poursuivre en justice, moi.

— Je ne sais pas pourquoi, monsieur Foglio, mais quitte à vous imaginer dans une salle d'audience, c'est menottes aux poignets que je vous vois.

Tu dis ?

— C'est une menace ? demanda Joey.

Il n'en croyait pas ses oreilles. L'autre mal baisée qui le menaçait de lui coller un procès au cul !

— Je vous donne une dernière chance, lui répondit Candy. Je ne porte pas plainte contre vous pour abus de confiance, vol, extorsion de fonds et chantage, mais je veux que vous débarrassiez le plancher. C'est ma dernière offre, monsieur Foglio. Je vous conseille de l'accepter.

— Oh ! c'est ce que vous me conseillez, hein...

— Calmos, Joey, intervint Harold.

Joey était aussi rouge qu'une tomate trop mûre, et la paupière d'Harold tressautait à la vitesse grand V.

— Ta gueule ! aboya Joey. Hé, m'dame ! Vous savez pas à qui vous vous frottez !

— Je le sais parfaitement, lui répondit Candy, et je m'en moque. Je vous donne quarante-huit heures, monsieur *con Carne*.

La tonalité « occupé » résonna dans la pièce.

— C'est toi qui as tué Jack, tu sais ! hurla Joey. Aussi sûr que si tu l'avais poignardé dans le dos, sorcière ! Quarante-huit heures ! Ben moi, je t'en donne pas autant avant que tu sois pendue par les pieds à un crochet de boucher, coincée du cul, va !

— Joey, dit Harold. Elle a raccroché.

— Putain de merde ! brailla Joey en tapant du poing sur son bureau.

— Voilà qui est fâcheux, dit Peter Hathaway.

Il était venu à San Antonio pour assister aux obsèques de Jack et passer de nouveaux accords avec Joey Foglio. La fermeté inattendue de Candy menaçait ces accords, car sans les dessous-de-table amenés par Foglio, il ne valait pas plus cher qu'un poil de barbe de Marc Merolla pour le restant de sa pitoyable vie.

Il fallait faire quelque chose.

— Il faut faire quelque chose, dit Hathaway.

— Joey, intervint Harold, on ne peut pas être mêlés à...

— Vous avez une idée ? demanda Joey à Hathaway.

— Joey..., geignit Harold.

— Oui, répondit Hathaway. Il se trouve que j'en ai une.

Joey regarda Harold en souriant et lui dit :

— Il se trouve qu'il en a une.

— J'ai un vieil ami qui s'occupe de ce genre de choses, dit Hathaway.

Harold eut l'impression que son œil allait jaillir de son orbite.

Joe Graham éloigna le combiné de son oreille tandis que Carmine Bascaglia beuglait ses menaces de le tuer, ainsi que Neal Carey, Polly Paget, Candy Landis, leurs familles, leurs amis et leurs animaux domestiques.

Puis, Graham dit :

— Vous ne ferez rien de tout ça, monsieur Bascaglia. Je vais vous expliquer pourquoi.

Après qu'il le lui eut dit, Carmine Bascaglia balaya d'un revers de main les papiers empilés sur son bureau, fracassa la fenêtre avec sa chaise du XVIII^e siècle et demanda à ses hommes d'aller lui chercher Heures Sup.

Lorsqu'il quitta le bureau de Bascaglia, Heures Sup était un homme heureux.

Un boulot de perdu, dix de retrouvés, songea-t-il. Ce n'est que justice. Un dernier contrat et une longue retraite à l'étranger.

Un message l'attendait quand il arriva dans sa chambre. Il appela le numéro à San Antonio et fut surpris d'entendre la voix d'un revenant.

— Ça fait un bail, dit-il.

— La dernière fois qu'on s'est vus, c'était sur un bateau sous un pont, lui dit Hathaway.

— C'est exact.

— Mais tu as quand même eu de mes nouvelles de temps en temps, ajouta Hathaway.

C'est vrai, songea Heures Sup. Son ancien copain de fac avait fait preuve d'une grande ingéniosité pour faire sortir ses fonds des États-Unis. Sans Hathaway, il n'aurait jamais pu se cacher aussi longtemps.

— J'ai besoin d'un renvoi d'ascenseur, lui dit Hathaway.

— Je peux te faire un prix.

Hathaway accepta l'offre et donna ses instructions.

— Allô, oui ? roucoula Candy en décrochant.

— Madame Landis, c'est Peter Hathaway. Je trouve que tout cela a assez duré, pas vous ?

— Demain après-midi, après l'enterrement, annonça Candy au petit groupe réuni dans la pièce. Hathaway, Polly et moi devons nous retrouver à Candyland pour visiter le site et convenir d'un accord.

*

— C'est pour toi, Joey, dit Harold.

— Prends le message.

— Qui est à l'appareil ? demanda Harold. Putain de mes couilles !

— C'est qui ?

— Manchot le Clown, chuchota Harold.

Foglio lui arracha le combiné des mains.

— Qu'est-ce que tu veux, ducon ?

— Hé, Joey con Carne, chantonna Graham. On a un truc en suspens.

— Sans blague ?

— Ouais, fit Graham. Un truc qui s'appelle Walter Withers.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Je vais te buter, voilà ce qu'il a.

— Quand tu veux, où tu veux, comme tu veux, dit Foglio.

— Quelque part où on ne risque pas d'être dérangés, bouffon, lui répondit Graham.

*

— À Candyland, demain après-midi, dit Graham au groupe réuni dans la pièce.

Il composa un autre numéro de téléphone.

— Ed ? J'ai un truc à te demander au sujet de Marc Merolla.

*

Marc Merolla écouta Ed Levine lui dire ce qu'il avait à lui dire au sujet de Peter Hathaway.

— Je n'en reviens pas, Ed. Que dire ? Que faire ?

*

Ethan Kitteredge alla ouvrir la porte de sa villa et fut surpris de voir Marc Merolla sur le seuil.

— Entrez, je vous en prie, lui dit-il.

— Je n'en ai pas pour longtemps, lui dit Merolla dans le hall. Je suis venu vous demander un service.

*

— Tu crois que ça va marcher ? demanda Karen à Neal, plus tard ce même soir.

— Tu connais la meilleure ? fit Neal. Je crois que oui.

Il n'y a que dix mille choses qui peuvent foirer, songea Neal, alors, à ce stade, autant avoir la foi.

Du haut du Grand Toboggan, Musashi Watanabe voyait tout Candyland, de son immense parking jusqu'aux appartements en multipropriété. Il voyait la Grande-Roue du Cercle de la vie, le Tunnel des Amours conçu autour du thème « Histoire de la famille américaine », les montagnes russes Richard Milhous Nixon, le mini-zoo, les stands en franchise, et même le golf « Traversée de la Terre promise » pour lequel il avait personnellement conçu la pièce d'eau « Passage de la mer Rouge ».

Au loin, au sud, il voyait la ligne des toits du centre de San Antonio, avec sa fameuse tour de l'Espace. À l'est, sur le flanc des collines onduleuses, il apercevait la longue procession de voitures qui descendaient la route sinueuse en direction de l'enterrement de Jack Landis.

Mais rien de tout cela n'intéressait Musashi Watanabe. Ce qui l'intéressait, c'était ce dont il était le plus fier, l'œuvre de sa vie, son chef d'œuvre – le toboggan aquatique le plus haut, le plus long, le plus rapide du monde qui, à cause de ce concours imbécile, attendait toujours son nom.

Musashi se fichait pas mal du nom qu'ils allaient lui coller. Pour lui, le créateur, il n'en avait toujours eu et n'en aurait toujours qu'un : Banzai !

Parce que c'était un toboggan pour samourais. Partant à trente mètres au-dessus du sol, il plongeait à un angle de quatre-vingts degrés pour donner de la vitesse, puis tournait en un double virage en spirale avant de replonger en ligne droite jusqu'à un virage en S vertigineux qui devait donner l'impression à l'utilisateur qu'il allait passer par-dessus bord et valdinguer dans les airs, juste avant de replonger sur la droite en un autre virage spiralé pour enchaîner avec une descente à pic de quinze mètres et finir en beauté dans un bassin d'eau.

Et c'est là que ça devenait intéressant.

C'est là que Watanabe avait donné libre cours à son génie : l'utilisateur serait aspiré sur le côté du bassin par un fort courant qui l'entraînerait dans un tube vertical d'une dizaine de mètres d'où il sortirait pour continuer à tomber, à l'air libre, sur six ou sept mètres pour finir dans un bassin plus profond où des maîtres nageurs, des bouées et autres gilets de sauvetage l'attendraient – ainsi qu'une équipe médicale d'urgence prête à intervenir.

Ce n'est pas une attraction pour enfants, songea Watanabe, satisfait de lui. C'était le moyen avec lequel il entendait réaliser le rêve de sa vie : voir le jour où « l'aquaboggan » prendrait la place qu'il méritait au sein des disciplines olympiques. Après tout, la luge, ce n'est pas autre chose que du toboggan sur glace.

Évidemment, songea-t-il, pour vraiment populariser ce sport, ce qu'il faudrait, c'est un accident spectaculaire filmé par la télévision...

Il chassa cette pensée agréable et se concentra sur sa tâche : placer un sac de sable de soixante-quinze kilos sur la plate-forme de départ pour tester la sécurité. M^{me} Landis avait mis son veto à son idée – qui avait suscité l'enthousiasme de Jack – d'utiliser des détenus qui se seraient portés volontaires, ce qui aurait eu pour avantage de leur fournir des résultats d'une plus grande précision aquadynamique. Non que Watanabe ait des doutes sur son ingénierie – elle était réglée comme du papier à musique, mais il se posait quand même quelques questions sur les matériaux bon marché que M. Foglio lui avait imposés.

Watanabe abaissa une manette et l'eau monta à gros bouillons. Il attendit deux minutes que la surface du toboggan soit suffisamment mouillée, puis il flanqua un coup de pied dans le sac de sable.

— Banzaï ! cria-t-il tandis que le sac basculait dans la longue descente, était bringuebalé dans le virage en spirale, dévalait le long du plan incliné, négociait à toute vitesse le premier virage en S en affleurant au bord du vide, se retapait un double virage en spirale puis descendait la dernière ligne droite jusqu'au premier bassin... où il fut aspiré dans le tube du côté opposé. Quatre secondes plus tard, il ressortait par l'autre extrémité du tube, faisait une chute de six mètres et explosait au fond du deuxième bassin à sec.

Ah ! cette camelote américaine, pesta Watanabe. Il ne lui restait plus qu'à repasser l'aspirateur au fond du bassin.

En tout cas, Banzaï marchait aussi bien qu'une montre suisse.

Ce qui ne l'empêcha pas, tout à coup, de ne plus rien voir.

*

Heures Sup finit de couvrir la bouche du Japonais avec du gros sparadrap et s'assura qu'il était bien ligoté à l'échelle.

Belle vue, songea-t-il. Tout y est : la Grande-Roue, les montagnes russes, le cours de golf avec la statue de Moïse dans le bunker. En regardant aux jumelles, il pouvait même voir Joey con Carne et son idiot de Sancho Pança à trois cents mètres de là, sur la grand-place nommée « Jack et Candy ».

Et, arrivant de l'autre côté... Candy Landis en compagnie d'un

grand mec aux cheveux poivre et sel... serait-ce Peter ? Il a quelques kilos de trop.

Et... est-ce possible ? Mais oui ! Marchant derrière eux, rien moins que Miss Amérique, la fille avec, dans le tiroir, le polichinelle le plus précieux qui soit... mesdames et messieurs... sous vos applaudissements... Miss Polly Paget !

Il faut que je te rende justice, Joey. Quand tu organises un assassinat, c'est de l'assassinat. Même Mister Magoo ne pourrait pas rater son coup d'ici.

Problème : environnement riche en cibles exige choix de priorités.

Traitement des données : cibles avancent à découvert.

Solution : les abattre l'une après l'autre.

*

Neal et Karen regardaient à la jumelle de la terrasse. Foglio a la démarche crâne du mec qui en rajoute, songea Neal, et son garde du corps a l'air hyper nerveux. Candy avance de son pas assuré, s'arrêtant ici et là pour montrer quelque chose à Hathaway qui semble particulièrement intéressé par le toboggan. Et Polly suit le mouvement, la tête basse, sans doute terrifiée par Joey con Carne.

— Qu'en penses-tu ? demanda Karen.

— Je pense que j'aurais préféré que tu ne viennes pas, lui répondit Neal.

— Moi, je pense que ça va être drôle.

— Et si Joey con Carne pète les plombs ?

— Alors, ce sera encore plus drôle.

Mais qu'est-ce que Hathaway peut bien trouver de si intéressant au sommet de ce toboggan à la con ? Il n'arrête pas de lever la tête vers là, comme s'il s'attendait à...

— Il est là-haut, dit Neal.

— Qui ça ? demanda Karen.

— Heures Sup.

Bon, O.K., songea Neal. Réfléchis pour changer, et vite. Même en piquant un sprint, tu ne pourras pas atteindre la place à temps. Il te verrait, tirerait sur sa cible et te descendrait ensuite. Il attend d'avoir un meilleur angle de tir, sinon il l'aurait déjà fait. Donc, essaie de l'avoir par derrière.

Par derrière ? Crétin ! Il est en haut d'une tour. Comment l'avoir par derrière ?

— Reste ici, dit-il à Karen. S'il te plaît, pour une fois, fais ce que je te dis de faire sans discuter. S'il te plaît.

— Où vas-tu ?

— Je vais remonter le Grand Toboggan à contre-courant. Tu me promets de ne pas bouger ?

— Tu penses que le tueur est embusqué là-haut ?

— Karen, on n'a pas le temps.

— On peut crier pour les prévenir !

— Ils ne comprendraient pas et l'autre tirerait, dit Neal. Soyons optimistes : disons que ce n'est sans doute que ma parano au travail.

Neal se mit à courir en direction de la base du toboggan.

Ce fut alors qu'il entendit la voix – *ah, cette voix !* – résonner dans les haut-parleurs.

*

— Joey ! Joey con Carne ! C'est Manchot le Clown !

Heures Sup lança un coup d'œil depuis sa planque.

Voilà autre chose, se dit-il en voyant Joey se figer sur place. Harold dégaina son revolver. Et cette conne de Candy Landis continuait à marcher comme si de rien n'était. Elle ne paraissait pas du tout surprise.

— On a quelque chose en suspens, Joey !

— Où t'es, résidu de capote ?

Heures Sup vit Candy Landis s'avancer vers Joey et s'arrêter à deux ou trois mètres de lui. Il devrait les buter, mais ça devenait trop intéressant.

— Hé, Joey ! Carmine Bascaglia a écouté une cassette hier soir. Je te la passe...

Je cauchemarde, songea Joey. Je vais me réveiller dans une seconde à côté d'une nana hyper sexy, me marrer et...

— Vous ne nous avez pas laissé le choix, lui disait Candy Landis. Nous vous avons prévenu gentiment, mais vous vous êtes obstiné.

Les haut-parleurs crépitèrent pendant quelques secondes puis la voix de Joey retentit dans tout Candyland :

PARDONNEZ-MOI, MON PÈRE, PARCE QUE J'AI PÉCHÉ. MA DERNIÈRE CONFESSION REMONTE À UN JOUR...

Joey devint blanc comme un linge.

*

— Ça passe bien, dit Joe Graham à John Culver qui faisait office de D.J.

— Un peu plus d'aigus, peut-être ? suggéra Culver.

Il tourna un bouton.

— Système dernier cri. Très sensible.

— Alors, en avant la zizique, lui dit Graham.

Il s'éloigna pour avoir le plaisir de voir la tête que faisait Joey con Carne.

*

Neal atteignit le premier bassin et eut le plaisir de constater que de l'eau coulait.

Évidemment. Dieu ne laisserait jamais quelqu'un remonter un Grand Toboggan à sec. Ce serait trop facile.

Il s'agrippa aux garde-fous et commença son ascension vers le sommet.

J'ai tort, songea-t-il. Il n'y a personne en haut. Ils n'oseraient pas tenter une nouvelle fois de tuer Polly, pas maintenant, pas après que Bascaglia leur a demandé de laisser tomber.

Il trébucha et atterrit face contre terre en entendant :

J'AI COMMIS UNE TENTATIVE DE MEURTRE... DEUX FOIS... J'EN AI UNE AUTRE EN PROJET... FAUT VOIR... UN PROJET DE MEURTRE, C'EST UN PÉCHÉ VÉNIEL OU MORTEL ? J'SUIS CON DE VOUS DEMANDER ÇA, VOUS PARLEZ PAS ANGLAIS...

*

— Vous avez mis un confessionnal sur écoute ? s'écria Joey d'une voix étranglée. Vous vous êtes interposés entre un homme et son Dieu ? Quel genre de gens êtes-vous donc ?

— Des gens de la DEA, lui répondit Chuck.

— Des baptistes, dit Candy.

JE ME SUIS RENDU COUPABLE DE CINQ FORNICATIONS... O. K., TROIS... VINGT-HUIT PENSÉES IMPURES... ET... UNE EXTORSION DE FONDS, JE CROIS. DIFFICILE À DIRE...

— Tu l'as cherché, Joey, dit Polly.

— Tu perds rien pour attendre, sale pute, lui rétorqua Joey.

ET PUIS, BIEN SÛR, Y A EU LES RACKETS DU JOUR, MAIS CE RAPACE DE CARMINE A PRIS LA PLUS GROSSE PART DU GÂTEAU...

— Putain, Joey, gémit Harold, tu croyais parler à qui ? À un curé ou à un psy à la con ?

— Ta gueule.

Graham arriva sur ces entrefaites.

— Carmine a entendu ça hier soir, Joey, dit-il. Mais je lui ai dit qu'on voulait te faire une surprise. Je me suis dit que tu pourrais avoir... quoi... trois heures d'avance si tu partais maintenant. À moins

que Carmine ait déjà donné des ordres à Harold ici présent.

Joey lança des regards inquiets autour de lui.

— Harold, descends quelqu'un, dit-il.

L'œil gauche d'Harold envoyait un message en morse.

— Navré, patron.

— Partez maintenant, monsieur Foglio, dit Candy. Il n'y a eu que trop de morts.

Foglio se redressa de toute sa hauteur, la regarda droit dans les yeux et lui dit :

— Ton tour viendra, salope.

D'une seconde à l'autre, maintenant.

*

Les virages en S étaient durailles. Neal n'arrêtait pas de glisser et de boire la tasse. Il finit par trouver une tactique : planter un pied dans l'incurvation du garde-fou et se hisser à la force des bras. Seulement, ça prenait du temps. Et il allait en manquer.

*

Karen fit tout ce qu'elle put pour rester sur la terrasse. Vraiment. Mais elle voyait ses amis, en bas, des gens qu'elle aimait : Candy Landis, l'imparfaite mais quand même adorable – et enceinte – Polly Paget, et Joe Graham.

Ce cher, si cher Joe Graham.

Elle dévala l'escalier et courut vers la place en agitant les bras et en criant à tue-tête.

*

ET PUIS Y A EU UN MEURTRE AUQUEL JE CROIS BIEN ÊTRE MÊLÉ, BIEN QUE ÇA CONCERNE PLUTÔT CE BÂTARD D'HEURES SUP...

Excusez-moi, songea Heures Sup, mais je crois qu'on en a assez entendu.

Il se pencha à l'extérieur de la plate-forme de départ et épaula son fusil. Un mouvement attira son regard. Il fit pivoter son arme.

Oh ! c'est trop beau, songea-t-il. La revoilà qui court comme une biche dans un pré. Et sans batte de base-ball. Sans chien.

Décisions, décisions.

Problème : trop de cibles, trop peu de temps.

Traitement des données : si tu tires sur elle en premier, tu vas faire fuir les cibles rentables.

Considérations : ne tirer toujours que pour l'argent. Quand ils vont tomber, elle s'arrêtera et tu pourras la dégommer à ce moment-là.

Décision : au boulot. Tire pour l'argent d'abord, pour le plaisir ensuite.

Ni vu, ni connu.

Pro.

Seulement, il y a deux cibles rentables.

*

UNE BRANLETTE, DEUX VOLS MINEURS, UNE AGRESSION... J'AI FAIT BRÛLER UN CIERGE POUR QUE CARMINE MEURE. C'EST UN PÉCHÉ, ÇA ?

— J'veais pas couler tout seul, Hathaway, lui dit Joey d'un air entendu.

— C'est censé signifier quoi ? demanda Hathaway.

— C'est sur la cassette, monsieur Hathaway, dit Chuck en dégainant son revolver et en le pointant sur la poitrine d'Hathaway, mais nous vous remercions quand même d'être venu.

— Vous m'avez piégé, dit Hathaway à Candy d'un ton accusateur.

Le regard qu'il lança en direction du toboggan n'échappa pas à Graham.

*

C'EST VRAI QUOI, CARMINE A BUTÉ PLUS DE GARS QUE CARTER PRENAIT DE PILULES...

Neal arriva, épuisé, au sommet du dernier plan incliné. Il devait avancer à plat ventre, et ses mains n'arrêtaient pas de glisser.

Alors, il entendit les cris de Karen.

Il lâcha prise une nouvelle fois et glissa en arrière.

*

— Baissez-vous ! hurla Karen.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? demanda Candy.

— Elle vous dit bye-bye, fit Joey con Carne.

*

O.K., C'EST PARTI POUR LES GROSSIÈRETÉS...

Heures Sup ajusta sa mire sur le front de Joey Foglio. Il avait déterminé ses priorités : contenter d'abord Carmine, puis Peter, puis dégommer Polly, ensuite la salope du Nevada, puis, peut-être, le nabot manchot qui l'avait piégé, le flic aux cheveux poivre et sel...

Bon, l'oisiveté est mère de tous les vices, comme on dit.

Il commença à caresser d'un peu plus près sa détente.

Ou alors... d'abord Candy, ce qui fera croire à Joey que tout baigne, puis la pétasse du Nevada, puis N'a-qu'un-bras, puis...

*

Neal empoigna le garde-fou et réussit à stopper sa glissade. Il prit appui sur un pied, réussit à se redresser, et il reprit son ascension à la force des bras et des jambes. L'eau lui fouettait le visage. Il gardait la bouche fermée, mais l'eau lui entraît par le nez. Il étouffait.

Il tendit le cou et vit Heures Sup, de dos, qui épaulait son fusil.

Le tueur était hors de portée.

Neal s'apprêta à crier.

*

Non... la salope en premier avant qu'elle fasse fuir tout le monde, puis Joey, puis Candy, puis...

Pas tous en même temps.

Il ajustait son tir sur Karen quand il entendit une voix noyée crier : « NOOOOON ! »

Il tira au moment où une main s'abattait sur son bras.

*

Chuck entendit le coup partir. Il précipita Candy à terre et se coucha sur elle.

VINGT INSULTES... UNE TRENTAINE DE GROS MOTS...

La balle siffla aux oreilles de Karen qui plongea en avant pour se protéger.

Joe Graham rampa vers elle.

Polly resta debout au milieu de la place et demanda :

— Mais qu'est-ce qui vous pren-eeuuh ?

TROP DE « PUTAIN DE MERDE », QUE JE REGRETTE, O.K. ?

Hathaway prit ses jambes à son cou.

Harold se tourna vers Joey.

— Casse-toi, lui dit-il.

— Quelle différence ça fait de toute façon ? fit Joey. Si Carmine veut m'avoir...

— À chaque jour sa peine, hein, Joey, dit Harold. Tire-toi... avant que je n'aie plus d'excuse de ne pas t'avoir buté.

Un autre coup de feu claqua.

BON, BEN C'EST À PEU PRÈS TOUT, MON PÈRE. SOYEZ PAS TROP DUR POUR L'ACTE DE CONTRITION, SIOUPLAÎT...

— T'es un mec bien, Harold, dit Joey.

— Bonne chance, patron.

Joey con Carne se mit à courir vers la sécurité relative du cours de golf.

*

Le deuxième coup partit au moment où Neal faisait levier sur le bras d'Heures Sup et essayait de le déséquilibrer. Heures Sup se dégagea et flanqua un grand coup de crosse dans la clavicule de Neal. Neal ne le lâcha pas pour autant. Il prit appui avec les pieds contre le rebord du toboggan et bondit. De la main gauche, il saisit le tueur à la gorge.

Heures Sup tendit le bras qui tenait le fusil et chercha à l'aveuglette jusqu'à ce qu'il sente un corps au bout du canon.

Neal sentit l'arme contre lui. Il roula en arrière en tirant le tueur vers le côté du toboggan au moment où le coup partait. Il était maintenant allongé en travers du toboggan, ses pieds calés contre le rebord et Heures Sup étalé sur lui.

Neal avait l'impression qu'il se noyait. L'eau lui arrivait par jets sur le visage et il ne pouvait redresser la tête assez haut pour reprendre sa respiration. En ajoutant à cela l'épuisement, la terreur, et la perspective qu'une balle lui éclate la tête d'une seconde à l'autre, on ne pouvait pas dire que ce soit une situation agréable.

Alors, qu'est-ce que tu attends ? se demanda-t-il.

Il n'avait pas encore trouvé de réponse à sa question qu'Heures Sup lui enfonçait la cage thoracique d'un coup de coude. Il le lâcha.

Il sentit le tueur glisser loin de lui. Il reprit appui en calant ses pieds sur le côté du toboggan, puis tendit les bras au-dessus de sa tête et s'agrippa au rebord de la plate-forme.

Ce n'est pas pire que le Newport Bridge, songea Heures Sup tandis qu'il dévalait le long plan incliné.

Problème : t'échapper.

Traitement des données : tu t'éloignes de tes adversaires à la vitesse grand V. Tu as toujours ton arme. Tu peux encore t'en sortir.

Solution : laisse-toi porter par le courant.

Heures Sup s'allongea sur le dos pour augmenter sa vitesse, négocia le double virage spiralé, atteignit une vitesse incroyable sur le deuxième plan incliné et rasa le rebord du premier virage en S. Le problème se posa lorsque ses cent kilos percutèrent un peu rudement le rebord à la sortie du S : le matériau bon marché de Joey céda sous son poids et Heures Sup passa allègrement au travers, fendait l'air telle une fusée lancée à une quinzaine de mètres dans le ciel bleu du Texas.

Les témoins de la scène devaient déclarer plus tard qu'ils avaient été « perturbés » par ses cris.

L'eau du bassin au-dessous était plutôt dure quand il la frappa à une vitesse pareille, aussi était-il probablement bien sonné quand le courant l'aspira dans le tube, l'expédia dix mètres plus bas et l'expulsa comme une balle de revolver dans le dernier bassin.

Il n'y avait ni bouées, ni gilets de sauvetage, ni maîtres nageurs, ni équipe médicale d'urgence pour l'accueillir. Il n'y avait pas d'eau non plus – rien que le fond en dur du bassin, un sac de toile éventré et un peu de sable. Par conséquent, ce plongeon de six mètres, tête la première dans le béton, le tua.

— Est-ce bien l'homme qui a tiré sur M. Withers ? demanda Charles à Polly quelques minutes plus tard devant le bassin à sec.

Polly considéra la dépouille démantibulée d'Heures Sup, et dit :

— D'fficile à direeuh.

Karen s'accrocha à Joe Graham et attrapa la main de Neal, mais malgré leurs efforts combinés, ils ne réussirent pas à le hisser sur la plate-forme.

— Mmmmmmmmm mmmmmmm, dit Watanabe de sous son sparadrap.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Graham.

— Probablement de couper l'eau, beugla Neal. Quoi qu'il en soit, coupez-la !

— Oh ! fit Graham.

Il dénicha la manette et mit un terme au déluge.

Graham débâillonna Watanabe d'un coup sec.

Karen réussit enfin à remonter Neal.

— T'as pas envie de rentrer ? lui demanda Neal à bout de souffle.

— Je crois, oui, répondit Karen.

— Moi, j'en suis sûr.

— Au fait, dit Graham. J'avais oublié de te dire : t'es viré.

— Génial, répondit Neal en enlaçant Karen. Super génial, p'pa.

Sur ce, Karen et lui redescendirent du Grand Toboggan.

ÉPILOGUE

Neal prépara minutieusement son putt, puis frappa en souplesse la balle qui fendit l'air et passa pour la troisième fois à côté de la bouche du Roi Hérode.

— Tu es nul au golf, lui dit Karen.

— Il n'y a qu'une chose qui pourrait rendre le golf plus intéressant : des *snipers*, lui rétorqua Neal.

— Très drôle.

C'était une belle journée de printemps à San Antonio. Candyland était fleuri et florissant. Neal et Karen étaient descendus en avion pour un week-end prolongé.

Brogan roupillait dans un transat tandis que Brejnev suivait le match amical et remuait la queue quand Karen réalisait un trou. Le vieux barman et son chien avaient la jouissance à vie d'un appart en multipropriété à Candyland et ils en profitaient régulièrement.

— Tu veux faire du Grand Toboggan ? demanda Polly à Neal.

Elle tenait dans ses bras la petite Karrie Landis, âgée de six semaines – raison de la venue de Neal et de Karen.

— Merci, sans façon, lui dit Neal.

Il repositionna une balle qui, cette fois, alla se ficher dans les prémolaires du roi Hérode. Quelques instants plus tard, la langue du roi recrachait la baballe.

— Où est Graham ? demanda-t-il.

— Il a trois trous d'avance, répondit Karen. Avec un seul bras.

Graham adorait les golfs miniatures. Ils étaient si propres.

La fin d'année avait été riche en rebondissements.

Marc Merolla avait demandé le remboursement de la dette que lui devait Kitteredge et se retrouvait officiellement actionnaire de cinquante pour cent de la chaîne T.V. Famille. Son grand-père était mort en prison peu de temps après.

Ed Levine avait acheté un pavillon dans la même rue que Marc Merolla et avait été nommé directeur général des Amis de la Famille. Ethan Kitteredge était directeur émérite, mais passait la plupart de son temps sur son bateau. Une des premières mesures prises par Ed avait été de confirmer le limogeage de Neal par le message laconique : « Bon vent ! »

« À la bonne heure, avec Polly et Candy », après une très brève suspension, était devenue une des émissions phares de la chaîne. Elle avait gagné beaucoup de nouveaux téléspectateurs, en avait perdu

quelques-uns, mais la plus grosse partie du public était resté fidèle pour les recettes. L'émission avait légèrement changé d'orientation : elle défendait toujours les valeurs familiales, mais avait élargi l'acception du terme de façon à inclure toutes personnes qui habitaient ensemble et s'occupaient l'une de l'autre – par exemple, Candy, Polly et Karrie qui partageaient une grande maison. Le jour où Candy était montée au créneau pour défendre l'adoption pour les couples gays et lesbiens lui avait coûté quelques milliers de téléspectateurs et une demi-douzaine de sponsors, mais la plus grosse partie du public était resté fidèle pour les recettes et de nouveaux annonceurs s'étaient manifestés.

La première apparition de Karrie Landis sur le plateau reste le plus fort taux d'audience réalisé par une chaîne câblée à ce jour.

Chuck Whiting était resté responsable de la sécurité, resté auprès de son épouse et resté amoureux à distance de Candy Landis.

Harold avait ouvert une blanchisserie à Chalmette Oaks.

Joey Foglio avait disparu de la circulation.

Une fois par mois, les employés du cimetière de Queens voyaient un manchot s'asseoir à côté d'une pierre tombale sur laquelle était gravé : « WALTER WITHERS – IL A JOUÉ LE JEU », sortir un magnéto et passer une cassette de Blossom Dearie pendant une petite heure.

Neal avait fait valider ses U.V. de l'université de Columbia par celle du Nevada et loué un petit appart' à Reno où il restait deux ou trois soirs par semaine. L'indemnité de licenciement, la pension de retraite et la pension d'invalidité – pour troubles mentaux – qu'Ed lui avait accordées étaient plus que suffisantes pour couvrir ses frais. Son sujet de mémoire – « Tobias Smollett : en marge de la littérature du XVIII^e siècle » fut accepté, non sans une certaine réticence, par un prof ouvert à tout.

Karen avait repris son travail d'institutrice et était régulièrement invitée sur le plateau de « À la bonne heure, avec Polly et Candy » pour parler des enfants. Les soirs où Neal était à Reno, elle sortait souvent avec Evelyn ou Peggy Mills pour boire un verre et parler des mecs. Quand Neal était à la maison, elle aimait se coucher de bonne heure.

— C'est trop long, dit Neal en posant son club. Il faut que je rejoigne Graham.

— Tu es beaucoup trop à la traîne, lui dit Karen en l'embrassant sur la bouche.

— Qu'est-ce qui s'passe ? demanda Polly.

Karen haussa les épaules et Neal fila.

Il traversa la Mer Rouge, franchit le Désert du Sinaï et se rendit au Mont des Oliviers. Il brûlait d'impatience de demander à Graham de bien vouloir être son témoin.

-
- [1] Voir *Au plus bas des Hautes Solitudes*, du même auteur.
- [2] Voir *Au plus bas des Hautes Solitudes*, du même auteur.
- [3] En français dans le texte original. (N.d.T.)
- [4] Aviatrice américaine (1898-1937) portée disparue au-dessus du Pacifique (N.d.T.)
- [5] Billet de cent dollars. (N.d.T.)
- [6] *Federal Communications Commission* : équivalent de notre Conseil supérieur de l'Audiovisuel (N.d.T.)
- [7] Équivalent du fisc (N.d.T.)
- [8] Il y a *touchdown* lorsqu'un joueur entre en possession du ballon et franchit la ligne d'en-but adverse, marquant 6 points pour son équipe. (N.d.T.)
- [9] En français dans le texte original. (N.d.T.)